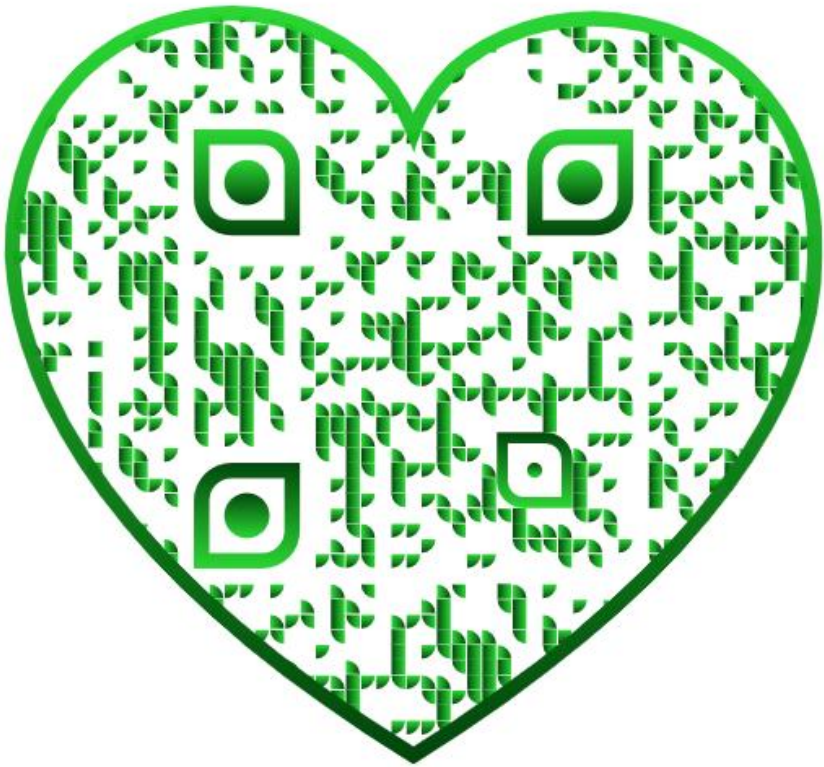
Martine NOEL-M

ANOnymeMent vôTRe

ROMAN POLICIER



Martine NOEL-M

ANonymeMent vôTRe

ROMAN POLICIER

Anonymement vôtre

Un roman Martine NOEL-M

à Web

Chapitre 1

Laura reprit brusquement conscience avec la sensation de pattes minuscules qui grimpaient le long de sa jambe. Tout son corps se raidit à l'idée qu'il puisse s'agir d'une araignée. Elle réprima à peine un gémissement et chassa l'intrus d'un mouvement convulsif des pieds. Malgré les minces lueurs qui filtraient par un soupirail exigu mal calfeutré, l'obscurité était totale. Elle tendit l'oreille, mais seul le silence lui répondit, un silence oppressant. Ce ne fut qu'après avoir calmé tous ses sens en alerte qu'elle commença à détecter pourtant d'infimes signes de vie, des froissements, des palpitations imperceptibles qui bien plus que le silence, la terrorisèrent.

Elle imagina des colonies de cloportes montant à l'assaut de son corps sans défense. Claquant des dents, elle se recroquevilla sur elle-même.

Depuis combien de temps croupissait-elle dans cette cave ? Elle n'en avait aucune idée, comme elle n'avait d'ailleurs aucun souvenir précis de ce qui s'était passé depuis… Des flashs l'agressaient. Il y avait du sang, tellement de sang… Avait-elle été droguée, assommée ? Une douleur derrière la nuque et une migraine persistante lui laissaient la bouche pâteuse. Hébétée, impuissante à se concentrer et encore moins à raisonner, elle était assise sur la terre battue, les chevilles et les poignets attachés par des cordes rêches qui lui entamaient la peau. Elle finit peu à peu par négliger l'odeur de moisi et de pourriture qui lui avait soulevé le cœur en se réveillant dans ce réduit.

Le froid ou bien tout simplement la peur lui provoquait des frissons qu'elle était incapable de contrôler.

Ne pas paniquer ! Chercher plutôt le moyen de s'enfuir ! Et surtout ne pas flancher ! Il fallait d'abord qu'elle réussisse à se dégager de ses liens avant qu'IL ne réapparaisse. Elle se débarrassa du bâillon qui lui meurtrissait la bouche. Première victoire qui lui redonna un peu d'assurance !

Elle cria pour qu'on lui vienne en aide. On allait forcément l'entendre !

Ses appels restèrent vains et son affolement grandit. Elle hurla et lorsqu'à force, sa voix se brisa, elle éclata en larmes. Des larmes de rage et de désespoir.

Pourquoi avait-elle refusé de se réfugier chez ses parents ou chez des amis, comme le lui avait conseillé la police ?

Des amis ? Elle les avait laissés derrière elle et en trois mois, elle n'était pas parvenue à s'en faire de nouveaux. Elle avait bien sympathisé avec Agnès, sa collègue, mais on ne pouvait pas vraiment parler d'amitié. Ici, depuis toutes ces années qu'elle était partie, elle ne connaissait plus personne.

Quant à l'évocation de ses parents, trop de sentiments confus la bouleversaient encore !

Dix ans qu'elle s'était enfuie de la maison. Il y a quelques heures, elle ne se sentait pas près d'y revenir ! Maintenant, elle ne savait plus. Aurait-elle jamais l'occasion de se reposer la question ?

Elle regretta toutes ces choses qu'elle n'avait pas faites, pensant qu'elle avait le temps. Cela allait très prosaïquement de son épilation des jambes à un voyage à New York dont elle rêvait depuis l'adolescence, ou encore à cette séance de massage au chocolat en institut qui la faisait presque saliver de gourmandise ! Ne jamais rien reporter à plus tard, car l'on ne savait jamais ce que l'avenir réservait ! Où serait-elle demain ? Elle songea même avec attendrissement aux bavardages insipides d'Agnès. Qu'aurait-elle donné pour être à nouveau à ses côtés et partager ses cancans innocents ?

Il fallait qu'elle se reprenne, elle risquait attendre en vain une aide extérieure. Elle devait être en mesure de se défendre lorsqu'IL reviendrait, car IL reviendrait !

Et s'IL la laissait mourir ici ?

Tout faire à l'aveugle ne lui simplifiait pas la tâche, mais libérer ses mains était une priorité ! Avec le froid, celles-ci étaient devenues plus sèches et plus fines. Elle les tourna méthodiquement d'un côté et de l'autre en tirant sur les liens et parvint enfin à les mouvoir plus aisément.

Pourvu que j'aie le temps de me dégager !

La friction exercée sur ses poignets lui provoqua bientôt une brûlure insupportable qu'elle ignora pourtant en serrant les dents.

Ce n'est rien par rapport à ce que tu risques de subir ! Continue !

Il lui fallait se parler à voix haute pour s'encourager, pour meubler ce silence terrifiant.

Elle avait toujours détesté le silence. Le silence et l'obscurité !

Lorsque enfant, elle rentrait de l'école, elle aimait s'entourer de lumières et de bruits. Elle faisait ses devoirs avec la télévision en fond

sonore ou ses écouteurs sur les oreilles. Elle oubliait ainsi les craquements insolites de la grande maison, le vent qui faisait parfois grincer la balançoire dans le jardin, ou l'ombre qui se pressait contre les vitres pour tenter de l'engloutir. Chaque soir, elle avait l'impression de gagner une victoire sur le monstre qu'elle croyait tapi dans quelque recoin de la demeure familiale.

Et voilà que le monstre était bel et bien là, concrétisant brutalement ses terreurs d'enfant.

Au bout de minutes interminables, elle parvint enfin à glisser une main, puis l'autre, hors des lanières. Elle oublia le feu intense qui lui arrachait la peau et chercha fébrilement son portable dans ses poches de blouson. Rien !

Elle se souvint alors de l'avoir laissé dans sa voiture au moment de l'accident. Comment aurait-elle pu imaginer ? A cette heure-ci, IL l'avait probablement détruit ou jeté afin que personne ne suive sa trace. Au bout de combien de jours et d'appels restés sans réponse quelqu'un se déciderait-il à s'inquiéter pour elle et à prévenir la gendarmerie ! Et comment s'y prendrait-on pour la retrouver dans ce trou à rats ?

Elle s'attaqua à la corde qui lui entravait les chevilles. A tâtons, elle repéra d'abord les nœuds puis se déchaussa. Elle essaya de bouger ses pieds, mais elle se rendit vite à l'évidence : ce qui avait fonctionné une première fois ne marchait plus à présent. De ses deux mains libres, elle s'acharna alors sur les liens.

Le temps pressait, et malgré ses efforts, aucun jeu ne se faisait sentir. Lorsque la douleur fulgurante d'un ongle arraché lui provoqua encore des larmes de découragement, elle s'adossa au mur et ferma les yeux.

Prier ! Depuis combien d'années cela ne lui était-il pas arrivé ? Sans doute depuis qu'elle ne croyait plus en cette litanie qu'elle prononçait autrefois à mi-voix dans le refuge de sa chambre de petite fille. Litanie dont elle craignait d'inverser ou d'oublier un mot, et que cela ne marche pas.

Elle était presque une adolescente quand son père s'était mis à rentrer ivre. Au début, pas tous les jours, puis de plus en plus souvent. Ces soirs-là, sa mère la renvoyait à l'étage, avant même qu'il ait franchi la porte. Rien qu'à son pas lourd et hésitant dans l'entrée, elles savaient toutes deux qu'elles ne devraient rien faire ni dire qui pourrait déclencher une brutalité incontrôlée. Parfois, leur silence ne suffisait pas, ou paraissait au contraire la provoquer. Mieux valait alors ne pas se trouver sur la trajectoire de la chaise ou du bibelot qui venait se fracasser à l'autre bout de la pièce. Tapie dans un coin de sa chambre, la musique à pleine puissance dans son casque, elle s'isolait comme elle le pouvait de cette colère qui la terrorisait et qu'elle ne se

l'expliquait pas.

Combien de fois s'était-elle demandé pourquoi son père avait changé ? Elle n'aurait sans doute jamais la réponse. Y en avait-il seulement une qui justifie qu'un homme souriant et tendre devienne cette brute qu'elle s'était mise à craindre puis à haïr ? Lorsqu'elle avait compris que ses prières ne servaient à rien, elle avait décidé de partir, partir loin dès qu'elle le pourrait. Pour cela, il lui faudrait travailler à l'école comme aucune autre n'avait à le faire. Elle ne pouvait se permettre d'échouer, de retarder par sa distraction ou sa paresse le but qu'elle s'était fixé.

Au tout début, elle avait culpabilisé à l'idée d'abandonner sa mère, puis le temps passant, elle s'était mise à lui en vouloir à elle aussi. A lui en vouloir de son silence qui résonnait comme une soumission.

Elle s'était alors peu à peu refermée sur elle-même, déclinant les sorties et n'invitant jamais aucune camarade chez elle. Trop studieuse, trop secrète, à l'âge où ses camarades de lycée allaient en discothèque, Laura étudiait et faisait le vide autour d'elle.

A dix-sept ans, elle avait obtenu son baccalauréat avec mention, mais sous prétexte de ne pas irriter inutilement son père, l'autorisation de se joindre exceptionnellement à ses amis lui avait été refusée.

Celui-ci était rentré encore plus tard que d'habitude, dans un état qui avait éliminé d'un coup toute crainte de lui au profit d'un dégoût et d'un rejet absolu. Elle s'était plantée devant lui, avachi dans son fauteuil.

Pour la première fois, elle s'était redressée de toute sa taille pour oser le défier :

— Quand je vois ce que tu es devenu, je te déteste ! Tu n'es plus mon père et je ne veux plus jamais entendre parler de toi !

Et elle était partie après avoir rassemblé à la va-vite quelques d'objets auxquels elle tenait. Sa mère l'avait poursuivie jusque dehors :

— Où vas-tu aller ? Tu ne peux pas faire ça ! Je t'en prie…

Mais sa résolution était prise. Elle était restée sourde aux suppliques de sa mère qui la pressant contre elle une dernière fois, lui avait glissé un peu d'argent dans son sac à dos.

— Tu m'appelleras, dis ? Tu promets ? Prends soin de toi !

Ce soir-là, elle avait acheté un billet de train pour se réfugier chez sa marraine, une sœur de sa mère qui vivait en Touraine. Elle savait qu'elle y serait bien accueillie. Depuis sa petite enfance, elle allait régulièrement en vacances avec son oncle et sa tante qui la choyaient comme si elle était un peu leur fille.

Bien sûr, ils avaient essayé d'apaiser les choses, de la raisonner. Tout au plus avaient-ils réussi à la convaincre de téléphoner pour tranquilliser sa mère. Devant sa détermination, ils avaient finalement

accepté de l'héberger. Refusant d'être une charge pour eux, dès le lendemain, elle s'était mise en quête d'un emploi.

Il lui avait suffi de deux jours pour décrocher une place de serveuse dans une brasserie. Elle aurait au moins du travail pendant les deux mois d'été. La rentrée de septembre venue, elle s'était inscrite aux cours du soir tout en continuant à gagner sa vie. A plusieurs reprises, elle avait dû changer de job jusqu'à ce qu'elle entre à l'essai dans une petite entreprise familiale possédant une concession automobile. Leur comptable était en congé de maternité, on devait lui trouver une remplaçante. Elle avait fait l'affaire ! Le congé s'était prolongé et elle était restée. Elle avait enfin pu devenir indépendante, louer un studio, puis un appartement plus grand.

C'était il y a dix ans déjà !

Rageusement, Laura essuya une larme . L'évocation de ces souvenirs lui redonna l'envie de se battre. Rien n'était facile dans la vie et elle ne devait pas renoncer.

Il lui fallait trouver quelque chose de tranchant, sinon elle ne parviendrait jamais à se débarrasser de ses liens.

Elle se remit debout et commença à se déplacer par petits sauts successifs, mains tendues en avant, mais elle perdit l'équilibre, balaya le vide de ses deux bras puis retomba lourdement à genoux. Elle grimaça de douleur, mais continua d'avancer ainsi à quatre pattes, tâtonnant dans l'obscurité à la recherche d'un objet coupant. Une cave était censée contenir ce genre d'outils en principe ! Elle sentit sous sa main une toison douce et chaude qui se faufila entre ses doigts en couinant d'effroi. Une souris ou un rat ? Peu lui importait ! Le danger qui la guettait dans le noir était bien plus grand !

Elle heurta un seau en fer puis des pots en terre empilés qui dégringolèrent sous ses tâtonnements malhabiles. L'un d'eux se brisa dans sa chute. Elle se servit d'un des fragments pour taillader ses liens. Au bout de plusieurs essais infructueux, elle réalisa qu'elle n'y parviendrait pas. Les morceaux se désagrégeaient sous le frottement. Elle dut reprendre son exploration pour dénicher un instrument mieux adapté. Une pelle pourrait faire l'affaire !

Malgré ses genoux écorchés et endoloris, elle poursuivit son cheminement et toucha ce qu'elle identifia comme étant une chaussure, une chaussure d'homme plus exactement — semelle épaisse, large — dont elle se débarrassa avant de se contorsionner à nouveau pour avancer.

Sa main se posa alors sur quelque chose de visqueux et froid qui lui colla aux doigts. Elle la retira précipitamment, puis d'instinct la porta à ses narines. Cette odeur métallique la révulsa et la projeta en arrière. Du sang ! Ce relent écœurant perçu depuis le début, c'était ça !

Pétrifiée, elle se laissa choir sur le sol. Elle resta là sans bouger pendant de longues minutes, le temps que son pouls se calme un peu, puis elle se décida. Elle devait continuer malgré la peur et la répugnance qui lui tordaient le ventre. Elle inspira profondément et tâtonna doucement jusqu'à ce qu'elle heurte une masse inerte. Le souffle en suspens, elle palpa un poignet épais, une montre au bracelet en acier puis remonta le long d'un bras figé et glacé. Elle devait vérifier si l'homme n'était pas seulement blessé et inconscient, bien qu'au fond d'elle-même, elle ait déjà la réponse. Tandis que d'une main incertaine, elle effleurait craintivement l'épaule puis le cou à la recherche d'un battement, elle comprit vite que plus rien ne palpitait dans ce corps.

Anéantie, elle s'effondra à côté du cadavre.

Elle maudit encore une fois l'obscurité qui l'empêchait de distinguer les traits de celui avec qui elle partageait ce tombeau. Le connaissait-elle ? Qu'avait-il à voir avec elle ? Etait-ce aussi ce fou qui l'avait tué et pour quelles raisons ? Commettait-IL ses actes au hasard ou suivait-IL un schéma particulier dicté par son cerveau névrosé ? Et à elle, quel sort lui réservait-IL ? Le même qu'aux autres sans doute…

La nausée s'empara d'elle. Elle n'avait plus d'illusions à se faire. Si elle voulait sortir vivante d'ici, il fallait qu'elle s'échappe avant son retour !

Chapitre 2

Quelques semaines plus tôt…

Tout avait commencé le jour de la Saint-Valentin, un vendredi en fin d'après midi, alors que Laura sortait tout juste d'une réunion.

Ce jour-là, elle avait reçu un premier bouquet anonyme livré à son bureau, au sein même de l'entreprise où elle travaillait depuis trois mois.

Bien intentionnée, sa collègue avait utilisé le bocal en plastique généralement réservé aux bonbons qu'elle avait empli d'eau. Elle y avait plongé les fleurs. Posées en évidence, elles n'attendaient plus que celle à qui elles étaient destinées.

Elles étaient magnifiques, à peine ouvertes sur leur tige droite et épaisse. Une douzaine de roses écarlates seulement nouées d'un ruban de satin blanc !

Le premier étonnement passé, Laura avait cherché un bristol avec un nom ou un message de l'expéditeur. Rien !

Ce présent imprévu avait alors déclenché chez elle un curieux pressentiment.

L'œil émoustillé par l'intérêt, Agnès avec qui elle avait sympathisé dès son arrivée lui avait glissé :

— Je ne savais pas que tu avais un amoureux, Laura ?

— Moi non plus, Agnès !

Celle-ci s'était tout de suite emballée :

— Tu te rends compte ? Un mystérieux inconnu qui t'offre des fleurs, je trouve ça d'un romantisme !

— Mouais ! J'ignore pourquoi, mais justement l'idée que quelqu'un que je ne connais pas pense à moi me ferait plutôt angoisser… lui avait répondu Laura.

Surtout qu'elle n'était pas près d'oublier le dernier cadeau qu'elle avait reçu pour la Saint-Valentin ! Il s'agissait d'une gifle magistrale qui avait bien failli lui briser la mâchoire. Il y avait tout juste un an…

La soirée avait pourtant bien commencé dans un restaurant chic et cher où l'avait emmenée Jérôme, le garçon avec qui elle sortait depuis l'automne. Dans quelques mois, il serait avocat, sûrement un brillant avocat aux dires de ses parents à qui elle avait eu l'occasion d'être présentée.

Jérôme était le fils unique du premier magistrat de la ville. Elle l'avait rencontré au cours de l'inauguration de la nouvelle concession automobile de ses patrons. Leur attirance mutuelle et réciproque avait été immédiate. Quelques jours plus tard, ils s'étaient revus et une histoire avait débuté entre eux. Au fil des semaines, si sa parfaite éducation et sa culture la séduisaient, son côté « enfant gâté » l'agaçait. Il avait l'habitude que l'on se plie à ses fantaisies et elle avait parfois l'impression d'être devenue son jouet favori. Il la trouvait belle, le lui disait souvent et ne manquait aucune occasion de vouloir l'exhiber comme un trophée au cours de cocktails censés servir sa future carrière.

Depuis quelque temps, tous les prétextes lui étaient bons pour ne plus accompagner Jérôme à ces réceptions guindées et barbantes. Combien de fois avait-elle prétendu n'avoir rien à se mettre pour échapper à ces corvées ? Peine perdue ! S'il ne la lui offrait pas, il parvenait à coup sûr à dégoter dans sa garde-robe LA tenue qui flatterait son teint, ses épaules, sa taille fine ou encore ses longues jambes.

Elle n'oublierait jamais ce qui s'était passé cette fameuse soirée…

Après avoir dîné aux chandelles dans un tête-à-tête des plus romantiques, ils avaient rejoint une demi-douzaine d'amis — futurs avocats comme lui — dans un club privé et renommé du centre-ville.

Avec le recul, elle avait réalisé l'emprise que Jérôme exerçait sur elle. En quelques mois, elle s'était peu à peu éloignée de ses propres relations qu'il semblait ne pas apprécier. Il l'accaparait et agissait en sorte qu'elle ne soit plus qu'à lui !

Ce soir-là, l'ambiance de la discothèque était surchauffée. La musique fusant des enceintes répercutait le son des basses jusque dans les poitrines des danseurs. Généreux comme souvent, Jérôme avait commandé un magnum de champagne. Après avoir fait sauter le bouchon, tel un champion de F1 après une victoire, il en avait largement éclaboussé ses amis. Tous avaient ri et entrechoqué leur coupe à la santé des amoureux. Quelques verres plus tard, c'était sur la piste qu'ils avaient poursuivi la fête.

A ce moment-là, une bagarre avait éclaté, provoquée par Jérôme visiblement éméché. Laura n'avait jamais eu l'occasion, jusqu'à ce jour, d'être témoin d'autres choses que de petits caprices sans grande importance. Le voir perdre ainsi le contrôle de cette façon violente et

inattendue, non seulement l'avait stupéfaite, mais avait ravivé des souvenirs qu'elle s'efforçait encore d'oublier.

Elle n'avait pourtant prêté aucune attention au garçon qui se déhanchait à côté d'elle, mais Jérôme avait saisi celui-ci par son col de chemise, le menaçant de lui fracasser la tête s'il ne quittait pas les lieux. On les avait séparés et c'est à elle qu'il s'en était pris, l'accusant d'avoir excité ouvertement cet inconnu devant ses amis. Avant même qu'elle ait pu parer le coup, il l'avait giflée par deux fois avec une force décuplée par l'alcool. Elle en était sortie avec une lèvre fendue et des hématomes sur tout le visage.

Dès le lendemain, une photo accompagnée d'un article paraissait dans la presse locale. On l'y voyait s'essuyant la bouche d'un mouchoir couvert de sang tandis qu'au second plan, on reconnaissait clairement Jérôme défiguré par la colère. Un reporter du quotidien de l'opposition ayant assisté au pugilat, avait trouvé à propos d'étaler « le comportement scandaleux, violent et dépravé du rejeton de l'autorité municipale ». Avant qu'on ne la raccompagnât chez elle, le journaliste avait pris le temps de lui demander si elle désirait déposer plainte. Il lui proposait de témoigner et lui avait laissé sa carte.

Dans la matinée, la femme du maire était venue en personne au domicile de Laura, la surprenant presque au saut du lit. Elle voulait la dissuader de porter l'affaire devant les tribunaux, afin de ne pas nuire aux carrières respectives de son époux et de leur fils.

Laura n'avait pas envisagé de porter plainte. Elle souhaitait juste ne plus jamais entendre parler de lui !

« J'ignore ce qui s'est vraiment passé et je ne veux pas le savoir ! Nul n'est tout blanc ou tout noir dans ce genre d'histoires… » avait insinué la mère.

Son visage pourtant tuméfié et virant au violet n'avait provoqué aucune sorte de compassion chez cette femme froide et distante !

Dans un silence total, Laura avait alors rouvert la porte, lui signifiant qu'elle en avait assez entendu.

Cette seule soirée avait suffi à la replonger instantanément quelques années auparavant, à l'époque où elle se torturait l'esprit pour comprendre ce qu'elle avait bien pu faire pour que son père se mette à boire. Même encore maintenant, elle n'était pas entièrement convaincue de ne pas en avoir été responsable.

Qu'avait-elle donc fait cette fois-ci ? Avait-elle été involontairement provocante ? Non ! Elle avait beau retourner le scénario dans tous les sens, elle n'était pas fautive. C'était lui qui avait un problème, pas elle !

Alors qu'elle espérait qu'il en resterait là, Jérôme s'était mis à la harceler au téléphone, de jour comme de nuit. Elle avait changé de numéro, mais il avait persisté dans son délire en la guettant au bas de

son immeuble ou à la sortie de son travail. Tantôt il la poursuivait jusqu'à sa voiture, lui jurant qu'il l'aimait comme un fou, qu'il ne pourrait se passer d'elle, la suppliant de lui accorder une seconde chance. Tantôt il s'emportait à nouveau, lui crachant au visage qu'elle n'avait eu que ce qu'elle méritait et que par sa faute, sa réputation avait volé en éclats.

Terrorisée, elle avait fini par décider de trouver du travail ailleurs, pour lui échapper définitivement.

Ironie du sort, au bout de plusieurs mois de recherches, une opportunité s'était présentée dans sa région natale alors qu'elle en était partie délibérément dix années auparavant. On lui proposait un poste aux perspectives intéressantes qu'elle ne pouvait refuser. Ainsi le prix à payer pour s'éloigner de Jérôme était de renouer avec son passé.

Depuis le jour où elle avait claqué la porte de la maison familiale, les liens qu'elle entretenait désormais avec ce passé se résumaient à des coups de fil épisodiques exclusivement livrés sur le portable de sa mère. Elle aurait trop craint de tomber sur celui qu'elle avait rayé de sa vie. Si elle avait tenu sa promesse et donné des nouvelles, elle ne tolérait pas la moindre allusion faite à son père. Le jour où cela s'était produit, elle avait d'ailleurs coupé net :

— Ne me parle pas de lui ! Si tu veux que je continue de t'appeler, ne me parle pas de lui ! Plus jamais !

Dorénavant la consigne était respectée.

Les deux femmes vivaient depuis quelques mois dans la même ville, mais il y avait très peu de temps qu'elle s'était résolue à rencontrer sa mère. La première fois, cela s'était fait dans la neutralité d'un bar. Depuis, elles se retrouvaient de façon informelle pour partager un déjeuner ou un dîner. Elles essayaient, tant bien que mal, de retisser des liens distendus par l'absence.

Saint-Valentin ! Laura avait du mal à imaginer que l'expéditeur anonyme n'ait pas choisi intentionnellement cette date symbolique. Si son objectif était d'attirer l'attention, il avait parfaitement réussi.

L'idée subite que ces fleurs puissent provenir de son ex-petit ami lui avait fait l'effet d'un uppercut à l'estomac. Il ne pouvait l'avoir suivie jusque-là !

Elle n'avait communiqué ses nouvelles coordonnées à aucune relation de Jérôme ! Elle les avait si peu connues ! Une seule des personnes présentes le fameux soir ayant pris ultérieurement de ses nouvelles était une jeune femme discrète et effacée avec qui d'ailleurs Laura n'avait eu que de brefs échanges.

Etait-ce par solidarité féminine que celle-ci lui avait fait comprendre avec tact que Jérôme, sous sa séduisante apparence, avait

la réputation d'être plutôt impulsif et imprévisible ? Les mots étaient choisis, pesés pour prévenir, mais ne pas trahir. Aucun autre ne s'était manifesté. Indifférence ? Embarras ?

Peu lui importait maintenant ! Elle avait tiré un trait sur tout cela et elle avait espéré qu'il en avait fait autant. Elle ne pouvait l'imaginer menant une enquête pour la retrouver ! Un tel entêtement relèverait de la démence !

Mais si ce n'était pas lui qui lui avait fait parvenir ces roses rouges, qui cela pouvait-il bien être ?

En toute logique, il venait d'un homme et des hommes, elle en avait un paquet qui gravitait autour d'elle ! L'entreprise dans laquelle elle avait décroché ce poste de comptable, en regroupait bien une quarantaine rien que sur son étage en plus de son supérieur direct, Albert Jacob. D'emblée, elle avait rayé celui-ci de sa liste. Ce grand sec, le cheveu rare et terne plaqué sur le côté, des lèvres inexistantes, n'avait pas la tête d'un amoureux transi, bien que des rumeurs aient circulé sur ses liaisons extraconjugales. Mais non, décidément, elle se refusait à le soupçonner !

A l'accueil, personne n'avait vu le livreur ! Les fleurs avaient été déposées au nez et à la barbe des réceptionnistes, là où l'un d'eux les avait découvertes.

Laura avait rapidement jeté un œil sur le badge accroché au revers du veston du jeune homme avant de lui demander :

— Thomas… C'est bien ça ? Vous avez dû trouver une carte ou un mot avec ce bouquet. Qu'en avez-vous fait ?

Celui-ci, impeccable dans son costume cintré à la dernière mode, avait tenté de remettre en place une mèche rebelle échappée de sa coiffure savamment brouillonne avant de répondre :

— Effectivement, il y avait un bristol blanc avec votre nom et celui du service !

— Vous pouvez me le montrer ?

Pris en faute, le dénommé Thomas avait ravalé son amour propre :

— Désolé ! Je ne l'ai pas gardé. Je l'ai jeté à la corbeille avant de me rendre à votre bureau. J'ignorais que cela aurait de l'importance…

Laura avait levé les yeux au ciel. Cela ne servait à rien de le lui reprocher. Elle n'en aurait probablement pas appris davantage si elle avait pu voir ce fichu carton.

— Laissez tomber, Thomas ! Vous ne pouviez pas savoir !

Puis s'adressant aux quatre employés de l'accueil :

— C'est un vrai moulin ici ! J'ai peur d'imaginer ce qui se passerait si l'on introduisait dans les locaux quelque chose de moins inoffensif que des fleurs !

Le soir, au moment de partir, elle n'avait pu se résoudre à emporter les roses.

— Eh ! Tu oublies ton bouquet ! lui avait rappelé Agnès.

— Non ! Je ne l'oublie pas. Je le laisse intentionnellement là. Je ne suis pas chez moi de tout le week-end ! Prends-le si tu veux !

— Je ne peux pas faire ça ! C'est à toi qu'on l'a offert ! Tu le retrouveras lundi !

Pourquoi avait-elle menti ? Sans doute pour ne pas avouer que ces fleurs la mettaient mal à l'aise ? Bien plus ! Sans qu'elle puisse se l'expliquer, elle éprouvait le sentiment terriblement angoissant qu'elle introduirait ainsi chez elle, dans son intimité, une part indéfinissable de danger.

En pénétrant dans son bureau le lundi matin, Laura avait retrouvé ledit bouquet qui semblait la narguer. Ostensiblement, elle l'avait décalé vers la table d'Agnès, lui déclarant en toute mauvaise foi :

— Ces dossiers prennent une place ! Ça ne te dérange pas que je le pose là ? Comme ça, tu en profiteras aussi !

Depuis ce 14 février, invariablement toutes les semaines, elle trouvait des roses identiques. Jamais au même endroit, comme si l'expéditeur voulait lui faire comprendre qu'il était au courant de ses moindres faits et gestes. Sur son capot de voiture, devant sa porte d'appartement. Ces bouquets-là, elle les avait mis directement dans la poubelle. Le malaise grandissait chaque fois davantage en découvrant les roses rouges et le satin blanc.

Et là, pour finir, c'était sa voisine de palier qui lui tendait les fleurs avec une mine réjouie.

— C'est pour vous, Mademoiselle Santorho !

Sa réaction fit fondre immédiatement le sourire sur les lèvres de la pauvre femme qui ne comprit pas pourquoi de si jolies roses pouvaient provoquer une telle exaspération. Il y avait belle lurette que son mari ne lui en offrait plus, alors si elle avait été à sa place…

— Avez-vous vu qui les a livrées ?

— Ben oui ! Le fleuriste, pardi ! Comme c'était mon jour de ménage, j'étais justement en train de balayer sous mon paillasson. Sinon, il aurait toujours pu carillonner. Je lui ai dit que vous n'étiez pas encore rentrée. Il m'a demandé si ça m'ennuyait de les prendre et de vous les donner à votre retour !

Laura lui arracha presque le bouquet des mains et le manipula sans la moindre précaution, s'égratignant au passage aux épines. Une goutte de sang perla immédiatement sur son pouce qu'elle porta à ses lèvres :

— Il y a longtemps ?

Elle n'attendit pas vraiment la réponse, car elle avait ce qu'elle cherchait sous les yeux, une carte épinglée sur le ruban : « Colchique ». Elle le connaissait pour y avoir fait des achats à plusieurs reprises. C'était un magasin situé à deux pas, une de ces petites boutiques de quartier qui résistaient encore aux grandes chaines nationales. Bien qu'il soit tard, elle savait qu'elle le trouverait ouvert et que le patron ne refuserait pas de la renseigner. Elle tenait peut-être enfin un indice !

— Ça fait environ une demi-heure ! précisa la vieille dame.

Laura lui colla la gerbe dans les mains et ressortit de l'immeuble sans voir la tête abasourdie de la femme :

— Gardez-les ! Je vous les offre ! lui cria-t-elle par-dessus son épaule.

— Mais… Mais !

Laura ne l'écoutait déjà plus. Elle fonçait d'un pas décidé droit devant elle. Elle le tenait ! Il avait commis une erreur. Dans quelques minutes, elle saurait enfin à quoi ressemblait l'homme qui la couvrait de fleurs depuis bientôt un mois.

Lorsque Laura franchit la porte du magasin, une clochette tinta sur son passage et fit se retourner la dernière cliente qui réglait son achat au comptoir. Le patron leva la tête vers elle et lui adressa un sourire amical. Laura jeta un œil rapide autour d'elle. Des dizaines d'orchidées aux teintes délicates et rares, quelques compositions florales ou de petits bouquets ronds prêts à emporter, des étagères entières envahies de fougères aux crosses vert sombre, de plantes épanouies, dressées ou bien rampantes. Et ce parfum d'humus mêlé aux senteurs des fleurs coupées disposées dans des seaux en zinc. Mimosa, roses… Des roses écarlates ! Ses roses ! Elles étaient là !

La clochette retentit à nouveau sur la cliente qui partait.

Le patron, un sexagénaire à la bedaine sympathique, froissa le reste de papier cristal et le jeta dans la poubelle derrière lui avant de s'approcher de Laura :

— Vous allez bien ?

— Oui, ça va ! Mais je… Vous m'avez fait livrer des fleurs aujourd'hui…

— Oui, en effet ! Des roses rouges exactement ! Il y a un problème ?

— Non ! Enfin, oui ! Oui et non, en fait !

Devant l'air circonspect de son interlocuteur, Laura ne voulut pas tergiverser davantage :

— J'aimerais tout simplement savoir qui m'a envoyé ces roses. On vous les a commandées ici ? En personne ?

— Oui, en personne !

— Il vous a réglé par chèque, carte bleue ?

— Non, en liquide !

Laura eut un espoir :

— Vous pouvez me le décrire ? A quoi ressemblait-il ?

— C'était un gamin d'une dizaine d'années…

Laura ne put contenir son étonnement et sa déception :

— Un gamin ? Vous êtes sûr ?

Devant le sourire un peu malicieux du fleuriste qu'elle eut en réponse, Laura se reprit :

— Non ! Enfin je voulais dire… vous le connaissiez ?

— Je ne crois pas, non ! Mais je vois passer tellement de monde ! Je ne sais même pas s'il est du quartier… Il avait dû apprendre votre adresse par cœur, car il me l'a récitée sans une ombre d'hésitation. Quand je lui ai demandé s'il y avait un mot à joindre, il a hoché la tête négativement et il est reparti dès que je lui ai eu rendu la monnaie. Vous ignorez de qui ça provient ?

— Tout à fait ! Il y a quelqu'un qui s'amuse à m'envoyer des fleurs depuis plusieurs semaines et je n'ai aucune idée de son identité. J'ai espéré que vous pourriez m'éclairer un peu. C'est fichu ! J'ai du mal à croire que ce soit ce gosse ! Ça devient franchement déplaisant !

Un timbre masculin intervint alors derrière elle :

— Déplaisant ? Vous avez seulement à faire à un romantique ! Un romantique doublé d'un timide. Assez timide en tout cas pour ne pas oser acheter lui-même des fleurs et encore moins vous dire qu'il vous aime !

Laura se retourna pour voir à qui appartenait la voix qui venait de s'immiscer dans la conversation.

Pas très grand, mince malgré les pectoraux saillants sous le tee-shirt, les cheveux noirs de jais, des yeux bruns, le teint hâlé, un visage aux traits fermes, l'homme qui se tenait nonchalamment appuyé à la porte de la réserve était plutôt séduisant avec son allure d'hidalgo.

— Laura, je vous présente mon fils !

Le fils en question se redressa pour tendre une main vers la jeune femme tandis qu'un sourire éclairait son regard sombre, lui donnant soudain l'air d'un adolescent.

Laura saisit la main tendue.

— Matthieu ! Je m'appelle Matthieu ! Connaissez-vous le langage des fleurs ? Les roses rouges parlent d'amour, de volupté… On vous aime, on vous désire…

Laura marqua une hésitation avant de répondre à son tour avec une pointe d'ironie :

— Vous vous y connaissez donc en langage des fleurs ?

— C'est une langue universelle ! Il est plus facile parfois de leur laisser le champ libre plutôt que d'avouer directement un sentiment à la personne concernée. Surtout si celui-ci est passionné. Vous

l'intimidez…

Peu convaincue, Laura leva les sourcils. Elle trouvait l'idée farfelue :

— Moi ? L'intimider ? Je n'y crois pas une seule seconde ! Est-ce que je vous intimiderais, vous ?

Elle avait à peine posé sa question que l'expression fugitive perçue dans les yeux de Matthieu lui fit regretter aussitôt sa maladresse. Elle préféra détourner et abréger la discussion.

Lorsqu'elle franchit le seuil en déclenchant la petite cloche, elle sentait encore le regard du jeune homme sur sa nuque.

Une fois sur le trottoir, le motif de sa visite ne figurait plus qu'en discret filigrane dans un coin de sa tête. Elle s'éloigna, le pas soudain léger.

Depuis sa mésaventure amoureuse, elle avait volontairement occulté toute séduction de ses états d'âme. Elle s'était voulue asexuée et sans charmes pour ne plus avoir à subir de désillusions. L'intérêt visiblement suscité venait de réveiller en elle un trouble délicieux qu'elle avait cru à tort avoir oublié.

Malheureusement, plus elle allait, plus une sensation pernicieuse de malaise et de crainte grandissait, évinçant peu à peu ce distrayant intermède. Lorsqu'elle referma la porte de son appartement, elle se sentit enfin à l'abri d'un danger indéfinissable et sournois.

Elle sortit une bouteille entamée du réfrigérateur et se versa un verre de rosé. L'esprit ailleurs, elle en but une gorgée. Tout aussi mécaniquement, elle réajusta le papier d'aluminium qui recouvrait un morceau de pizza de la veille qu'elle mit à réchauffer dans le four. Elle arrosait de sauce vinaigrette quelques feuilles de salade tirées d'un sachet en cellophane quand soudain, comme dopée par une montée d'adrénaline, et sans penser aux conséquences que cela pourrait avoir, elle saisit son portable et tapa fébrilement les dix chiffres du téléphone de Jérôme. Dix chiffres qu'elle savait encore sur le bout des doigts.

Si c'est lui, il va voir de quel bois je me chauffe ! Au moins, j'en aurai le cœur net !

Avec nervosité, elle écouta deux puis trois sonneries. Il y eut enfin un déclic. Tandis que les battements de son cœur s'accéléraient, elle tomba sur la boite vocale d'un inconnu.

Jérôme avait donc changé lui aussi de numéro et celui-ci avait été réattribué.

Après tout, c'était peut-être mieux ainsi !

Chapitre 3

Il l'avait tout de suite remarquée. Comment ne pas la remarquer d'ailleurs ? Elle avait tout pour attirer un homme ! Il aurait pu la décrire les yeux fermés, à commencer par ses jambes. Elle n'avait pas le mauvais goût de les camoufler sous des pantalons, comme les autres filles, mais elle les mettait au contraire en valeur en portant avec audace de ravissantes chaussures à talon. Et son visage ! Un ovale parfait, un nez fin et racé, des yeux gris légèrement en amande, une bouche sensuelle, une bouche qui appelait les baisers — ses baisers — et des cheveux sombres qu'elle relevait souvent ce qui dégageait son cou souple, souple et fragile, si fragile…

A cette seule évocation, un désir foudroyant et douloureux le força à lever le pied de l'accélérateur. Son véhicule ralentit brutalement. Heureusement, à cette heure-là, la circulation était fluide. Il se laissa doubler. Ses mains s'agrippèrent au volant à en faire blanchir ses phalanges. Il bascula la nuque contre l'appui-tête et ferma les paupières un bref instant dans une quasi-jouissance muette et solitaire. Juste le temps de recouvrer le contrôle. Se contrôler encore et toujours ! Ne pas vouloir aller trop vite et profiter !

Il baissa la vitre et l'air pénétra en sifflant. Il put enfin accélérer et reprit sa position dans la circulation.

Il ne fallait pas qu'il soit en retard sinon il la manquerait. Il sourit. Ce ne serait pas si grave, car il savait où la retrouver. De plus, il connaissait chacun de ses déplacements. Elle était tellement prévisible !

Il était l'ange gardien de son emploi du temps partagé entre le bureau, la salle de sport une fois par semaine, une séance de cinéma ou plus rarement un restaurant avec une femme qui semblait être sa mère, les courses au supermarché. Facile de la suivre ! Trop facile même !

Elle prenait parfois des risques à rentrer tard le soir. N'importe qui aurait pu la filer ! Heureusement, il était là pour veiller sur elle. Une ombre parmi les ombres…

Depuis des semaines, comme aux autres avant elle, il lui faisait parvenir des fleurs. Des roses rouges pour lui témoigner son amour et l'envie qu'il avait d'elle.

Cela finissait pourtant toujours mal ! Pourquoi déformer ses petites attentions ? Il avait vu Laura jeter dans une poubelle publique le bouquet qu'il avait posé sur sa voiture. Qu'avait-elle fait des précédents ? Peut-être les avait-elle gardés malgré tout ? Dans ce cas, ce serait un peu de lui qui serait auprès d'elle.

Il l'imagina lovée dans son canapé, dans une jolie nuisette sexy.

Elle, elle ne porte sûrement pas un de ces affreux tee-shirts informes pour aller au lit ! Elle boit un thé et contemple rêveusement les roses que je lui ai offertes. Elle sourit…

Pourquoi donc n'aimaient-elles pas ses fleurs ? A chaque fois, il voulait bien faire pourtant ! Il n'en enverrait plus ! Il avait d'autres projets maintenant. Il devait passer à la phase suivante. Il avait hâte et il redoutait à la fois ce moment où tout se jouait.

Avec un physique plutôt agréable, pourquoi était-ce si compliqué pour lui avec les femmes ? Pourquoi finissaient-elles toujours par avoir peur de lui ? Laura ferait-elle pareil ou comprendrait-elle qu'il était seulement dingue d'elle ?

Ce qu'il détestait par-dessus tout, c'était le regard qu'elles posaient sur lui juste avant… Si elles avaient seulement pu imaginer ce que ce regard-là allait éveiller !

Il serra soudain les mâchoires.

Calme-toi et ne pense pas à ce que tu as fait ! Ça ne se reproduira plus ! se dit-il.

Aux yeux de tous, il passait pour un garçon charmant. Cela devait rester ainsi. Ne plus réveiller le monstre…

Il gara sa voiture le long du trottoir et vérifia l'heure. Elle ne tarderait plus maintenant. Son visage se décrispa et un sourire juvénile illumina ses traits.

Tout irait bien !

Malgré la déco moderne en rouge et gris et le confort luxueux du vestiaire réservé aux femmes, on ne pouvait pourtant échapper aux odeurs de transpirations mêlées à celle de la poussière ainsi qu'au parfum plus indéfini de shampoings ou de gels douche. Laura entra dans l'une des cabines individuelles alignées contre le mur et se délesta de son sac de sport. Elle en sortit un legging noir et un débardeur vert d'eau qu'elle déposa sur le banc mis à sa disposition. Après s'être débarrassée de sa robe et l'avoir laissée glisser à terre, elle l'enjamba, balança ses escarpins pour les échanger contre des chaussures de fitness et enfila enfin sa tenue. Une fois noués ses cheveux en queue de cheval, elle rangea ses affaires dans le casier

métallique qu'elle referma d'un claquement sec.

Sa séance de sport hebdomadaire allait lui faire un bien fou. Elle avait les nerfs en pelote.

Cette histoire de fleurs continuait à la préoccuper, même si elle s'évertuait à la minimiser. Elle ne se voyait pas une seule seconde porter plainte pour harcèlement. Elle ne l'avait pas fait contre Jérôme, et pourtant elle aurait eu des raisons. Dans ce cas précis, cela ne se justifiait pas. Pas encore !

Son récit amuserait tout au plus le commissariat. Mais il n'y avait pas que cela. Elle sentait se profiler un autre souci à l'horizon, au sein même de son travail.

En tant que comptable, elle voyait défiler chaque jour des factures. Or l'une d'elles avait capté son attention. Cela remontait à deux mois. Celle-ci émanait d'un nouveau fournisseur dont la nature de la prestation, particulièrement coûteuse, mentionnait la « maintenance de l'architecture réseau ».

Cette facture ne faisait référence à aucune commande préalable, mais comme elle était signée et donnée « Bon à payer » par Miller, le directeur des achats, Laura l'avait enregistrée.

— Tu connais cette boite ? avait-elle demandé à Agnès.

Elle avait d'abord eu une grimace d'ignorance pour réponse, puis quelques minutes après :

— T'en fais pas ! C'est déjà arrivé à Dumas, ton prédécesseur.

Elle s'était alors renseignée sur ce fournisseur, la société Scanprotect, via le site web du Registre du Commerce et des Sociétés afin de pouvoir l'enregistrer en comptabilité. Il était indiqué qu'il s'agissait d'une SARL locale créée depuis seulement quelques mois. Les éléments comptables publiés étant quasiment inexistants, Laura avait commandé un extrait KBIS pour obtenir toutes les informations administratives. A la réception du document, elle avait enfin sous les yeux le nom du responsable de ladite entreprise, une certaine Marina Khirochenko.

Laura avait presque oublié cet épisode quand le matin même, une nouvelle facture libellée à l'identique était tombée entre ses mains. Elle concernait une prestation analogue pour le mois en cours. Toujours pas de bon de commande et toujours signée du directeur des achats !

Qu'est-ce qui peut bien justifier une telle prestation ? s'était-elle demandé.

Elle savait l'entreprise très bien équipée en informatique. Les matériels étaient loués et cette location intégrait déjà la maintenance. Elle avait alors appelé immédiatement le directeur informatique, Jacques Miller. Après tout, c'était à lui de ratifier la facture !

Au premier abord, son attitude lui avait paru étrange, comme gênée, mais après tout, peut-être était-il occupé ou préoccupé par autre chose ? Il avait très vite repris de l'assurance et lui avait bien confirmé l'existence d'un nouveau programme lié à la sécurité du réseau informatique.

Il l'avait ensuite totalement embrouillée dans des notions techniques et indigestes — protocoles, BUS, segment linéaire, faille des nœuds — auxquelles elle n'avait strictement rien compris.

Mais ce qui l'avait surprise, c'était le ton sec qu'il avait utilisé avant de lui raccrocher presque au nez, en réponse à sa question concernant la pérennité du projet et une éventuelle commande de régularisation :

— Ça ne vous regarde pas !

Machinalement, Laura monta sur le tapis de training. Il n'y avait pas beaucoup de monde le lundi soir et chacun s'entrainait de son côté, à son rythme. Certains marchaient ou couraient comme elle, d'autres faisaient du sur-place en pédalant, l'œil rivé sur l'écran de l'ordinateur, d'autres encore soulevaient méthodiquement des altères, le tout sous la vigilance du coach, tout en muscles et bronzé aux UV dans son marcel fluo.

Elle salua sa voisine qui transpirait déjà. Celle-ci sourit sans pour autant tourner la tête vers elle :

— J'ai plus de souffle ! Si je te parle, je m'évanouis !

Natacha avait quelques kilos à perdre depuis son accouchement. C'était le seul soir de la semaine où elle pouvait confier son bébé à sa mère. Elle aimait bien courir avec Laura qui l'encourageait à persévérer. Cela l'obligeait à tenir, même quand elle avait envie de tout laisser tomber. Le tapis se mit en route tandis que Laura commençait à marcher d'un bon pas. Peu à peu, elle accélérerait le rythme.

— T'es pas bavarde aujourd'hui ! Ça va ? demanda Natacha.

— Oui, ça va ! J'ai juste des soucis au boulot. J'ai besoin de me défouler, ça ira mieux après !

Natacha se concentra à nouveau sur son souffle, respectant ainsi l'envie évidente de tranquillité de Laura. Son mutisme ne dura pourtant pas plus de quelques minutes :

— Hé ! Jette un œil sur notre voisin d'en face… Un nouveau, apparemment ! Il n'a jamais dû utiliser ce genre d'engin de sa vie… lui murmura Natacha en masquant son hilarité.

Laura leva la tête et vit effectivement un garçon en short et débardeur, serviette autour du cou, inspectant à la fois avec suspicion et crainte le tapis sur lequel il s'apprêtait à monter. Sentant le regard amusé des deux jeunes femmes, il leur sourit puis l'air un peu

embarrassé, il avoua :

— C'est la deuxième fois que je viens. Je n'ai pas encore la maitrise totale de l'animal ! La dernière fois, il a démarré avant moi et j'ai pris une gamelle.

— Commencez à marcher dès le départ, sinon c'est la chute assurée ! lui suggéra Laura.

Il la remercia du conseil et attaqua son entrainement.

Laura courait maintenant à une cadence soutenue depuis plus d'une heure. La sueur perlait sur son visage et des auréoles sombres apparaissaient sous ses aisselles et entre ses omoplates. Prétextant une crampe, Natacha avait décroché depuis un bon quart d'heure pour rejoindre les vestiaires. Leur voisin semblait avoir trouvé pour sa part sa vitesse de croisière.

Laura l'avait surpris à plusieurs reprises l'observant à la dérobée. Mais après tout, elle-même ne pouvait s'empêcher de l'épier en douce. Beau blond à la musculature fine, des traits réguliers, plutôt agréable à regarder !

Habituée à Jérôme qui cherchait toujours à épater les autres, celui-ci en avouant son inexpérience et sa maladresse l'avait amusée, voire attendrie.

Elle s'essuya le front d'un revers de main.

Après presque une année de célibat, elle ne se portait pas plus mal ! Bien au contraire ! Lorsqu'elle croisait dans la rue des couples d'amoureux, elle ne pouvait s'empêcher de les plaindre à l'avance de l'inévitable désillusion qui ne tarderait pas à leur tomber dessus !

Pourtant, partager des moments complices ou se blottir à nouveau dans des bras tendres commençait à lui manquer. Elle venait tout récemment d'avoir la preuve avec Matthieu qu'un regard masculin posé sur elle ne lui faisait plus l'effet d'une agression. C'était un début ! Serait-elle en train de guérir ?

Laura se concentra sur sa respiration. Encore une demi-heure à courir pour finir d'évacuer les tensions !

Cette petite récréation ne l'avait pas totalement distraite de cette histoire de facture qui lui trottait dans la tête. Elle aurait aimé en parler avec le dénommé Dumas auquel elle avait succédé et qui s'était, parait-il, heurté au même problème. Elle avait malheureusement appris qu'il avait disparu du jour au lendemain sans laisser de traces. Tout cela commençait à prendre un aspect inquiétant. Aussi, faute de mieux, elle venait de se décider. Dès qu'elle aurait un moment, elle se rendrait à l'adresse du fournisseur. Elle voulait croire que son intuition lui jouait des tours et qu'elle se faisait du cinéma, mais l'attitude du responsable n'avait fait qu'allumer une alarme supplémentaire.

C'était assez pour ce soir ! Elle stoppa la machine, ramassa sa serviette et s'épongea longuement le visage et le décolleté, puis

retirant l'élastique qui retenait ses cheveux, elle se pencha en avant pour leur redonner du volume et se massa doucement la nuque en fermant les yeux de bien-être. Lorsqu'elle les rouvrit, elle crut surprendre le regard de son voisin qui s'était déjà détourné pour fixer un point droit devant lui. Mais peut-être était-ce seulement une impression ou un hasard ?

Avant qu'elle ne s'éloigne, il la salua de la main et lui fit un large sourire auquel elle répondit par un petit signe de tête.

Au moment d'accéder aux vestiaires, elle jeta un dernier coup d'œil en arrière. Lui aussi avait apparemment décidé d'arrêter là pour ce soir !

Chapitre 4

— Et merde !

Irrité, Larsen jeta le dossier sur son bureau déjà bien encombré et, d'un coup de pied, propulsa son siège en arrière, faisant couiner les roues sur le revêtement plastifié. Il avait terriblement envie d'une cigarette, mais l'idée de devoir sortir s'en griller une dans le froid l'en dissuada. Vivement que le beau temps arrive ! Il manœuvra son fauteuil à l'inverse et se rapprocha à nouveau de la table. Il ouvrit le second tiroir pour en extraire un paquet de chamallows roses et blancs. Il en mit directement deux dans la bouche, un de chaque couleur, pour ne pas avoir à choisir. Il fallait qu'il stoppe avec ça, sinon il finirait par attraper du ventre en plus d'un cancer du poumon. Il aurait bien aimé faire comme son copain et néanmoins collègue, le lieutenant Peyrac avec qui il partageait son bureau. Antoine s'était arrêté de fumer voilà plus d'un an et se contentait depuis de suçoter des M & M's. Lui s'en sentait incapable pour l'instant. Trop tôt ! Et puis cela lui permettait de réfléchir ! Du coup, il piocha encore deux guimauves qu'il mâchouilla tout en saisissant à nouveau l'épaisse chemise cartonnée.

Son enquête piétinait depuis des mois sans qu'aucun élément nouveau ne vienne faire avancer l'affaire. Le commissaire ainsi que le procureur ne cessaient d'ailleurs de lui rappeler qu'il avait deux crimes non élucidés sur les bras. Deux femmes !

La première avait été trouvée par un joggeur alors qu'il faisait son footing dans un bois de la banlieue sud. Les faits remontaient à bientôt un an en avril. La seconde avait été découverte par des chasseurs en septembre de la même année, quelques jours après l'ouverture, dans un secteur géographique totalement à l'opposé du premier corps. La disparition de la jeune femme avait été signalée deux semaines auparavant. Au vu de la similitude, il paraissait évident qu'il s'agissait d'un seul et unique meurtrier. Dans les deux cas, pas de témoins !

Larsen ne pouvait oublier. Ce genre de scène ne s'oubliait pas !

Jamais !

Il était arrivé quand les policiers commençaient à dérouler les rubans jaunes pour préserver la zone des journalistes qui ne tarderaient pas à apparaitre, et pour éloigner d'éventuels badauds. Le seul à ne pas être en uniforme était le joggeur qui avait appelé les secours. Assis à l'écart sur un tronc d'arbre, il tremblait de la tête aux pieds malgré le plaid dont une fliquette l'avait gentiment enveloppé. La fraicheur de ce matin de printemps n'en était pas l'unique responsable.

Livide, il fixait ses chaussures sans oser lever le regard, sans doute par peur de tomber à nouveau sur le terrible spectacle qu'il venait de découvrir. Larsen irait le voir plus tard.

Accompagné du lieutenant Gautier, il avait soulevé la rubalise[1] et s'était avancé vers le corps que l'on distinguait à quelques dizaines de mètres de là. Il croyait pourtant avoir le cœur bien accroché, mais l'odeur du sang encore frais lui avait révulsé l'estomac. Il avait refoulé la bile qui lui emplissait déjà la bouche, pendant que Gautier, mouchoir pressé contre les lèvres, faisait demi-tour pour vomir son café hors zone :

— Si vous devez polluer le site, vous m'attendez de l'autre côté ! Je me passerai de vous ! lui avait-il dit sévèrement.

A vingt-six ans, Sophie Gautier sortait tout juste de l'école de police. Même si elle avait rêvé de résoudre de grandes énigmes criminelles durant toute son adolescence, elle n'avait pas prévu d'être confrontée dès son arrivée à ce genre de scène. D'où sa réaction incontrôlée !

Larsen n'était pourtant guère plus fier que sa coéquipière. Bien qu'il ait eu une bonne dizaine d'années d'expérience et un grade de capitaine, c'était la première fois qu'il était appelé pour ce type de meurtre. Il avait enquêté sur des décès par arme blanche après une rixe, un règlement de compte par balles ou un vol qui avait mal tourné. Il se souvenait aussi d'un homme frappé d'un coup de batte de baseball et qui était mort des suites de ses blessures. C'était moche, bien sûr, mais ça n'avait rien à voir avec ce qu'il avait sous les yeux.

C'était une jeune femme aux longs cheveux bruns, habillée seulement d'un jean et d'un chemisier soyeux qui à l'origine, avait dû être ivoire. Parce que pour l'heure il était maculé de sang et de particules dont Larsen préférait laisser au légiste le soin d'en déterminer la provenance. Malgré la saison, elle ne portait ni veste ni vêtement chaud et n'avait aux pieds ni bas ni chaussures, ce qui faisait penser qu'à moins que son agresseur les ait emportés avec lui, elle n'était probablement pas morte à cet endroit précis. D'ailleurs, il n'avait relevé aucune trace de lutte aux abords, ce que les enquêteurs lui avaient confirmé plus tard.

Elle avait encore des bijoux aux doigts et autour des poignets, mais ceux-ci n'avaient peut-être aucune valeur marchande ? Ce n'était pas cela qui avait apparemment motivé le ou la criminelle. Larsen penchait logiquement pour un criminel, car si de toute évidence, le corps avait été transporté, il paraissait probable que ce soit le fait d'un homme. Un homme assez costaud pour être capable de trimballer près de cinquante kilos.

Sans regret, il avait laissé la place aux techniciens entièrement habillés et chaussés de blanc qui photographiaient méticuleusement le cadavre et ses plaies sous tous les angles visibles en attendant que le médecin légiste le manipule.

Pendant ce temps, les policiers fouillaient scrupuleusement tout le périmètre, à la recherche d'indices. Une équipe cynophile de la gendarmerie était aussi prévue afin de relever des odeurs qui pourraient être comparées à celles de meurtriers présumés. Encore fallait-il que celui-ci soit fiché !

Il y avait deux semaines qu'il n'avait pas plu et ce ne serait pas évident de découvrir des empreintes ou des traces de pneus exploitables, d'autant que bon nombre de véhicules ou de piétons empruntaient régulièrement les chemins ou le parking tout proche. Dans le sous-bois, les feuilles mortes et le lierre rampant masquaient jusqu'à la plus petite parcelle de terre. Avec un peu de chance, peut-être trouverait-on un mégot ? En admettant que le meurtrier n'ait pas décidé que la nicotine soit contraire à son hygiène de vie !

En franchissant à nouveau la mince barrière jaune, Larsen avait justement croisé le médecin :

— C'est un malade qui a fait ça ! lui avait-il affirmé en passant. Tu m'envoies ton rapport le plus vite possible ?

— Comme d'habitude !

Il s'était enfin approché de celui qui semblait être apparemment le seul témoin. Il était toujours prostré à la même place. Lorsqu'il lui avait posé délicatement une main sur l'épaule afin de manifester sa présence, celui-ci avait violemment sursauté, comme sous le coup d'une décharge électrique :

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous effrayer ! Vous êtes Monsieur… ?

L'autre l'avait regardé d'un air hébété, cherchant visiblement son nom :

— Lionel ! Lionel Stanislas ! Stanislas, c'est mon nom ! Mon nom de famille, je veux dire !

Larsen s'était assis à ses côtés, car l'homme semblait encore incapable de se mettre debout. Il devait avant tout l'apaiser pour avoir un témoignage fiable :

— Bien ! Vous allez essayer de me raconter comment ça s'est

passé, le plus précisément possible. Vous étiez seul ?

— Mais, je l'ai déjà dit à vos collègues, tout ça !

— Je sais Monsieur Stanislas, mais vous devez me le répéter. Vous comprenez l'importance de votre déclaration pour l'enquête ?

— Bien sûr, mais je voudrais rentrer chez moi. Je ne me sens pas bien.

— On vous raccompagnera dès qu'on en aura terminé. Donc, vous étiez seul ?

— Oui ! Je cours toujours tout seul ! J'suis pas près de recommencer, ça, j'vous l'dis !

— Avez-vous croisé quelqu'un ? Vu un véhicule en venant ?

— Non ! Personne ! J'habite seulement à deux kilomètres alors je pars directement à pied de chez moi. Quand j'ai traversé le parking près de l'entrée, il était vide ! A cette heure-là, en semaine, c'est souvent comme ça !

L'homme avait eu l'air de se détendre un peu. Larsen en avait profité :

— Pourquoi avez-vous quitté le sentier balisé, Monsieur Stanislas ? Réfléchissez ! Quelque chose a attiré votre attention ?

— Non ! Pas du tout ! J'ai seulement eu envie de pisser ! Je venais de boire mon café, alors forcément, après… Mais là, quand je l'ai vue ! J'ai failli me pisser dessus !

Larsen le comprenait. Il en aurait fait tout autant !

Et voilà que six mois plus tard, tout avait recommencé ! Une autre femme ! Aucun lien apparent entre les deux, mis à part qu'elles avaient à peine la trentaine, qu'elles étaient brunes, jolies filles et qu'elles avaient été étranglées avec un ruban de satin blanc toujours enroulé autour de leur cou après avoir été violées. Hormis les traces de strangulation, leurs corps présentaient des hématomes et des ecchymoses notamment sur les bras. S'étaient-elles débattues ?

Autre fait qui sur le coup avait paru troublant aux yeux de Larsen, c'était qu'aucune des deux ne portait de maquillage. C'était peut-être insignifiant, mais ceci avait étonné Larsen que des jeunes femmes modernes et coquettes n'aient eu le moindre fard. Après l'autopsie, l'enquête avait révélé sur les deux cadavres des résidus de fond de teint ainsi que de poudre, et des traces de vernis à ongles sur l'une d'elles. S'étaient-elles démaquillées peu avant leur mort ou leur meurtrier avait-il procédé à une toilette post-mortem ?

Autre similitude et pas la moindre, car il signait indubitablement l'acte d'un seul et même tueur, c'était que depuis la partie supérieure du front jusqu'au bas de la nuque, la peau avait été découpée — par un amateur aux dires du légiste —laissant un vide sanguinolent qui avait éclaboussé leurs vêtements. Toutes deux avaient été scalpées !

Larsen n'avait pas besoin de regarder à nouveau les photos pour

s'en souvenir comme si cela datait de la veille. Pas étonnant que la petite Gautier ait dégobillé la première fois !

Maigre consolation, le médecin avait conclu que dans les deux cas, les femmes avaient été mutilées peu après leur décès.

Quel dégénéré avait pu commettre un tel acte ?

Larsen reprit la lecture des rapports. L'une était préparatrice en pharmacie et l'autre vendeuse dans un magasin de chaussures. Apparemment, aucune relation ni activité commune.

Larsen ne croyait pourtant pas au hasard d'une mauvaise rencontre au mauvais endroit. Il y avait trop de ressemblances physiques entre les deux victimes ! L'assassin semblait viser un certain type de femme : jeune, plutôt jolie et surtout brune aux longs cheveux. Il ne lui était pas nécessaire d'être profileur pour en déduire que l'individu était sans doute un fétichiste, qui plus est, collectionneur de scalps ! Les recherches menées par Interpol concernant des affaires similaires n'avaient rien donné. Etait-ce une première ou cet homme s'était-il déjà « fait la main » avant d'en venir à du plus lourd ? Quel avait été le facteur déclenchant de cette folie meurtrière ?

Les deux autopsies avaient bien révélé des molécules chimiques contenues généralement dans les cosmétiques, ce qui confirmait que les victimes avaient bien été démaquillées avant ou après leur assassinat. Il était fait également mention de particules de terre sur leurs vêtements, de nitrate de potassium ainsi que de champignons microscopiques comme de la moisissure, ce qui pouvait indiquer qu'elles avaient été confinées dans une cave ou un autre espace humide. Enfin, on notait la présence de benzodiazépine dans l'estomac des cadavres. Cette substance avait des effets hypnotiques très puissants.

Comment se procurait-il ce médicament ? Celui-ci lui était-il prescrit pour lui-même ou y avait-il facilement accès, peut-être par sa profession ?

L'homme, méthodique, droguait vraisemblablement ses victimes avant de les violer. Il les étranglait et ne les scalpait qu'après.

Comment les choisissait-il ? Etaient-elles au mauvais endroit au mauvais moment ? Ce qui était certain, c'est qu'aux dires de leurs proches, toutes deux avaient reçu des fleurs, des roses rouges nouées d'un ruban de satin blanc — un de ceux-là mêmes qui avaient servi à les étrangler — pendant les semaines précédentes, de la part d'un inconnu.

Pour la première, Sandra Beller, le bouquet était encore dans un vase. Pour la seconde, Léna Prieur, les roses avaient été retrouvées au fond de sa poubelle, recroquevillées et sèches. Léna avait disparu de chez elle depuis deux semaines ! Ceci expliquait sans doute cela…

Ils avaient eu beau faire le tour de tous les fleuristes de la ville et

des environs, tous avaient vendu des roses rouges à un moment quelconque, mais aucun n'était en mesure de se souvenir à qui. C'était des roses comme on en trouvait dans toutes les boutiques et aucune livraison n'avait été faite aux deux victimes.

A moins de les cultiver lui-même, le tueur pouvait aussi bien se les procurer sur internet. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

A quel instant décidait-il de passer à l'acte ?

Leur voiture avait été retrouvée abandonnée sur la voie publique. Les deux véhicules présentaient des chocs à l'arrière sans éclat de peinture utilisable. Relevés d'empreintes et traces d'ADN n'avaient rien donné non plus. Il y avait fort à parier que le meurtrier simulait cet accrochage bénin pour aborder les deux victimes.

Pourquoi soudain, après avoir tenté de les séduire par un simulacre de cour, basculait-il dans le crime ? Quel était le facteur déclenchant ? Etait-il repoussant au point de ne pas pouvoir plaire ? Ne pouvait-il jouir autrement qu'en les droguant et en les tuant ? Le scalp n'était-il que l'accomplissement d'un fantasme fétichiste, la cerise sur le gâteau, ou le but inavoué d'un subconscient névrosé ?

En attendant, Larsen croisait les doigts pour que la série s'arrête là…

Chapitre 5

Une fois qu'elle eut refermé la porte derrière elle, Laura abandonna ses clés et ses chaussures dans l'entrée et fila jusqu'à sa chambre pour y déposer ses achats. Au passage, elle alluma la radio. Elle avait besoin d'un fond sonore. C'était un réflexe, quel que soit l'endroit où elle se trouvait. Chez elle ou dans sa voiture, elle détestait le silence.

On était vendredi et elle avait pris son après-midi pour faire les boutiques. L'idée lui était venue depuis la veille. Le printemps pointait à peine le bout de son nez qu'un soleil tout pimpant et une chaleur inattendue faisaient s'épanouir les jonquilles dans les parterres du square. Avec lui, le désir de remplacer sa garde-robe était devenu comme un impératif.

Le seul changement de saison était-il vraiment responsable de cette urgence ? Honnêtement, depuis quelques jours, elle éprouvait l'envie d'émerger de ce long sommeil dans lequel elle s'était volontairement enfermée. Le besoin de faire peau neuve lui semblait aussi vital que celui de respirer.

Laura ouvrit les sacs un à un et en sortit ses emplettes qu'elle étala sur son lit. Elle tint à bout de bras le blouson en agneau qu'elle venait de s'offrir. Une folie ! Elle l'étrennerait justement ce soir. Etant donné le prix qu'elle l'avait payé, autant en profiter tout de suite ! Elle n'avait pas le temps de tout réessayer, bien que l'envie soit grande, mais elle avait rendez-vous et elle n'aimait pas être en retard. Elle ne regrettait pourtant pas le détour qui l'obligeait maintenant à se presser.

Elle s'était rendue à l'adresse de Scanprotect, le mystérieux fournisseur de sa boite ! Situer la rue sur le GPS ne lui avait pris qu'une minute et elle n'avait eu qu'à suivre les indications. Sa ville avait changé pendant son absence. Des quartiers s'étaient agrandis et d'autres étaient sortis de terre pour héberger de nouvelles zones industrielles ou commerciales dont elle ignorait totalement le nom. Un vrai labyrinthe !

Elle avait fini par trouver ce qu'elle cherchait. Coincé entre un garagiste et un vendeur de carrelage, un simple local préfabriqué abritait un secrétariat qui, d'après le panneau publicitaire, assurait la domiciliation ainsi que la gestion des appels téléphoniques de plusieurs entreprises. Parmi elles figurait bien Scanprotect. La surprise n'avait fait qu'amplifier sa méfiance initiale. Laura devrait en parler à son supérieur hiérarchique dès que l'occasion se présenterait.

Malgré le soleil et cette séance de shopping, la crainte de se voir livrer encore une fois ce fichu bouquet de roses l'avait malgré tout préoccupée toute la journée. Six semaines écoulées avec leur lot régulier de roses rouges ! Allait-il recommencer cette semaine ? Il était bientôt dix-neuf heures et il ne s'était toujours rien produit, mais la semaine n'était pas terminée.

S'il pouvait m'avoir oubliée ! espéra-t-elle en pénétrant dans la douche.

Cet anonymat malsain l'obsédait. Si elle avait été tentée de croire la toute première fois qu'elle avait à faire à un timide, l'entêtement de celui-ci à ne pas révéler son identité l'angoissait chaque jour un peu plus. Elle était enfin décidée, si cela persistait, à aller demander conseil au commissariat de son quartier

Laura vaporisait un voile de parfum épicé sur ses cheveux lorsqu'elle entendit sonner. Elle retint presque sa respiration pour s'approcher silencieusement de la porte, comme si cela pouvait changer le cours des choses.

Pourvu que ce ne soit pas ce à quoi je pense ! pria-t-elle.

Elle souleva prudemment le judas et aperçut seulement une silhouette déformée sur le palier sombre.

Et si c'était lui, en personne ? se dit-elle.

Comme si son visiteur pouvait la voir, elle rabaissa l'œilleton et, d'instinct, recula. Elle se plaquait contre la cloison quand un deuxième coup de sonnette la fit de nouveau sursauter.

Partagée entre appréhension et curiosité, elle se décida :

— Oui, c'est pourquoi ?

— Livraison de fleurs !

Oh, non ! soupira-t-elle démoralisée.

Puis elle prit une inspiration supplémentaire avant d'ouvrir.

Matthieu se tenait devant elle avec un superbe bouquet de fleurs printanières. Mi-soulagée, mi-honteuse de sa crainte injustifiée, elle le reçut d'une manière un peu abrupte :

— C'est vous ? Dans le noir, je ne vous avais pas reconnu ! Vous auriez dû allumer !

L'air penaud, Matthieu se disculpa :

— La minuterie ne fonctionne plus !

— Ah, bon ! Je suis désolée… Mais je vous en prie, entrez ! Je le

signalerai à l'agent d'entretien.

Elle s'effaça pour le laisser passer. Il s'excusa :

— Vous partiez, je me trompe ? Je ne vais pas vous déranger !

— Euh ! Effectivement j'ai un rendez-vous, mais je ne suis pas à cinq minutes près !

Elle désigna le bouquet d'un mouvement du menton :

— Encore une livraison pour moi ?

Comme si cela lui était sorti de l'esprit, il le lui tendit :

— Ah, oui ! Enfin, non ! Cette fois-ci, c'est moi ! Une façon de compenser… J'ai bien vu l'autre jour que vous étiez contrariée…

Laura nota alors la chemise noire entrouverte sous la veste de cuir, le pantalon au pli impeccable et regretta subitement d'être pressée. Troublée, elle accepta les fleurs dont s'échappait le parfum sucré des mimosas :

— C'était inutile ! Vous n'y étiez pour rien… mais celles-ci sont superbes !

Ils restaient tous deux dans l'entrée, la porte encore grande ouverte, visiblement aussi embarrassés l'un que l'autre. Laura se dit qu'elle allait être en retard, mais que cela lui était égal :

— Je vous offre un verre ?

Matthieu amorça déjà une retraite vers la sortie :

— Non ! Je vais vous retarder ! Mais ce n'est que partie remise si vous voulez bien ?

— Promis ! Vos fleurs sont magnifiques et je ne sais même plus si je vous ai remercié !

— Vous venez de le faire ! Passez une bonne soirée et bon week-end ! A bientôt ?

Laura referma sur lui. Songeuse, elle s'adossa un bref instant à la porte.

Matthieu ! Il était évident qu'elle ne le laissait pas indifférent et que ce sentiment était réciproque. Elle lui avait promis de prendre un verre en sa compagnie. Ce n'était qu'anodin, une façon de le remercier, mais ne verrait-il pas là comme un encouragement ? Devait-elle au contraire garder ses distances ?

Elle ne se serait pas posé toutes ces questions avant. Mais il y avait eu Jérôme et la confiance trahie. La peur soudaine de l'autre que l'on croyait connaitre et qui n'était qu'un leurre. Il lui avait fallu se reconstruire, reprendre de l'assurance. Mais après tout, personne ne lui demandait de s'engager pour la vie ! Matthieu avait du charme. Il émanait de lui un petit quelque chose de protecteur et de sécurisant, alors pourquoi pas ? Ils n'étaient plus des enfants ! Une aventure, même sans lendemain, pouvait lui être bénéfique. Mais était-elle prête ?

Evitant ainsi une réponse hypothétique, elle sortit d'un placard

l'unique vase dont elle disposât et le remplit d'eau afin d'y plonger les tiges fleuries. Elle respira encore les chatons couleur d'or mêlés aux iris violets avant de placer le récipient bien en évidence sur le meuble qui séparait la cuisine ouverte du séjour.

Comme cela, elle pourrait mieux en profiter !

Elle pivota devant le miroir du couloir et contempla son reflet, puis elle saisit enfin son sac et claqua la porte derrière elle.

Cette fois-ci, elle était vraiment en retard !

— Laura ! J'ai eu peur que tu ne viennes pas !

— Maman ! J'ai seulement dix minutes de retard !

Laura regretta aussitôt le reproche contenu dans le ton de sa voix. Elle embrassa sa mère et s'assit en face d'elle.

Après son aménagement, elle avait attendu plus d'un mois avant de se décider à lui annoncer la nouvelle. Elle se doutait de ce que cela impliquerait.

La rencontrer ! Depuis le temps, elle ignorait si elle en était capable et elle n'osait même se poser la question de savoir si elle en avait envie. Dix ans qu'elle ne l'avait pas vue ! Dix longues années pendant lesquelles elles s'étaient seulement téléphoné, taisant les mots qui fâchent ou l'absence qui fait mal ! Au téléphone, une voix ne change pas. On ne peut deviner les rides qui s'installent, les traits qui s'affaissent sous le poids du manque. Le choc avait donc été grand pour Laura lorsqu'elle avait rencontré sa mère pour la première fois dans un café du centre-ville où elle s'était résolue à lui donner rendez-vous.

Contrairement à ce qu'elle avait imaginé, contrairement à tous les scénarios envisagés plus de cent fois dans sa tête, Laura n'avait pas réalisé que sa mère aurait vieilli à ce point durant ces années.

Elle avait senti son regard enfiévré fixé sur elle alors qu'elle slalomait entre les tables pour la rejoindre. Sans la quitter des yeux, sa mère s'était levée lentement de la banquette, la contournant pour tendre ses deux mains vers sa fille. Celle-ci les avait saisies et avait enfin osé plonger son regard dans celui de sa mère. La douceur était la même dans les yeux dorés mouillés par les larmes. Elle lui avait paru alors si fragile que Laura avait été prise au dépourvu, sous le coup d'une émotion qu'elle n'avait pas présagée.

Une fois les pleurs essuyés, elles avaient refait connaissance, timidement, laborieusement, et Laura avait découvert la peau cartonnée sous un infime réseau de ridules, les cheveux ternis qui s'étaient clairsemés précocement. Un sentiment aussi profond qu'inattendu s'était soudain emparé de la jeune femme. Par sa fuite, avait-elle été responsable des ravages qu'elle constatait aujourd'hui ?

Non ! Elle se refusait à en prendre la charge. Le coupable, c'était

son père ! Son alcoolisme avait irrémédiablement ruiné leur couple et leur famille.

— Chérie, hier soir, nous avons eu un coup de téléphone d'un soi-disant ami à toi qui cherchait à te joindre…

Laura garda sa fourchette en suspens puis la reposa dans son assiette :

— Soit disant ? Pourquoi ça ?

— Eh bien, ce garçon s'est conduit d'une façon étrange !

Laura s'impatienta :

— C'est-à-dire ?

— Il voulait tes coordonnées. Tu penses bien que nous ne pouvions pas les lui donner sans ton accord ! Nous lui avons demandé son nom et son numéro pour que tu le rappelles, mais il nous a brutalement raccroché au nez !

Le pouls de Laura s'accéléra.

— Tu as bien fait ! Il ne fallait rien lui dire…

Puis, hésitante, elle poursuivit en évitant le regard de sa mère :

— Maman, quand tu dis « on », il s'agit de…

— De ton père…

Laura repoussa son assiette. Elle n'avait plus faim.

— Il sait que nous nous rencontrons ?

Laura ne parvenait pas et ne parviendrait sans doute plus jamais à évoquer son père en d'autres termes qu'« il ». Sa mère le savait. Elle s'essuya les lèvres délicatement avant de répondre doucement, mais fermement :

— Oui ! Il le sait ! Comme il a toujours su que nous nous téléphonions régulièrement depuis dix ans.

Laura ouvrit la bouche pour protester, mais sa mère l'interrompit :

— J'ai respecté ta volonté de ne plus te parler de lui ! Mais en revanche, je ne t'ai jamais promis de te pas lui parler de toi !

Visiblement contrariée, Laura regarda autour d'elle pour ne pas avoir à affronter directement sa mère. Celle-ci tenta de saisir la main de sa fille par-dessus la nappe, mais Laura la lui retira.

— Ton père a changé, Laura !

— Je t'ai dit de ne plus jamais me parler de lui !

Laura avait presque crié, attirant l'attention des tables proches. Sa mère les ignora et poursuivit malgré tout calmement :

— J'ai bien entendu ! Mais avant, je veux que tu saches quelque chose… Ton père ne boit plus !

Devant le silence buté de Laura et le désintérêt recouvré du voisinage, elle insista :

— Ton père ne boit plus depuis le jour où tu as quitté la maison !

Laura reçut l'information comme un coup de poing. Sa mère poursuivit :

— Dix ans maintenant qu'il n'a plus touché à une seule goutte d'alcool. Désormais, je ne t'en parlerai plus puisque tel est ton souhait. Mais revenons à ce coup de fil… Tu as eu l'air inquiet ! Tu n'as pas d'ennuis, au moins ?

Laura avait du mal à se reprendre. Ces deux nouvelles assénées d'un coup la laissaient sans voix.

Elle n'aurait su dire laquelle était la plus importante : la réapparition hypothétique de Jérôme, car elle le soupçonnait d'être à l'origine de cet appel, ou celle concernant son père ? Elle hésita même à fuir pour ne pas avoir à réfléchir, mais comprit parallèlement que cela ne servirait à rien.

Après un silence qui leur parut, à l'une comme à l'autre, interminable, Laura fit un réel effort pour feindre une indifférence qu'elle était loin d'éprouver. Elle répondit enfin d'un ton qu'elle souhaitait détaché :

— Je ne t'ai jamais dit les raisons exactes qui m'ont poussée à revenir m'installer dans la région. Je n'ai pas voulu t'en parler à l'époque pour ne pas t'alarmer inutilement. Je pensais aussi que les choses étaient maintenant classées ! En fait, j'ai été harcelée par mon ancien copain au point que j'ai dû chercher du travail ailleurs. C'est le pur hasard qui a fait que j'ai eu une proposition d'embauche ici ! Je ne pouvais laisser passer cette chance !

— Alors, je bénis le hasard ! Mais, dis-moi, y a-t-il un risque que ce coup de fil provienne de lui ?

— Comment veux-tu que je le sache ? ! Il sait que je suis originaire d'ici, mais comment aurait-il eu votre numéro de téléphone ?

— Mais chérie, nous sommes dans l'annuaire ! Et nous sommes les seuls Santorho !

L'annuaire ! Comment n'y avait-elle pas pensé, elle qui n'avait que son portable ?

— Vous avez relevé le numéro d'appel ?

— Non ! Je suis désolée, mais nous n'y avons pas songé ! Tu sembles inquiète, je me trompe ?

Laura se mordit la lèvre nerveusement, tic dont sa mère connaissait bien la signification malgré les années passées :

— Il y a quelque chose que tu devrais me dire, non ?

Laura hésita. Elle ne voulait pas mêler sa mère à cela. Elle avait tellement l'habitude de se débrouiller seule depuis dix ans ! Devant le regard insistant, elle eut soudain besoin de lâcher prise, de se confier enfin. Il y avait si longtemps que cela ne lui était pas arrivé !

— Quelqu'un me fait livrer des roses chaque semaine depuis la

Saint-Valentin…

— Veux-tu dire par « quelqu'un » que tu ignores de qui il s'agit ?

— En fait, la première fois, j'ai pensé que cela pouvait être Jérôme, qu'il m'avait retrouvée, je ne sais comment d'ailleurs, et qu'il avait peut-être envie de s'excuser ! J'ai cru que je le verrais débouler un de ces jours à la sortie du bureau. Et puis ça a continué, sans jamais un nom ou même un indice… Honnêtement, je ne l'imagine pas faire ça ! Cela signifierait que s'il en est l'auteur, il connait mon adresse, celle de mon lieu de travail et aussi mes habitudes. A moins d'avoir des intentions complètement tordues, j'ignore pourquoi il persisterait à ne pas se montrer ! Ça ne lui correspond pas !

— Tu devrais prévenir la police !

Laura ironisa :

— Ils ne vont pas me prendre au sérieux ! Tu m'imagines en train de leur dire que l'on me harcèle à coups de bouquets de fleurs ?

— Je ne suis pas certaine que ça les amuse ! Tu devrais porter plainte !

— Je le ferai, maman ! S'il continue, je le ferai ! Promis ! Cette semaine, il n'a rien envoyé ! Nous sommes vendredi et je n'ai rien reçu ! Enfin, si ! On m'a bien offert des fleurs, mais cette fois, je sais d'où elles viennent…

Dans une pirouette, elle tenta d'alléger l'atmosphère. Sa mère était inquiète pour elle et paradoxalement, cela la réconforta. Malgré les circonstances, elle en était presque heureuse !

Jérôme avait-il donc réellement retrouvé sa trace ? Se pouvait-il qu'il soit aussi à l'origine des bouquets de roses ? Quelque chose lui échappait. Quelque chose qu'elle ne contrôlait pas.

Cela suffit à déclencher en elle une frayeur instinctive.

Chapitre 6

Ce lundi-là, Laura n'avait pas la tête à écouter les bavardages d'Agnès. Encore moins que les autres lundis !

Ce week-end avait été pourri ! Un temps médiocre avec des bourrasques et une pluie discontinue depuis le samedi ! Elle n'avait eu aucune envie de mettre le nez dehors et avait passé les deux jours recluse dans son appartement à retourner dans tous les sens ce que lui avait révélé sa mère.

Il y avait eu d'abord cette nouvelle qui l'avait bouleversée : son père avait cessé de boire !

Elle avait rapidement évalué les chances de guérison. Dix ans ! Dix ans d'abstinence ! Elle savait les risques de rechute de cette maladie, mais dix ans, c'était bien ! C'était bien, et pourtant elle ne pouvait s'empêcher de douter. Il recommencerait ! C'était sûr, il recommencerait ! Il lui semblait qu'elle ne l'avait jamais connu sobre !

Des flashs lui arrivaient pêle-mêle. Lui, titubant, et les yeux rougis par l'alcool, mais aussi ceux d'une époque où il l'accompagnait au tennis et l'encourageait, agrippé au grillage du cours. Ou encore lorsqu'il la poussait en riant sur la balançoire de leur jardin.

Les images qu'elle gardait de lui étaient comme déformées, ne correspondant plus à rien. A quoi ressemblait-il aujourd'hui ?

Tout ce gâchis lui donnait la rage. Pour évacuer sa colère, elle s'était convaincue d'avoir une montagne de choses à faire. C'était un demi-mensonge, car elle avait trouvé effectivement une somme assez conséquente d'activités qu'en temps normal, elle aurait renvoyées à plus tard. Se mettre à jour du lavage et du repassage, un peu de ménage. Bref ! Un week-end d'enfer !

Tenter de se concentrer sur la lecture d'un polar où sévissait un tueur psychopathe lui avait rappelé que Jérôme ou quelqu'un d'autre épiait ses mouvements. Le programme de télévision n'ayant eu plus de succès, elle avait préféré écouter de la musique tout en s'affairant.

Par moments, désœuvrée et angoissée, elle s'était surprise à observer à travers le carreau ruisselant si elle ne remarquait pas une

silhouette suspecte en bas de chez elle. Avec cette météo, il aurait fallu être fou !

Le lundi matin, les éléments ne s'étaient guère calmés et le vent lui avait retourné son parapluie sur les quelque cent mètres à franchir entre le parking et l'entrée de l'entreprise. Espérant passer inaperçue, elle s'était désolée que Thomas, fidèle à son poste et le cheveu toujours aussi nonchalamment sophistiqué, lui ait précipitamment ouvert la porte et l'ait gratifiée, de l'air le plus sérieux du monde, d'un retentissant :

— Bonjour Laura ! Ravissante, même dans la tourmente ! Vous avez passé un bon week-end ?

Trempée et le rimmel coulant sur les joues, elle l'avait laconiquement remercié puis marmonné un « Super ! » quasiment inaudible avant de se lancer, tête baissée, dans les escaliers.

Depuis le fameux jour où il lui avait monté les fleurs dans son bureau, elle ignorait s'il voulait ainsi rattraper sa négligence, mais il ne ratait aucune occasion pour attirer son attention, lui arracher un sourire ou ne serait-ce qu'un regard, comme à cet instant où il venait de l'intercepter alors qu'elle aurait tellement préféré qu'il ne la vît pas.

Soit ce gamin me drague, soit il se paye ma tête ! se dit-elle pendant qu'elle se recoiffait et se débarbouillait succinctement dans les toilettes.

Que lui réservait donc cette nouvelle semaine ? En arrivant, elle allait devoir sans doute satisfaire la curiosité d'Agnès et écouter ses papotages, mais elle pensa qu'après tout, cela la distrairait.

Elle n'eut pas à attendre bien longtemps :

— Alors ? Encore des fleurs ?

Depuis le début, Agnès s'était assidument intéressée aux livraisons dont Laura était victime. Tout au plus intriguée, voire même envieuse, elle n'était certes pas inquiète et le sujet devait sûrement alimenter bon nombre de conversations. Aussi, Laura ne voulut pas la décevoir :

— Non ! Enfin si ! Mais cette fois-ci, j'en connais la provenance !

— Il s'est enfin décidé ?

— Non, pas du tout ! Là, c'est mon fleuriste qui me les a offertes !

— Et cette fois, il y avait un nom !

— Non ! J'essaie de t'expliquer que c'est mon fleuriste, ou plus exactement le fils de mon fleuriste, un dénommé Matthieu, qui m'a offert des fleurs ! Il m'a fait un cadeau ! Tu as saisi ?

— Non ! J'y crois pas ! Pourquoi ça n'arrive qu'à toi ce genre d'histoires ? Je parie qu'il est mignon en plus, ce Matthieu !

Laura ne put réprimer son envie de rire devant la mine d'Agnès :

— J'avoue qu'il est plutôt pas mal, oui !

— Dégoutée !

Elle fit semblant de bouder et replongea sur son clavier d'ordinateur en soupirant bruyamment. Laura la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle ne garderait pas longtemps le silence. Pour Agnès, ces deux jours de repos hebdomadaire étaient toujours une source inépuisable de commérages glanés çà et là et échangés avec ses copines qui travaillaient presque toutes au sein de l'entreprise. Laura n'échapperait pas à la règle et serait indubitablement, si ce n'était déjà fait, le prochain objet de leurs potins.

Il était difficile pour Laura de se soustraire à ce genre de récit autant qu'à leurs détails parfois croustillants, même si elle n'y prêtait qu'une oreille plutôt distraite.

Jusque-là, elle avait d'ailleurs réussi à fuir ces relations de travail que l'on poursuit à l'extérieur. Quoiqu'elle s'entende parfaitement bien avec la jeune femme ainsi qu'avec d'autres collègues qu'elle côtoyait au quotidien, elle n'avait aucune envie de prolonger l'ambiance du bureau dans ses loisirs. Au risque de paraitre un peu distante, elle était parvenue à ruser afin d'éviter les sorties au bowling ainsi qu'un week-end à la neige et dans un parc d'attractions. Sa seule entorse à la règle avait consisté à participer à quelques pots de promotion qui avaient réuni tout le personnel du service.

Justement ce jour-là, il était question du futur départ en retraite de Lopez, le directeur des achats. Laura tendit un billet pour la collecte qui était organisée à cette occasion. Agnès fit de même et ne put réprimer une moue désabusée, comme si elle regrettait sa contribution.

Voyant l'interrogation apparaitre dans l'œil de Laura, en bougonnant, elle prit les devants :

— Ce serait plutôt à lui de nous donner du fric avec tout ce qu'il brasse !

— Tu exagères ! Je t'accorde qu'il doit être largement mieux payé que nous, mais il a aussi un boulot qui le justifie !

Agnès fit glisser son siège vers Laura et se pencha vers elle pour éviter qu'on ne l'entende :

— Tu rigoles, là ? Je ne voudrais pas être mauvaise langue, mais il y a des bruits qui courent sur lui. De l'avis général, ce n'est pas avec son salaire qu'il a pu s'offrir la grosse baraque dans laquelle il vit, en plus d'un chalet à Morzine… Sans parler du bolide qu'il a dans son garage… J'te dis pas ! Et pareil pour Miller, le directeur informatique.

— Ah bon ? Lui aussi ?

Agnès se rapprocha davantage et baissa encore la voix d'un ton :

— Itou ! A croire que tous les deux, ils fabriquent des billets pendant la nuit ! Figure-toi que Miller et Lopez dirigent le club de foot municipal. J'ai un copain qui en fait partie. Eh bien, il nous raconte

que l'équipe a un train de vie digne de l'équipe nationale alors qu'ils jouent comme des brêles ! Déplacements, stages de formation, récompenses et j'en passe… Enfin lui, il en profite, mais quand même ! Ils le sortent d'où ce fric, à ton avis ? Ils auraient, parait-il, un généreux donateur ! C'est pas moi, en tout cas, ça, je peux te l'assurer !

Elle reprit sa place derrière son bureau, laissant Laura plongée dans la méditation.

Mais Agnès revint subitement à la charge :

— Quand il va fêter son départ, tu feras sûrement la connaissance de sa compagne… Lopez a divorcé y a deux ans et depuis il se pavane avec une fille qui a au moins trente ans de moins que lui ! C'est pas pour ses beaux yeux, si tu veux mon avis ! D'autant qu'elle est pas mal ! Mieux que lui en tout cas ! Il l'a ramenée des pays de l'Est. Elle a un nom à coucher dehors ! Ça va me revenir !

Agnès se gratta le dessus du crâne, comme si le geste pouvait l'aider à combler son trou de mémoire. Cela parut efficace, car soudain elle s'écria triomphante :

— Ça me revient !

Laura dut tendre l'oreille lorsqu'Agnès lui chuchota :

— Elle s'appelle Marina Kirochépaquoi…

Laura sursauta sur son siège en entendant ce nom. Elle fouilla dans ses dossiers et trouva ce qu'elle cherchait :

— Marina Khirochenko !

— Ouais ! C'est ça ! Tu la connais ?

— De nom seulement ! Elle dirige l'entreprise Scanprotect, celle qui est chargée de notre maintenance informatique.

— T'es sûre ?

— Ce sont du moins les renseignements qui m'ont été fournis par le Registre du Commerce.

— Bizarre ! J'aurais pas cru !

En écoutant ces propos, Laura fut confortée dans l'idée de l'arrivée prochaine d'un flot de complications. Les premiers flashs qui lui vinrent à l'esprit furent : « fausses factures », « corruption ». Elle se garda bien de confier ses craintes à Agnès.

Avant toute chose, elle devait en parler à son responsable direct.

— Mademoiselle Santorho ! Je vous en prie, asseyez-vous ! Vous avez demandé un entretien, que puis-je pour vous ?

Depuis trois mois qu'elle travaillait là, ce n'était pas la première fois qu'elle rencontrait le directeur financier, Albert Jacob, mais jamais elle n'avait autant éprouvé le trac que ce jour-là.

Jacob l'écouta pourtant très attentivement. Il n'était pas évident d'exposer des faits qui plus tard risqueraient de mettre en cause

l'intégrité de deux responsables de l'entreprise. Pour l'instant, il lui fallait seulement partager des informations avec quelqu'un susceptible d'apporter une réponse ou de mener une enquête pour résoudre l'éventuel problème. Elle avait l'impression de marcher sur des œufs en agissant ainsi.

Dans ce bureau, elle savait que personne n'était dupe. Ni elle qui, sans lancer de soupçon direct, soulevait ce qui était peut-être déjà une complication ni Jacob qui n'ignorait sans doute pas jusqu'où cette affaire pouvait aller si elle était avérée. Ils devaient néanmoins tous deux garder une attitude politiquement correcte.

Tandis qu'il jetait un œil sur les documents qu'elle lui avait apportés, Laura tenta de l'imaginer en séducteur, comme les bruits de couloir le laissaient croire.

— Décidément, il en circulait des rumeurs dans une entreprise ! —

Coincé dans son costume strict à fines rayures grises, les cheveux jaunâtres bien lissés sur le côté, elle se demanda quel genre de femme pouvait bien craquer pour lui.

Lorsqu'il se redressa, un sourire convenu et sans chaleur sur ses lèvres minces, elle revint sur terre et comprit que l'entretien était terminé. Elle se leva tandis qu'il la précédait pour lui ouvrir la porte :

— Je vous remercie Mademoiselle Santorho ! Je vais voir personnellement de quoi il retourne. Je vous tiendrai au courant.

Ça c'est plutôt bien passé ! se dit-elle en regagnant son bureau.

Pourtant, dès qu'il eut refermé derrière elle, le sourire se transforma en un rictus nerveux. Mâchoires contractées, son patron composa un numéro de téléphone :

— Allo ! Oui, c'est Jacob ! On a un souci ! Il faut qu'on parle !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Non ! Pas au téléphone !

— D'accord ! On se retrouve comme d'habitude ?

— Oui et prévenez Lopez ! Ça le concerne aussi.

Le temps n'était pas vraiment idéal pour faire un golf. Une petite pluie fine avait succédé au déluge du week-end. Le sol était détrempé, mais c'était là, au milieu du parcours, qu'ils avaient l'habitude de traiter leurs affaires personnelles et celle-ci semblait être une urgence pour Albert Jacob. Il avait manqué d'oublier de changer de chaussures tant il était pressé de rejoindre Miller et Lopez qui l'avaient précédé sur la pelouse.

Lopez s'apprêtait d'ailleurs à frapper la balle sous l'œil de Miller qui lui jalousait son swing. Miller s'était mis tardivement au golf, plus pour accompagner ses deux compères que par goût réel. Ce qu'il préférait, lui, c'était le ballon rond, mais le golf correspondait mieux à

la nouvelle image qu'il voulait donner de lui. Moins ordinaire ! Il avait beau avoir troqué ses costumes bon marché pour du sur-mesure et se chausser désormais en Gucci, il se sentait toujours un peu déplacé, comme à l'étroit. Ce n'était pas comme Lopez qui malgré un physique moins flatteur se mouvait dans le luxe avec une aisance naturelle !

L'arrivée de Jacob dans leur dos faillit d'ailleurs interrompre la concentration de celui-ci qui, sans quitter le trou du regard, lâcha à son adresse :

— Un instant, je vous prie ! Vous allez me faire rater mon coup !

Jacob fulmina en silence tandis que l'autre, malgré le terrain noyé, envoyait la balle dans le trou avec une parfaite maitrise. Sourire arrogant et satisfait sur le visage, Lopez daigna enfin se tourner vers lui :

— Alors ! Qu'y a-t-il de si pressé pour nous avoir « convoqués » ce soir ?

Il avait appuyé volontairement sur le terme « convoqué » avec suffisamment d'ironie dans l'intonation pour montrer à Jacob que le patron, ici, c'était lui ! Il le tenait ! Donc c'était à lui, Lopez, de déterminer s'il y avait urgence, et non à ce vicieux doublé d'un pervers !

Il eut l'impression que Jacob avait pris son élan avant de parler :

— Je me retire ! Je refuse de vous couvrir plus longtemps !

— Comment ça, vous vous retirez ? Expliquez-vous clairement avant de faire dans votre froc !

Jacob regarda Miller pour en attendre un quelconque appui, mais celui-ci préféra examiner le club neuf qu'il venait de sortir de son sac.

— La nouvelle comptable a mis le doigt dessus. Elle aussi se doute de quelque chose. Pour l'instant, elle me croit hors de cause. Je peux lui raconter une fable et vous disculper également. Elle n'y verra que du feu ! Rien n'est encore irréparable, mais si ça se reproduit… Je préfère que nous arrêtions là ! Je ne veux plus être mêlé à tout ça !

Jetant son club sur le sol avec une violence qui fit sursauter Jacob, Lopez lui laissa à peine le temps de finir sa phrase :

— Mais mon pauvre ami, vous croyez pouvoir faire ce que vous voulez ?

Surpris par le mouvement de colère de son comparse, Miller avait reposé son nouveau jouet pour tendre enfin l'oreille. Il s'imagina un instant devoir renoncer à son train de vie, reprendre une vie banale, sans tous ces à-côtés auxquels leurs combines lui avaient permis de goûter : voiture de luxe, palaces et soirées coquines… Devoir tout abandonner à cause d'une petite conne qui flanquait la trouille à ce taré ! Ils trouveraient une solution ! Lopez trouverait une solution, comme toujours…

Jacob scruta les abords immédiats, craignant que quelqu'un ne

surprenne leur discussion. Mais avec cette pluie, le parcours était désert. Il n'y avait qu'eux pour faire du golf par un temps pareil !

— Comment voulez-vous que je donne une explication rationnelle à cette fille ?

Lopez s'approcha de Jacob au point que leurs visages se touchèrent presque. Il posa ses deux mains aux ongles manucurés sur les épaules trempées de Jacob et lui siffla presque :

— Vous allez lui proposer une prime, une grosse prime ! Vous êtes assez diplomate pour lui faire comprendre qu'il y va de l'intérêt de tout le monde que cette prime se renouvelle de temps en temps…

— Et si elle refuse ?

— Si elle refuse ? Eh bien alors ! Nous trouverons un argument plus convaincant…

Miller s'interposa enfin :

— Le même qu'avec l'autre comptable ? Dumas ? C'est parce que tu lui as fait suffisamment peur que l'on n'a plus jamais entendu parler de lui ?

Evitant leurs regards, Lopez lâcha brusquement Jacob, ramassa son sac et grommela :

— On va dire comme ça, oui !

Miller s'emporta et lui cramponnant le bras, força Lopez à lui faire face :

— Qu'est-ce que tu lui as fait réellement, Lopez ? On veut savoir la vérité !

Lopez se redressa, les écrasant de toute sa stature :

— La vérité ? Vous voulez savoir la vérité ? Toute cette affaire nous dépasse tous. Vous avez cru que vous pouviez tirer profit de toutes ces magouilles sans faire de casse ? Qu'est-ce vous avez imaginé Jacob ? Grâce à mes relations, je vous fournis des putes et des adolescents polonais pour assouvir vos instincts malsains et vous voudriez ne pas avoir de comptes à rendre ? Et toi, Miller ? Tu fais chanter Jacob en l'obligeant à couvrir de fausses factures contre ton silence, mais comme ça ne te suffit pas, tu acceptes aussi mon argent pour te payer tes petites fantaisies, à toi et à tes footeux. Et tu ne te poses pas de questions ? Vous êtes-vous demandé tous les deux qui était derrière tout ça ? Non ? Ça vous arrangeait jusqu'à aujourd'hui de ne rien savoir ! Et maintenant, vous voulez vraiment connaitre la vérité ou elle commence à vous faire peur ?

Miller écoutait et se tassait au fur et à mesure que l'autre déversait sa bile. Pour lui, depuis le début, il ne s'agissait que d'une vulgaire affaire de sexe et de fric. Rien de plus ! Comment toute cette histoire avait-elle pu dégénérer à ce point ?

Une frayeur viscérale s'exprimait par chaque pore de sa peau, sa sueur se mêlant au crachin. Il regarda enfin son complice, celui qu'il

croyait connaitre depuis toutes ces années et ces troisièmes mi-temps passées ensemble :

— Dans quel pétrin tu nous as fourrés, Lopez ?

Chapitre 7

Poussant son caddy d'une main habile et ferme, Laura piochait de l'autre dans les rayons du supermarché, entassant pêle-mêle pâtes, confitures, paquet de céréales ou de lessive. Estimant en avoir terminé, elle vérifia sa liste, s'aperçut qu'elle avait oublié un article :

Zut ! Je dois retraverser tout le magasin ! se dit-elle. Elle se résolut à l'idée d'être en retard à la gym et s'en voulut d'avoir gardé ses courses pour ce lundi soir alors qu'elle aurait pu se débarrasser de cette corvée dès le samedi.

Week-end ennuyeux où elle n'avait eu goût à rien d'autre qu'à gamberger sans fin sur des pensées contradictoires allant de son père à Jérôme, en passant par l'affaire de fausses factures qu'elle venait de soulever. Seul point positif, elle n'avait pas eu de bouquet de roses ! Elle espérait que son admirateur anonyme s'était lassé.

Restait malgré tout ce mystérieux coup de fil qu'avaient reçu ses parents, la concernant. Qui pouvait bien vouloir reprendre contact avec elle ? Chacune de ses relations passées ou actuelles savait où la joindre. Tout la ramenait à Jérôme ! Qui, à part lui, pouvait bien la chercher ?

En entrant dans la grande surface de son quartier, elle n'avait pu s'empêcher d'inspecter systématiquement le périmètre alentour, à la recherche de sa silhouette. La présence d'un vigile et de son chien l'avait quelque peu rassurée ! Si elle criait, quelqu'un serait là pour s'en inquiéter et lui porter secours ! Il n'allait quand même pas l'agresser devant tout le monde ? Si elle continuait, elle deviendrait complètement paranoïaque !

Elle accéléra le pas pour rejoindre l'allée centrale. Elle y était presque quand, entrainé par l'élan et dans un bruit de ferraille, son chariot en percuta violemment un autre. Elle opta d'emblée pour l'attaque :

— Vous ne pouvez pas regarder où vous allez, non ?

L'autre, éberlué, tenta de se rebiffer :

— Ben, vous alors ! Vous ne manquez pas de culot ! C'est vous

qui…

Puis tous deux se sourirent, apparemment embarrassés par ce début d'altercation. Lui, hésitant, l'interrogea :

— On se connait, non ?

Laura savait avec précision où elle avait déjà croisé ce regard bleu. Même derrière les lunettes qui lui donnaient un petit côté intello, elle l'avait reconnu. Pourtant, dans un réflexe puéril, elle fit semblant de l'ignorer :

— Non, je ne vois pas !

— Mais si ! Souvenez-vous, c'était l'autre soir à la salle de sport !

Laura afficha à la perfection la mine de celle qui cherchait pour finalement acquiescer d'un air détaché :

— Ah oui ! Ça me revient en effet ! C'est vous qui aviez la trouille de monter sur le tapis de training !

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'elle la regretta aussitôt, mais depuis quelque temps elle fonctionnait souvent de cette façon, l'attaque étant la meilleure des défenses.

S'il n'eut pas l'air vexé par ce rappel peu glorieux, il lui retourna malgré tout le compliment :

— C'est un fait que vous étiez plus à l'aise l'autre jour avec cet engin que ce soir avec ce malheureux chariot…

Match nul ! reconnut-elle et elle décida de jeter l'éponge :

— Je suis désolée ! J'avoue que je ne vous ai pas vu ! Je suis en retard pour la gym et dans ma hâte, j'ai perdu le contrôle du caddy… et aussi de mon sang-froid ! Je crains d'avoir fait preuve d'une très mauvaise foi ! admit-elle dans une moue déconfite.

Ce fut dans un large sourire qu'il lui répondit :

— N'en parlons plus ! Pour vous montrer que je ne suis pas rancunier, je vous propose un truc… Mais aviez-vous terminé vos achats ?

— Nnnon ! Enfin… oui !

— Puisque maintenant vous êtes carrément très en retard, autant sécher le cours pour une fois, vous ne croyez pas ? Et moi avec, d'ailleurs ! Que diriez-vous de faire l'école buissonnière ? Je vous emmène prendre un pot juste à côté ! Pour faire la paix…

Laura hésitait, mais le regard était tellement convaincant que ceci l'amusa. Elle jeta un œil rapide sur le contenu de son chariot : pas de surgelés, rien qui ne puisse rester dans le coffre de sa voiture. Elle se lança :

— C'est d'accord !

— On s'attend après les caisses ? Vous prenez celle de droite et moi l'autre là-bas ? A moins que vous préfériez l'inverse ? On verra lequel de nous deux a tiré le bon numéro !

Et ils se séparèrent dans un sourire taquin.

Infantile ! On se conduit comme deux gosses ! se dit-elle en surveillant malgré tout l'avancée dans la file de celui dont elle ignorait jusqu'au prénom et qu'elle s'apprêtait pourtant à suivre.

Je ne monte pas dans sa voiture ! décida-t-elle prudemment. *Il a suggéré que nous allions juste à côté, de toute façon !*

De loin, il lui sourit et amorça le geste de pousser le chariot qui était avant lui, pour gagner du temps. Conscient qu'il se passait quelque chose dans son dos, le propriétaire du caddy en question se retourna, mais l'autre prit alors l'air innocent de celui qui regarde ailleurs et resta sagement dans le rang.

Laura réprima son envie de rire. C'était exactement ce dont elle avait besoin en ce moment ! Quelqu'un pour l'amuser, même si c'était de l'humour digne d'un adolescent !

— Je m'appelle Charli ! Charli avec un I ! En fait, c'est Charles-Louis ! Je ne sais pas pourquoi je vous fais cette confidence parce qu'en général, c'est plutôt quelque chose que je cache. D'ailleurs vous voyez, même vous, ça vous a fait sourire ! Les parents ont parfois de ces inconséquences… ! Et vous ?

— Moi, c'est Laura ! Tout simplement Laura !

— Je trouve que ce prénom vous va à ravir !

Ils étaient maintenant installés dans une brasserie de l'avenue, à cent mètres à peine de l'hypermarché. Le temps de ranger leurs courses réciproques dans leur voiture et ils s'étaient retrouvés devant le bar. Il lui avait galamment tenu la porte et s'était effacé pour la laisser entrer. Elle avait apprécié le geste spontané qui semblait s'être un peu perdu depuis que la femme se voulait l'égale de l'homme.

Assis sur une banquette en face d'elle, tandis qu'ils échangeaient des banalités sur ce qui les avait fait se rencontrer, Laura nota qu'il avait une façon très particulière de la regarder. Il ne l'effleurait pas seulement des yeux, il semblait vouloir lire jusqu'au fond de ses pensées, ce qui la mit un peu mal à l'aise. Elle regarda ses mains qu'il avait posées devant lui sur la table. Ongles carrés, courts et soignés. Doigts minces et longs, une fine alliance en or à l'auriculaire droit. Laura cilla. Il avait suivi son regard et leva sa main droite :

— C'est l'alliance de ma mère ! Elle est décédée !

— Je suis désolée ! s'excusa Laura.

— Oh ! Je ne l'ai pas connue ! Elle est morte à ma naissance. C'est mon père qui m'a élevé. Et vous, vous avez encore vos parents ?

Un instant décontenancée, Laura saisit son verre de Martini blanc et en but une gorgée pour cacher son trouble. Elle ne s'attendait pas à ce que leur conversation prenne cette tournure. Elle n'avait pas envie d'évoquer ce sujet. Surtout devant un inconnu !

Comment lui dire qu'elle avait été une fillette triste et

renfermée ? Devait-elle lui parler de son enfance solitaire, de sa peur du monstre tapi dans le grenier qui guettait les silences de la maison pour venir l'emporter ? De son père, alcoolique et violent ? Elle répondit seulement :

— Et si vous commenciez !

Charli sembla surpris. Se redressant brusquement pour se caler contre le dossier de la banquette, il remonta ses lunettes sur son nez, prit son verre de whisky et goba tranquillement le reste du glaçon qui craqua sous ses dents. Le silence devenait presque embarrassant lorsque Laura put croiser à nouveau son regard qui lui parut avoir perdu un peu de sa clarté. Nonchalamment, il répondit enfin :

— Oh, moi ! Pas grand-chose à raconter ! Fils unique élevé par un père qui ne riait jamais… Je n'ai pas eu ce que l'on appelle une enfance malheureuse, dans la mesure où je n'ai manqué de rien, si ce n'est peut-être de tendresse… Pendant des années, j'ai passé mon temps à tenter de plaire à mon père pour qu'il soit fier de moi. J'ai toujours eu l'impression d'avoir quelque chose à me faire pardonner…

— Et vous avez réussi ? demanda doucement Laura.

Le regard de Charli s'échappa à nouveau. Il reposa son verre vide et fit signe au barman. Laura déclina poliment l'offre et le serveur porta un second whisky. Contemplant la couleur ambrée du liquide, il ébaucha une moue ironique avant de répondre enfin à Laura :

— A vrai dire, je l'ignore ! Comment devrais-je interpréter ses : « Hmm ! » ou autres « Hmm, hmm ! » ? J'ai donc fini par abandonner et me suis résolu à vivre comme j'en avais envie. J'ai regretté d'ailleurs de ne pas avoir pris cette décision plus tôt, car cela n'a rien changé à son attitude. Le problème avec lui, c'est que je n'ai jamais su ce qu'il attendait de moi !

Il s'interrompit soudain et fit mine de chasser cette idée d'un geste de la main :

— Je suis carrément lourd avec mes états d'âme ! Comment en suis-je venu à vous raconter ma vie ?

Laura sourit pour masquer son embarras. Le regard de Charli s'éclaira alors d'une lueur de malice :

— J'y suis ! Vous êtes psy, chaman ou quelque chose comme ça, je me trompe ?

Laura leva les yeux au ciel en riant :

— Perdu ! Je suis seulement comptable… Rien à voir ! Et vous, vous faites quoi ?

Il posa ses coudes sur la table et son menton appuyé sur ses mains croisées, il fixa Laura avec gravité :

— Devinez ! Après toutes ces confidences, vous êtes en train de penser qu'une petite séance sur un divan ne me ferait pas de mal, non ?

Laura s'en défendit aussitôt :

— Pas du tout ! Je vous verrais bien prof, prof de philo, peut-être ?

— Vous dites ça à cause des lunettes et mon air intello ?

L'ambiance redevenait légère et Laura se sentit soudain plus détendue :

— Peut-être un peu, je l'avoue… Bon, alors ? Je donne ma langue au chat !

Charli se redressa sur la banquette et fit une sorte de grimace :

— Vous allez sûrement trouver ça très drôle… Je travaille à l'hôpital, je suis infirmier en psychiatrie !

Et ils éclatèrent de rire.

Chapitre 8

Ce matin, le commissariat était en effervescence. Tous gyrophares allumés, des coéquipiers de Larsen venaient de quitter précipitamment les locaux, suivis de près par lui et son lieutenant. Il n'y avait pourtant plus vraiment d'urgence. Des ouvriers avaient en effet mis à jour une dalle de béton qui recélait des ossements.

Le capitaine jeta un œil furtif sur Gautier, assise à ses côtés dans la voiture. Depuis qu'ils avaient démarré, elle n'avait pas prononcé un seul mot et cette situation convenait parfaitement à Larsen. Il détestait avoir à soutenir une conversation.

Il pensa : *J'espère qu'elle va tenir le choc, cette fois-ci ! Sinon, elle est bonne pour changer de métier !*

Il faisait référence à leur première découverte macabre où elle avait restitué l'intégralité de son petit-déjeuner. Pour le deuxième corps, par chance, elle était en congés.

Faut dire qu'on n'a jamais eu autant d'homicides à résoudre que depuis qu'elle est arrivée à la brigade ! Excellente entrée en matière pour apprendre sur le tas !

Il réprima un sourire qui n'échappa pourtant pas à son lieutenant :

— Vous m'avez l'air de bonne humeur, ce matin, chef !

Il regretta aussitôt :

Allez, c'est parti ! Je ne vais plus pouvoir la stopper maintenant !

— Arrêtez de m'appeler « chef », vous voulez ! J'ai horreur de ça ! Larsen, ça m'ira très bien, d'autant plus que c'est justement comme ça que je m'appelle !

— D'accord ! Et je retire ce que j'ai dit à savoir que vous aviez l'air de bonne humeur… Larsen ! Vous n'avez pas plutôt un petit nom ? Ce serait plus cool. Moi, le mien, c'est Sophie !

— Je tâcherai de m'en souvenir, Gautier !

Il ne savait plus trop quelles étaient les raisons qui le poussaient à paraitre en permanence de mauvais poil. Peut-être que cela datait de ses débuts dans la police. Il était jeune et s'était dit qu'il en imposerait

davantage s'il donnait l'impression d'être impénétrable et bourru. A force de jouer ce rôle, il avait fini par s'y laisser piéger, et si les gens appréciaient ses compétences et son sérieux, il n'ignorait pas qu'il ne passait pas pour un mec marrant. En dix années de métier, l'expérience et la vie l'avaient transformé physiquement. Il n'aurait plus eu besoin de se forger un personnage pour en imposer. Le gamin de l'époque était bien loin derrière lui. Haute silhouette athlétique, crâne rasé pour cacher une calvitie précoce, mâchoire volontaire, il portait plutôt bien ses bientôt trente-six ans.

Il fronça les sourcils à son reflet dans le rétroviseur. Parmi ses collaborateurs, hormis Peyrac qui le connaissait par cœur, cette petite Gautier était la première à ne pas se laisser intimider et à tenter de percer la carapace.

J'en ai découragé plus d'un à ce petit jeu ! Plus d'une aussi d'ailleurs ! ne put-il s'empêcher de penser avec ironie.

Depuis bientôt deux ans, il menait une vie de moine. Mais l'heure n'était plus à l'introspection et cela l'arrangeait bien.

Il ralentit en approchant une demeure ceinte d'un immense parc arboré, située dans la périphérie de la ville. Larsen se dit que les propriétaires devaient avoir des moyens largement supérieurs aux siens !

Dommage qu'un cadavre soit venu gâcher le paysage ! maugréa-t-il en lui-même tout en franchissant l'imposante grille en fer forgé grande ouverte.

Ils s'engagèrent dans une longue allée aux minuscules gravillons blancs qui crissèrent sous les roues du véhicule. Même ce crissement lui parut luxueux !

Il s'imagina au volant d'une Porsche, un coude négligemment appuyé à la portière…

Les voitures de police qui encombraient le passage le ramenèrent brusquement à la réalité tandis qu'il se garait entre un break et deux camionnettes dont l'une affichait en grosses lettres : « Entreprise Larivière père et fils ».

A en juger par les échafaudages et les ouvriers grimpés sur le toit, le manoir était donc en cours de rénovation.

Depuis la terrasse en pierres du pays, la vue sur la campagne environnante était magnifique à l'exception de la pelouse momentanément dévastée par les engins de chantier pour lors immobiles et silencieux. Des arbres déracinés gisaient plus loin, sans doute en attendant d'être embarqués pour la scierie. A côté d'un énorme trou creusé par la pelleteuse, un petit groupe en combinaison de travail, un casque orange sur la tête discutait.

Larsen et Gautier descendirent de la voiture. Celui qui semblait être le responsable s'avança. Il tendit une main épaisse et calleuse au

lieutenant puis à Larsen et se présenta :

— Jules Larivière ! C'est moi qui dirige le chantier !

Il énonça brièvement les circonstances de la macabre découverte.

Le nouveau propriétaire du manoir, un Suédois, lui avait confié la réalisation d'une piscine. Pour ce faire, après avoir déboisé et déblayé les souches, ils avaient sondé le terrain à l'emplacement prévu afin d'éviter de heurter un rocher qu'il aurait fallu faire sauter. C'était justement ce qui était arrivé la veille quand la pelleteuse avait commencé à creuser. Ils avaient touché du dur. Comme le client ne voulait pas en démordre sur le choix de l'endroit, ils avaient essayé d'extraire le bloc de béton, car ce n'était finalement pas de la pierre. Celui-ci s'était alors brisé pendant l'opération, laissant échapper des ossements.

La Scientifique était déjà à l'œuvre pour récupérer le tout, et des analyses ADN seraient faites pour tenter de déterminer l'identité du cadavre.

— Et le propriétaire ? Il est là ? s'enquit Larsen.

— Il est à l'intérieur, mais je vous préviens que ça ne va pas être facile de l'interroger ! Il parle à peine trois mots de français !

— On arrivera à se débrouiller ! Ne vous en faites pas ! Merci Monsieur Larivière !

Celui-ci regarda les deux policiers franchir la lourde porte qui conduisait au grand hall avec une moue dubitative. Il réajusta son casque sur sa tête et leur tourna le dos pour rejoindre son équipe.

Dix minutes plus tard, il les vit ressortir et revenir vers lui visiblement bredouilles :

— Vous aviez raison ! C'est un peu compliqué ! reconnut Larsen.

Sous le coup de l'émotion et de la contrariété de devoir retarder la reprise des travaux, ce monsieur Lindgren avait été incapable de faire une phrase dans une langue qui, de plus, n'était pas la sienne. Il l'avait donc convoqué au commissariat où il serait aidé par un traducteur.

— Savez-vous s'il y a longtemps qu'il a acheté ce petit château ?

Larivière interpela un de ces ouvriers :

— Boris ! Tu peux venir cinq minutes ?

Puis s'adressant à Larsen :

— Vous allez voir avec lui ! Il saura peut-être vous dire, vu qu'il n'habite pas très loin

Le dénommé Boris, un grand échalas blond, fit d'abord mine de ne pas avoir entendu, puis devant l'insistance de son patron, se résolut à approcher, le regard bas, visiblement intimidé ou embarrassé.

Larsen lui réitéra sa question. De ses yeux délavés, l'ouvrier guetta comme un encouragement autour de lui avant de répondre :

— J'sais pas ! Quelques mois !

Larsen persista :

— Vous ne pouvez pas me donner plus de détails ? Vous habitez dans le coin, il parait ! En passant devant, vous n'avez rien remarqué de spécial qui aurait pu vous intriguer ?

L'autre semblait chercher désespérément quelque chose à exprimer ou à faire pour pouvoir se tirer de cette situation. Il haussa les épaules et grommela :

— J'sais juste que c'est resté à l'abandon pendant des lustres ! J'y ai jamais vu un signe de vie, mais avec tous les arbres, on pouvait pas apercevoir grand-chose depuis la route. C'était la jungle ici ! Fallait un coupe-coupe pour y entrer !

Comprenant qu'il n'en tirerait rien de plus, Larsen le remercia et le laissa rejoindre ses collègues. Il sortit son portable de sa poche et sans se préoccuper de sa coéquipière qui accélérait le pas pour le rattraper, il tapota un numéro tout en regagnant leur véhicule :

— Peyrac ? Tu peux chercher si on a quelque chose sur un dénommé Boris qui travaille dans l'entreprise Larivière ? Non ! Je n'ai pas son nom ! Mais ça ne devrait pas être compliqué à trouver ! On rentre !

Enfin parvenue à sa hauteur, Gautier l'interpela :

— M'inspire pas trop, ce grand dadais ! Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense que vous vous en êtes bien tirée aujourd'hui, lieutenant ! Faut dire que des os dans du béton, c'est plus ragoutant qu'un cadavre bien frais ! Reste à savoir maintenant à qui ils appartiennent !

— Et qui l'a mis là-dedans, chef ! Pardon, Larsen !

— Evidemment, Gautier ! Ça va de soi !

Arrivée à la voiture, la jeune femme devança Larsen pour prendre le volant :

— Je peux, chef ?

— N'y pensez même pas, lieutenant !

Boudeuse, Gautier fit le tour pour s'asseoir côté passager :

— Ma parole, vous avez peur que je nous enroule autour d'un platane ?

Pour toute réponse, Larsen enclencha méchamment la marche arrière en faisant crisser les gravillons sous les roues.

Qu'est-ce que j'ai bien pu dire qui le met dans cet état ? soupira-t-elle.

Chapitre 9

Il était entré chez elle ! Cela avait été plus facile que pour les deux autres ! Il commençait aussi à avoir une certaine dextérité en la matière.

Il n'avait croisé personne dans l'immeuble, mais il avait prévu pour le cas où on lui aurait posé des questions. Il dirait qu'il venait faire une réparation électrique et avait pris avec lui une caisse à outils, pour être plus crédible…

Il y avait peu d'allées et venues. Les habitants étaient pour la plupart des retraités pour lesquels le repas de midi était sacro-saint. Le créneau entre douze heures trente et treize heures trente, pour être précis, était le plus favorable, sans compter celui de la sieste digestive pour certains. Pour l'heure, tous étaient à table. D'ailleurs, des odeurs de cuisine avaient envahi discrètement les paliers, mais lui n'avait pas faim. Quant à Laura, elle déjeunait toujours au restaurant de l'entreprise.

Il avait donc presque une heure de quiétude pour plonger dans son intimité et s'imprégner d'elle. Soixante minutes de jouissance absolue à humer, effleurer, découvrir ses secrets. La seule contrainte qu'il s'imposait, c'était le port de gants pour ne laisser aucune empreinte. La tentation était pourtant grande de caresser à mains nues tous ces objets qu'elle utilisait chaque jour.

Il referma délicatement derrière lui, poussa le verrou et déposa sa boite par terre. Un regard circulaire lui permit de se situer très vite. L'appartement n'était pas si vaste ! Un parfum fruité lui chatouilla les narines. Sur un petit meuble de l'entrée, il repéra une bougie éteinte qui exhalait malgré tout un arôme de framboise. La première porte, restée entrouverte, était celle de la salle de bain. Il décida de commencer par là. Il appuya sur l'interrupteur et la lumière éclaboussa l'espace.

Du bout des doigts, il caressa la paroi en verre de la douche encore humide et les porta à ses lèvres. Il l'imagina nue. Vacillant, il dut s'adosser au lavabo. Son regard fut alors capté par un tiroir béant.

Il en fit rapidement l'inventaire : produits cosmétiques, fards de plusieurs couleurs, poudrier, fonds de teint et plein d'autres artifices dont il ignorait l'utilisation. Elle n'avait pas besoin de tout cela, elle était tellement belle !

Qu'avaient donc les femmes à mentir ? Pour plaire à des hommes qui ne les méritaient pas ? Sa mère aussi trichait, et elle ne les gardait pas pour autant…

Lui, il était différent d'eux ! Il aimait leur grâce fragile, naturelle et sans artifice.

Ce qu'il convoitait était là, à demi caché par une serviette de toilette abandonnée sur le rebord du lavabo et qu'il respira au passage. Sa brosse à cheveux ! Il l'inspecta avec attention et tira un kleenex de sa veste. Il l'étala méticuleusement sur le meuble. Avec une sorte de tendresse, il retira alors les quelques cheveux bruns restés accrochés et les déposa précieusement au creux du mouchoir qu'il replia avant de le glisser à nouveau dans sa poche.

Satisfait et le sourire aux lèvres, il vaporisa une légère brume aux notes poudrées d'un des flacons sur l'étagère et, les paupières closes, en inhala la fragrance capiteuse. Magie du parfum, il eut la sensation immédiate de la présence de Laura à ses côtés. Il déboucha l'un après l'autre les divers récipients et les respira avec volupté avant de les ranger avec soin. Shampoing, gel douche, crèmes hydratantes, savons puis son choix se porta enfin sur le peignoir de bain suspendu à la patère. Il pressa ses narines contre l'éponge douce qui gardait des traces de son odeur et inspira profondément. Des images sensuelles l'assaillirent au point d'en perdre toute notion de temps.

Lorsqu'il réalisa que les minutes avaient filé entre ses doigts, il passa dans le séjour, mais ne s'y attarda pas.

La chambre ! Il y pénétra comme on s'introduit dans un sanctuaire. Son pouls s'accéléra.

Il y régnait un désordre tout féminin. Plusieurs vêtements gisaient en vrac sur le lit. La couette avait été rabattue à la va-vite. Une paire de chaussures avait été délaissée, sans doute au profit d'une autre et la porte de l'armoire était restée entrebâillée. Il hésita puis opta finalement pour la commode.

Il ouvrit le premier tiroir où, bien rangés, des foulards soyeux côtoyaient des écharpes plus épaisses pour l'hiver et plusieurs ceintures de couleurs, de matières et de largeurs différentes.

Le second — son cœur s'affola — contenait tous les sous-vêtements de Laura. Une profusion de bas, collants fins et de lingerie en dentelle, une dizaine de soutiens-gorge et de slips assortis, arachnéens et mousseux dans des camaïeux de pastels ou blancs immaculés. Il les sortit délicatement et les déplia un par un.

Le vertige le reprit. Il s'assit sur le lit et ferma les yeux. Des flashs

sensuels l'assaillirent. Cette fois-ci, il ne put résister à l'exigence d'un désir impérieux qu'il soulagea quelques instants plus tard en gémissant, dans un triangle vaporeux de nylon.

Un temps apaisé, il glissa l'étoffe souillée dans sa poche puis se résigna enfin à tout remettre en place.

Il passa à l'armoire, s'en approcha et l'ouvrit en grand. D'un côté, sur des étagères s'empilaient pulls, tee-shirts. De l'autre, manteaux, blousons, jupes et pantalons s'alignaient sur des cintres. Il les passa en revue un par un, plongeant à chaque fois son visage dans les tissus afin d'y dénicher son parfum. Tout en haut de la penderie, il aperçut des boites en carton qu'il tira vers lui pour en examiner le contenu. L'une d'elles lui échappa des mains et tomba sur le sol dans un bruit mat. Des relevés bancaires, des chéquiers usagés et quelques factures s'éparpillèrent à ses pieds. Il marmonna un juron.

L'oreille attentive, il ramassait les papiers à la hâte quand on frappa avec énergie à la porte d'entrée. Quelqu'un l'avait entendu ! Il revint à pas de loup dans le couloir. D'autres coups résonnèrent encore et une voix d'homme aux accents rageurs le stoppa net :

— Laura ! C'est moi, Jérôme ! Ouvre cette porte ! Je sais que tu es là. Tu m'écoutes ? Je ne bougerai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas ouvert !

Il va pas bientôt la fermer, ce crétin ? C'est qui d'abord cet excité ? se demanda-t-il.

Il recula sans bruit et revint dans la chambre. Il entreprit posément de remettre de l'ordre dans ce qu'il avait détourné en attendant que l'autre se décidât à lever le camp. Il rangea, tout en tendant l'oreille vers la porte. Plusieurs coups lui parvinrent encore jusqu'à ce que le silence s'installât à nouveau. Il vérifia qu'il n'avait rien oublié et que tout était en place, puis il marcha avec précaution jusqu'à l'entrée. Il colla son œil contre le judas, mais le palier était dans le noir. Il attendit un peu, reprit sa caisse métallique et se décida enfin à sortir.

Chapitre 10

Jérôme aurait juré avoir entendu du bruit dans l'appartement de Laura. Il avait espéré qu'elle le ferait entrer et qu'après, ils pourraient discuter. Cela aurait été tellement plus simple, plutôt que de déclencher à nouveau la guerre. Pourtant, elle pouvait bien imaginer que maintenant qu'il l'avait retrouvée, il ne la lâcherait pas comme cela ! Pourquoi refusait-elle de lui ouvrir ?

Frustration, rancune et colère l'envahirent instantanément.

Elle finirait bien par sortir ! Il se réfugia sur le palier du dessus et attendit dans l'obscurité.

Croyait-elle pouvoir lui échapper une nouvelle fois ? Cette fille le rendrait fou ! Dès qu'il avait posé les yeux sur elle, il avait su qu'elle lui appartiendrait. Elle dégageait ce petit quelque chose qui faisait que les hommes en étaient dingues. Pas étonnant qu'elle ait tourné la tête à ce crétin dans la boite de nuit ! Quelques semaines après ce fâcheux incident, quand il avait appris qu'elle était partie sans laisser d'adresse, il avait cru devenir cinglé. Il s'était maudit d'avoir snobé les amis de la jeune femme, jugeant à tort que ceux-ci ne présentaient aucun intérêt. Peut-être cela lui aurait-il permis alors de retrouver sa trace au lieu d'être dans l'incapacité d'agir efficacement. Ceci avait provoqué une fureur qu'il avait d'abord tentée d'évacuer en brisant tout ce qui se trouvait à sa portée. Insatisfait, et dans une réaction puérile, il avait fini par retourner cette même rage contre lui.

Comme un enfant capricieux prêt à casser son joujou pour obtenir ce qu'il voulait, il avait pris sa voiture avec la ferme intention d'aller s'encastrer dans un arbre. Il n'envisageait pas vraiment de mourir, mais d'être suffisamment amoché pour qu'en apprenant la nouvelle, elle revienne à son chevet. Après le péage, il avait donc foncé sur l'autoroute, enclenchant les vitesses et accélérant jusqu'aux limites imposées par son moteur. Pied au plancher, il avait circulé sans discontinuer sur la voie de gauche, tous phares allumés, laissant les autres véhicules sur place. Après avoir projeté dans les premiers

kilomètres de lancer son bolide contre un rail de sécurité, il y avait renoncé, éprouvant malgré tout quelques scrupules à impliquer des usagers innocents dans son accident. Il lui fallait rejoindre la campagne au plus vite et là, il aviserait.

Les bornes avaient défilé à la vitesse de l'éclair. L'ivresse de la conduite avait un peu émoussé sa colère. Le volant entre les mains, il s'était pris pour le roi du monde jusqu'à ce qu'un crétin déboite devant lui pour doubler.

Appels de phares, coups de patin n'avaient servi à rien ! Malgré l'assistance au freinage dont son véhicule était équipé, il n'avait pu éviter une succession de tête à queue qui l'avait amené tout droit vers le fameux rail de sécurité délibérément écarté plus tôt.

Pour le reste, c'était encore un souvenir flou. Sirènes d'ambulance, uniformes bleus puis blouses blanches et pour finir, les visages de ses parents penchés sur lui. Il avait eu de la chance, à ce qu'on disait ! Quatre côtes cassées ayant entrainé un pneumothorax, fractures du tibia, du péroné et de la clavicule, une figure rendue enfin méconnaissable par le choc de son airbag. Il s'était réveillé bien plus tard avec la douloureuse impression d'être passé sous un rouleau compresseur.

Une fois redevenu conscient et rassuré sur ses possibilités de récupération, il avait repensé à Laura.

Comment lui faire savoir qu'il était cloué sur un lit d'hôpital ?

Qu'avait-il imaginé ?

S'il était mort, peut-être aurait-elle découvert son nom dans la rubrique nécrologique, à condition qu'elle lise ce genre d'articles et qu'elle soit encore dans la région ! L'idée qu'elle lui ait définitivement échappé l'avait à nouveau exaspéré.

Pourtant, après des mois partagés entre cicatrisation et rééducation, il avait dû se résoudre à l'évidence : il ne la reverrait plus et avait subi tout ça pour rien ! Ne lui restait plus qu'à terminer ses études et passer sa thèse, ce qu'il avait fait avec succès. Depuis peu, et avec l'aide judicieuse de quelques amis bien placés de son père, il avait intégré un grand cabinet d'avocats.

L'image de Laura ne l'avait cependant pas quitté pour autant et un jour, au détour d'une affaire, un détail avait émergé des recoupements divers qui figuraient au dossier. Le nom d'une petite ville avait ressurgi alors dans sa mémoire, comme une lueur d'espoir. Il s'agissait de la localité d'où était originaire Laura. La jeune femme avait un patronyme peu courant, « Santorho », et avec un peu de chance, il retrouverait les coordonnées de ses parents ou d'un membre de la famille. Il ne connaissait rien d'eux ni des relations qu'ils entretenaient, mais ils représentaient l'unique lien avec elle. Un seul Santorho figurait sur l'annuaire avec une adresse. Il avait croisé les

doigts pour que ce soit le bon et, prudemment, avait composé le numéro depuis la cabine publique proche du tribunal.

Une voix masculine avait alors décroché :

— Monsieur Santorho ?

— Lui-même !

— Je vous prie de m'excuser, mais je suis un vieil ami de Laura.

— Bonjour ! En quoi puis-je vous être utile ?

Il était donc bien tombé au bon endroit. Il ne lui restait plus qu'à manœuvrer habilement pour ne pas gâcher sa chance :

— Nous nous sommes perdus de vue et je souhaiterais avoir de ses nouvelles. Elle va bien, au moins ?

— Très bien, je vous remercie. Mon épouse la rencontre justement demain soir et se fera un plaisir de lui dire que vous avez appelé.

— Bien sûr ! Mais j'aurais aimé le faire directement… J'ai malheureusement égaré ses coordonnées. Serait-il possible de les avoir afin que je puisse la joindre ?

Une hésitation à l'autre bout… Un flottement pendant lequel il avait cru obtenir le fameux sésame, pour finalement déchanter dans la seconde suivante :

— Eh bien, je vous propose plutôt de me laisser votre nom ainsi que votre propre numéro ! Elle vous rappellera.

Pris de court, il avait raccroché ! Il en savait suffisamment ! Pour remonter jusqu'à la fille, il traquerait la mère, épiant ses faits et gestes qui le conduiraient à Laura.

Mû par un véritable instinct de chasseur, dès le lendemain, il avait pris la route. Quelque deux cents kilomètres seulement le séparaient de sa destination. L'excitation lui donnait des ailes.

C'était vendredi dernier !

Il s'était rendu directement au domicile des Santorho, refusant d'envisager l'échec. Il planquerait des heures s'il le fallait, mais il intercepterait la mère lorsqu'elle sortirait. La chance était ténue, mais il n'avait d'autre choix. Une conjoncture qui ne se présenterait pas deux fois et qu'il devait saisir.

Le quartier pavillonnaire où résidaient les Santorho était un quartier de province, calme et éloigné des commerces et du trafic urbain. Il avait repéré la maison et une Austin dans l'allée. Il y avait une possibilité qu'elle appartienne à Madame !

Pour échapper à la curiosité de quelques riverains qui lorgnaient déjà sa Seat immatriculée ailleurs, il avait stationné sur un petit square à l'entrée du lotissement d'où il pouvait surveiller la demeure et ses allées et venues.

Plus tard dans l'après-midi, une voiture grise avait rejoint l'Austin. Un homme en était descendu et avait pénétré dans la maison.

Sans doute le père de Laura !

Ainsi, tout le monde était rentré au bercail ! Il n'avait plus qu'à s'assurer désormais qu'aucun des deux véhicules ne quitte plus le lotissement à son insu !

Il avait observé les lumières s'allumer une à une à l'intérieur et deviné des ombres mouvantes derrière les rideaux. Alors qu'il s'impatientait, une femme était enfin sortie. Même allure, même silhouette que Laura ! Encore jolie pour son âge ! Elle était montée dans sa voiture et avait démarré.

La partie pouvait commencer !

La filer jusque dans le centre-ville avait été un jeu d'enfant. La circulation était fluide et elle conduisait prudemment. Lorsqu'elle s'était garée et qu'il l'avait vue franchir les portes d'une grande brasserie, il en avait fait autant.

Il l'avait vite localisée s'asseyant à une table dans le fond de l'établissement, face à l'entrée. Elle était seule ! Laura n'était pas encore arrivée !

Devrait-il l'intercepter, au risque de provoquer un esclandre ? Ou bien se faire discret et l'observer à son insu ?

Il avait opté pour la seconde alternative et décidé de prendre un verre au comptoir en attendant.

Il doutait de sa chance lorsque dix minutes plus tard, il avait aperçu les portes battantes s'ouvrir puis se refermer sur Laura. L'avoir à portée et toujours aussi belle ! Il avait tant de fois imaginé cet instant ! La tentation avait failli être trop grande.

Heureusement, il avait recouvré son sang-froid et s'était détourné avant qu'elle n'ait pu le repérer ! Après avoir réglé sa consommation, il avait regagné son véhicule.

Il lui suffisait de patienter une heure ou deux, tout au plus, le temps d'un repas. Avec un peu de chance — et ce soir, il n'en manquait apparemment pas —, elle le conduirait directement chez elle ou à l'hôtel si elle n'était que de passage.

Il avait alors mordu avec appétit dans le sandwich qu'il avait eu la bonne idée d'acheter.

Sa persévérance avait été récompensée lorsqu'une heure plus tard, il avait vu ressortir les deux femmes. Tassé sur son siège, il les avait observées regagnant chacune leur véhicule. Il avait démarré discrètement derrière celui de Laura, garé à deux voitures de la sienne.

Il l'avait suivie avec fébrilité. Malgré un feu rouge qui l'avait retardé, il avait facilement rattrapé la petite Corsa blanche, la difficulté étant surtout de ne pas se faire repérer. Quinze minutes plus tard, les feux arrière s'étaient allumés et les barrières automatiques d'une enceinte privée s'étaient levées puis refermées derrière

elle.
Ainsi, elle habitait là ! A moins qu'elle soit en visite chez une amie !

Le temps de se trouver une place dans l'avenue, et il n'y avait plus âme qui vive dans le parking ni dans le hall d'entrée plongé dans le noir.

Sans oser éclairer et à la seule lueur de son briquet, il avait eu confirmation de ce qu'il espérait en découvrant son nom et l'étage sur une des boites aux lettres : Laura logeait bien à cette adresse !

Il l'avait regretté plus tard, mais certain de la tenir à nouveau dans le creux de sa main, il s'était dit qu'il ne devait pas tout compromettre en tentant une visite aussi avancée. Si, comme il le craignait, elle refusait de le recevoir, il imaginait aisément la tournure que prendraient les retrouvailles. S'il parvenait à ce qu'elle lui ouvre sa porte — et il emploierait n'importe quel prétexte —, il saurait trouver les mots, en bon avocat qu'il était. Mieux valait donc préparer sa plaidoirie et patienter jusqu'au lendemain !

La nuit lui avait semblé ne jamais vouloir finir. Il avait sommeillé par à-coups jusqu'à ce qu'un véritable déluge accompagné de rafales de vent l'empêche définitivement de se rendormir.

Alors que le garçon d'étage lui servait son petit-déjeuner, il avait reçu l'appel de son patron. Le fils d'une vague relation venait d'être placé en garde à vue et n'ayant personne d'autre sous la main, il se déchargeait sur lui du dossier. Il était hors de question de décliner. Même si cela l'obligeait à renoncer provisoirement à Laura, aucun refus de sa part ne serait toléré. On ne discutait pas les ordres et il s'agissait bien de cela sur ce cas précis.

On lui avait fait comprendre que sa présence aux côtés du prévenu était urgente et il avait donc repris la route, non sans faire un détour par l'immeuble où résidait la jeune femme. Ce n'était plus qu'une question de temps !

A très bientôt ! Je te réserve une surprise ! avait-il dit en passant sous des fenêtres anonymes.

Tout cela datait de seulement quelques jours et comme promis, Jérôme était revenu… Seulement quand il avait frappé à sa porte, elle avait fait la sourde oreille. Il avait alors oublié ses bonnes résolutions et perdu son sang froid. Il n'en démordait pas, il était persuadé d'avoir entendu du bruit dans l'appartement !

Réfugié sur le palier situé juste au-dessus et décidé à n'en plus partir tant qu'il ne l'aurait pas interceptée, il comprit que la porte de Laura s'ouvrait enfin.

Il se leva d'un bond. La silhouette qu'il aperçut alors dans le faible carré de lumière n'était pas celle attendue de la jeune femme, mais celle d'un homme, un homme portant à la main quelque chose

qu'il ne distinguait pas ! Il le vit claquer la porte derrière lui comme un habitué des lieux. La jalousie le submergea aussitôt. Ainsi, ce n'était pas elle qu'il avait cru entendre, mais celui qui partageait désormais sa vie ! Personne ne lui prendrait Laura ! Il fallait qu'il en sache davantage sur cet impudent qui voulait lui voler la femme de sa vie.

L'homme monta dans l'ascenseur et dès que la porte se fut refermée sur lui, Jérôme vérifia le petit chiffre rouge qui indiquait le rez-de-chaussée et dévala les étages à pieds. Arrivé dans l'entrée, le hall était désert. Oubliant toute prudence, il se précipita à l'extérieur et repéra un individu qui traversait la rue, une boite à outils dans la main droite. C'était donc lui !

Pendant que celui-ci rangeait sa caisse dans son coffre, Jérôme s'éloigna discrètement vers son propre véhicule et ils sortirent ensemble de leur place de parking. Il ignorait où cela le mènerait et peu lui importait, mais il voulait savoir qui était ce type.

Tandis que la circulation redevenait dense, Jérôme ne perdait pas de vue la Nissan noire qui se faufilait avec habileté dans le flot continu des automobiles. Ils arrivèrent dans les quartiers périphériques de la ville, là où le trafic se faisait plus fluide, mais où il était aussi plus facile de se faire repérer. Heureusement, le gris métallisé discret de sa voiture ainsi qu'une distance raisonnable lui permettaient de passer inaperçu, du moins il l'espérait. La Nissan traversa une voie ferrée qu'elle longea en remontant une petite rue aux habitations tristes accolées les unes aux autres. Des volets métalliques aux peintures défraichies encadraient des fenêtres bordées de rambardes en fer tarabiscotées. En bas de chaque résidence, comme une bouche close, un soupirail témoignait encore de l'époque où l'on déversait le charbon dans la cave.

Jérôme vit l'inconnu se garer devant une maison de briques roses et y pénétrer. Il le dépassa et tourna dans la première petite rue sur sa droite. De là, on apercevait par endroits l'arrière des maisonnettes avec leur jardin. Les premières pousses vert tendre des arbres, la brume blanche des fruitiers en fleurs, les potagers aux allées rectilignes donnaient un air étonnamment pimpant aux façades grises.

Jérôme abandonna sa voiture et fit à pied le chemin inverse. La Nissan était toujours à sa place. Qu'espérait-il ? Peut-être une confrontation ?

Il s'approcha pour découvrir au moins un nom sur une sonnette, mais ne trouva qu'un bouton anonyme en cuivre. Il n'hésita plus et pressa celui-ci longuement. Aucun son ne retentit derrière la porte. Il frappa alors plusieurs coups sur le bois épais et attendit. En vain ! Au point où il en était, il ne tergiversa pas plus d'une demi-seconde et tourna la grosse poignée ronde. Il fut pourtant surpris lorsque la porte

s'ouvrit sous sa poussée. Il savait qu'il aurait dû appeler, demander s'il y avait quelqu'un. Il n'avait aucun droit de s'introduire ainsi sans y être invité, mais il pénétra malgré tout dans la maison. Un froid humide et piquant lui tomba sur les épaules et le fit frissonner quand il découvrit l'entrée sombre, carrelée de damiers noirs et blancs. Son regard fit un tour rapide des lieux, tandis que son odorat percevait de vagues effluves de renfermé.

Personne ne peut habiter un endroit pareil ! J'en mourrais si je devais vivre ici ! pensa-t-il.

En face de lui, un escalier avec une rampe en bois devait monter à l'étage. De part et d'autre, deux accès s'offraient encore à sa curiosité. Deux portes, dont l'une était entrebâillée et d'où parvenaient des coups sourds…

Il repoussa le battant et découvrit des marches en ciment brut faiblement éclairées. Malgré la constance de cette petite voix lui soufflant de renoncer, il entreprit de descendre, non sans avoir lancé un : « Y a quelqu'un ? ».

Que comptait-il faire quand il se retrouvait face à lui ? Quel prétexte allait-il devoir trouver pour expliquer sa présence ici ? Cela aurait été si simple de lui casser la gueule dès qu'il l'avait surpris sortant de chez Laura. Il les imagina dans les bras l'un de l'autre et cette seule suggestion réactiva sa jalousie. Il lui ferait bientôt comprendre qu'elle était à lui, et seulement à lui ! L'odeur de poussière et de champignons s'amplifia et lui irrita la gorge. Il réprima une grimace de répulsion, mais continua de progresser sans bruit, mû par une curiosité incontrôlable. Les coups avaient cessé.

Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ? Pourquoi ne répond-il pas ? se dit-il.

Il réitéra sa question :

— Y a quelqu'un ?

Soudain, alors qu'il posait le pied sur le sol en terre battue, la veilleuse s'éteignit, le plongeant dans le noir le plus total. Jérôme s'arrêta, s'attendant à ce que la lumière revienne, mais rien ne se produisit.

Mais qu'est-ce qu'il fiche, bon sang ? maugréa-t-il en avançant d'un autre pas hésitant. Son pied heurta bruyamment un obstacle qui rendit un son métallique et creux. Déséquilibré, il jura en silence et se rattrapa à la paroi rugueuse et glacée. Il distingua alors dans l'obscurité comme une présence toute proche, une respiration à peine perceptible.

Une peur primaire accéléra son rythme cardiaque et lui assécha brusquement la gorge. A tâtons, il chercha vainement un éventuel interrupteur puis céda à une panique confuse le poussant à faire demi-tour tant qu'il le pouvait encore. Il n'en eut pas l'opportunité, car il fut

propulsé violemment contre le mur et eut à peine le temps de sentir le froid de la lame sur sa pomme d'Adam.

Chapitre 11

Le titre faisait la une du quotidien, accompagnée d'une photo en noir et blanc sur laquelle on apercevait un monticule de terre et plusieurs pelleteuses. On pouvait y lire en grosses lettres : « Découverte macabre sur le chantier de construction d'une piscine. »

Lopez lut fébrilement l'article qui suivait :

« Un cadavre coulé dans du béton a été mis à jour hier matin par une entreprise de terrassement de la région. C'est en voulant creuser une piscine privée chez des particuliers que la pelle mécanique a heurté ce qui avait d'abord été pris pour un rocher. Le conducteur, descendu de sa machine afin d'examiner de plus près la nature du choc, a eu la désagréable surprise de découvrir des ossements humains que la violence du coup avait partiellement libérés de leur sarcophage de béton. Une analyse ADN est en court pour tenter d'identifier le corps qui a été transporté à l'institut médico-légal. En attendant les résultats, le capitaine Larsen, chargé de l'enquête étudie le fichier des personnes recherchées. »

Lopez jeta le journal sur son bureau et défit sa cravate. Il avait subitement très chaud :

Quels cons ! Aller coller un cadavre dans un endroit pareil ! Les bois ne manquent pourtant pas ! se dit-il, furieux.

Il se leva brusquement et se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit en grand avec l'impression soudaine d'étouffer. Le trafic des voitures lui parvint, l'emportant dans les souvenirs d'une vie ordinaire qui lui parut bien lointaine. L'espace de quelques secondes, il envia ces anonymes qui vaquaient à des occupations banales et dont le seul souci était peut-être de boucler la fin du mois ou d'arriver à temps à l'école pour récupérer leur petit dernier.

Pour lui, le scénario était désastreusement clair. Une fois le cadavre du comptable identifié, une enquête serait faite dans l'entreprise. Si Laura Santorho parlait de ce qu'elle avait découvert et de la tentative d'intimidation qu'elle avait subie, après Jacob, la police remonterait facilement jusqu'à lui et à ses relations avec un milieu peu

recommandable. La panique commença à le gagner.

Prendre un verre !

Il avait une bouteille de bourbon dans un de ses placards. Il s'en servit une rasade qu'il but d'un trait.

Il devait joindre Jacob le plus vite possible. Il se leva et, impatient, fit les cent pas dans son bureau en attendant que l'autre décroche.

Quand il entendit sa voix, il ne le laissa pas placer un mot :

— Avez-vous parlé à la comptable ?

Jacob grommela :

— Je vous ai dit de ne pas parler de ça par téléphone !

— Oui, je sais, mais nous manquons de temps ! Lui avez-vous parlé ?

Jacob hésita :

— Non, pas encore… A vrai dire, je ne sais pas comment faire…

— Ne lui dîtes rien ! Il faut trouver autre chose ! Vous avez lu le journal ce matin ?

— Non, pourquoi ?

— Pour rien ! Faites comme si je ne vous avais rien dit ! Je vais régler le problème !

Sans autre forme de politesse, Lopez raccrocha au nez de Jacob. Il devait dénicher un moyen, et très vite ! Heureusement que Jacob n'avait pas parlé à la fille, sinon, ils étaient définitivement grillés.

Comment trouver une solution rapide ? Il n'avait que quelques jours devant lui, au mieux quelques semaines, le temps que tombent les résultats d'ADN. Il ne devait pas perdre une minute, car après il serait trop tard. Oui, mais quoi faire ?

Il appela sa secrétaire et lui intima l'ordre de ne plus le déranger.

A deux doigts de la retraite ! Il allait finir sa carrière en beauté et quitter le pays en liquidant ses biens au passage. Il partirait avec Marina vers d'autres cieux plus paisibles, à l'abri du besoin jusqu'à la fin de leurs jours.

Marina ! Sa splendide Marina ! Il l'avait rencontrée un jour de match en extérieur. Un de ces soirs où pour fêter leur victoire ou oublier leur défaite, joueurs et dirigeants sortaient en boite. Les fameuses troisièmes mi-temps !

Lorsqu'elle s'était approchée du bar et qu'elle avait posé sur lui ses yeux bleus en amande, il avait été comme terrassé par la foudre. Elle était magnifique avec ses longs cheveux blonds encadrant des pommettes hautes et une bouche à damner un saint. Il avait planté là tous ses potes pour la suivre dans un hôtel minable situé à deux pas et il avait payé pour la nuit entière. C'était cher, très cher, mais il ne l'avait pas regretté ! Avec son accent rauque et sensuel qui l'attendrissait et l'enfiévrait à la fois, elle était rapidement devenue sa

drogue. Pendant deux mois, chaque week-end, il s'était arrangé pour aller la rejoindre. Les autres jours, le manque d'elle lui était insupportable au point de vouloir l'arracher au trottoir. Il l'avait alors négociée et rachetée à prix d'or à son proxénète, un Géorgien mafieux.

L'engrenage s'était ainsi refermé sur lui. A partir de là, de petites faveurs en intimidations, pour garder Marina, il s'était laissé entrainer sur des terrains glissants. Il n'avait jamais été un enfant de chœur, mais il reconnaissait ne plus dormir du sommeil du juste depuis pas mal de temps. De l'argent ! Toujours plus d'argent ! Alors il avait magouillé. Avec la complicité intéressée de Miller, responsable du service informatique, il avait fait chanter Jacob, le directeur financier, mais aussi grand amateur de prostituées et de jeunes garçons.

Avec lui, cela avait été facile. Il le soupçonnait d'avoir des mœurs dissolues. Il avait donc chargé Miller de fouiner dans son ordinateur et celui-ci était tombé sur des sites édifiants.

Ils avaient alors conclu un compromis avec Jacob : leurs silences à tous les deux contre des détournements de fonds réguliers. Bien que cela l'ait dégouté, il fournissait également de temps en temps de quoi assouvir la perversion de Jacob contre de grosses sommes d'argent que celui-ci puisait — ironie du sort — dans la fortune personnelle de son épouse.

Aussi lorsque Dumas avait failli tout faire capoter en mettant son nez dans leurs affaires, il avait voulu tout arrêter, mais son copain géorgien ne l'entendait pas ainsi. Lui et un ou deux autres de ses sbires avaient « réglé le problème » à leur façon. Lopez avait refusé de connaitre les détails. Il avait juste su qu'ils avaient enterré le comptable et son cercueil de béton dans un très joli coin de verdure.

« Tu rêverais d'aller toi aussi dans un endroit pareil ! » avait ironisé Vladik avec son accent si particulier.

Lopez n'avait pas apprécié son sourire carnassier et son humour lourd de menaces.

Lopez se servit un second verre d'alcool et se rassit. Il reprit le journal. Il voulait revoir qui était chargé de l'enquête. Le nom lui disait quelque chose. Il l'avait déjà lu ou entendu lors d'une autre occasion, une autre affaire.

Larsen ! Le capitaine Larsen !

Soudain, il se rappela ! C'était au sujet de ces deux assassinats de femmes qui n'avaient d'ailleurs toujours pas été élucidés. Il se souvenait très bien maintenant. Elles avaient été violées avant d'être étranglées et scalpées, et le dingue qui avait fait ça courait encore !

C'était ça la solution ! Pourquoi ne feraient-ils pas commettre à ce type-là un troisième crime ?

Il allait appeler Vladik… Cette fois-ci, ce serait lui, Lopez, le

donneur d'ordre. Cela ne devrait pas poser de problème au truand ni à ses petits camarades de se débarrasser de cette fille. Pas forcément besoin non plus de la violer, mais il laisserait le Géorgien en décider.

L'important était que le crime ressemble aux deux autres et qu'il soit endossé par ce psychopathe. Un de plus ou de moins ne ferait pas la différence devant les jurés le jour où il se ferait pincer. De toute façon, il était bon pour la camisole jusqu'à la fin de ses jours. Il aurait beau nier, personne ne le croirait !

Réconforté, il prit son portable et composa le numéro de Vladik.

Chapitre 12

Faute de place disponible dans l'avenue, Larsen se rangea aux côtés du véhicule de police garé devant la barrière de l'entrée du parking.

Il constata en descendant de sa voiture que leur présence n'était pas passée inaperçue aux habitants de l'immeuble. Plusieurs d'entre eux avaient délaissé leur sacro-saint journal télévisé pour venir, en direct, glaner à leur fenêtre quelque information plus croustillante. Ils ne manqueraient pas, dès le lendemain, de distiller leurs versions des faits à qui voudrait les entendre.

Larsen les ignora et rejoignit Gautier qui l'attendait devant la résidence. Sans échanger un seul mot, ils pénétrèrent tous deux dans le hall.

Le lieutenant aurait apprécié que le capitaine la gratifiât encore d'un compliment, mais elle commençait à le connaitre suffisamment pour se contenter de ce qu'il lui avait dit au téléphone. Depuis tous ces mois où elle travaillait à ses côtés, elle s'était aperçue que de l'aspect bougon de son supérieur, émergeaient par moments des traces d'humour qui prouvaient qu'il n'était pas définitivement l'homme bourru et distant qu'il laissait paraitre.

En sortant de l'ascenseur, ils croisèrent sur le palier deux uniformes bleus qui frappaient aux logements voisins pour recueillir un éventuel témoignage. Un troisième montait la garde devant la porte restée entrouverte. En les identifiant, le policier s'effaça pour les laisser pénétrer dans l'appartement.

Une jeune femme brune répondait aux questions d'un agent en civil. Lorsqu'elle les aperçut, elle se leva aussitôt de son siège, comme si toutes ses attentes reposaient entre les mains des nouveaux arrivants :

— Je suis le capitaine Larsen et voici le lieutenant Gautier ! Vous êtes Laura Santorho ?

Elle acquiesça et leur tendit une main fébrile avant de les inviter à s'asseoir. Larsen prit place en face d'elle tandis que Gautier, après

avoir enfilé des gants, commençait à fureter discrètement dans la pièce, soulevant un bibelot par-ci, par-là ou s'arrêtant un instant devant un pêle-mêle sur lequel étaient épinglées des photographies.

En apercevant Laura, Larsen avait immédiatement perçu cette sorte d'excitation qu'éprouve le chasseur sur la piste du gibier. La petite alarme qu'il connaissait bien avait retenti dans un coin de son cerveau. Jolie fille, la trentaine, brune aux longs cheveux… Le signalement lui en rappelait deux autres similaires pour lesquels ils étaient intervenus malheureusement trop tard. Mais le hasard avait bien fait les choses en mettant de garde ce soir-là la petite Gautier. A force d'avoir épluché avec lui les dossiers des deux crimes non élucidés, sa jeune coéquipière avait immédiatement fait un rapprochement entre eux et la plainte qui venait d'être déposée.

— Mademoiselle Santorho, il y a environ une heure, vous avez contacté nos services, car vous soupçonniez une intrusion dans votre appartement ! Est-ce exact ?

— Oui ! Je rentrais de mon travail quand je me suis rendu compte que quelqu'un était entré chez moi en mon absence. C'est ce que j'ai déjà dit à votre collègue… ajouta-t-elle avec un peu d'impatience.

Larsen était habitué à cette réaction de la part des victimes d'un cambriolage ou d'une agression. Elles souhaitaient que la police agisse au plus vite plutôt que de devoir toujours répéter la même chose. Cela leur semblait une perte de temps inutile et il comprenait leur point de vue. Aussi, ce fut avec beaucoup de tact qu'il insista :

— Je tiens à entendre les faits de votre bouche, mademoiselle. C'est très important pour la suite à donner à cette affaire. Votre porte a-t-elle été forcée ?

Visiblement agacée, Laura Santorho soupira :

— Non ! Je n'ai rien remarqué de particulier.

— Comment vous êtes-vous aperçue alors que quelqu'un s'était introduit chez vous ? Il y avait du désordre ? On vous a pris des objets ?

Tout en s'informant, Larsen jeta un coup d'œil rapide autour de lui. Tout semblait rangé.

Lorsque le standard avait reçu l'appel vers dix-neuf heures, il était chez lui, en train de faire rissoler des lardons dans une poêle tout en sirotant un whisky.

C'était Gautier qui l'avait averti. Une jeune femme venait de signaler que quelqu'un s'était introduit chez elle et qu'elle avait été auparavant harcelée pendant plusieurs semaines par un inconnu.

— Je crois qu'il ne s'agit pas juste d'une tentative de cambriolage… Il y a de drôles de similitudes avec les meurtres

précédents, avait-elle insisté.

Après qu'elle lui ait parlé des roses rouges anonymes, il n'avait pu s'empêcher de dire à sa coéquipière avant de raccrocher :

— Bon réflexe, Gautier ! J'arrive !

A la hâte, il s'était chaussé et avait enfilé son blouson. Il était revenu sur ses pas pour éteindre la plaque électrique. Ses spaghettis à la carbonara attendraient… Moins d'un quart d'heure plus tard, il parvenait à l'adresse indiquée où se trouvait déjà une première équipe. Bientôt, ils seraient rejoints par la Scientifique qui ferait le relevé d'empreintes. Si l'affaire était liée aux deux précédentes, il y avait peu de chances de découvrir des traces. Leur homme était toujours prudent et devait porter des gants. La bonne nouvelle, cette fois-ci, c'était que Laura Santorho était la seule à avoir eu le réflexe de prévenir la police avant qu'il ne lui arrivât quelque chose.

Larsen reposa son regard interrogateur sur la jeune femme.

— J'espère que vous me croyez, parce que j'ignore si l'on m'a dérobé quoi que ce soit ! lui dit-elle. Ce dont je suis sûre, c'est que quelqu'un est entré en mon absence et a fouillé. J'ai retrouvé un relevé bancaire sous mon lit. Je range mes papiers dans une boite en carton dans le haut de l'armoire de ma chambre…

— Peut-être celui-ci a-t-il échappé à votre attention ? la coupa Larsen.

— Non ! Je suis certaine que non ! Dès que je suis rentrée chez moi, j'ai ressenti une impression étrange. Maintenant que j'y pense, c'est possible également que ce soit ce parfum dans l'entrée, comme si l'on avait mêlé plusieurs fragrances. Il ressemblait au mien sans être tout à fait le même. Il y avait aussi cette odeur dans ma chambre, un mélange douceâtre indéfinissable qui m'a poussé spontanément à faire le tour de mon appartement. J'ai eu alors la conviction que des choses avaient été déplacées. C'est difficile à expliquer, mais de façon viscérale, j'ai éprouvé le sentiment d'être… sale…

— Vous vous êtes absentée toute la journée ?

— Oui ! Je ne rentre pas à midi ! Je suis seulement venue me rafraichir et me changer avant mon rendez-vous…

Laura regarda sa montre et s'interrompit :

— J'ai oublié de prévenir. Vous permettez ? Je ne voudrais pas le faire attendre pour rien…

Elle s'éloigna dans l'entrée et passa un coup de fil bref. Larsen tendit l'oreille, mais ne réussit qu'à saisir quelques bribes. Elle s'adressait apparemment à un certain Matthieu. Elle raccrocha et le rejoignit en s'excusant.

— Vous deviez sortir ?

— Oui ! J'avais rendez-vous avec un ami. Je devais le retrouver au restaurant.

Larsen fit signe à Gautier :

— Le lieutenant va prendre les coordonnées de votre ami. Il sera sûrement convoqué au commissariat.

Devant l'air ennuyé de Laura, il précisa :

— Simple routine ! C'est juste pour un banal témoignage.

Puis il poursuivit :

— Lors de votre appel, vous avez signalé que vous étiez harcelée depuis plusieurs semaines par un inconnu. Vous avez déposé une plainte à ce sujet ?

Contrite, Laura hocha négativement la tête.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait ? insista Larsen.

— J'ai pensé que l'on ne me prendrait pas au sérieux…

Attentif, Larsen se redressa soudain sur son siège :

— Il s'agit de quelle sorte de harcèlement ? Des coups de fil ? Des mails ?

— Non ! Chaque semaine, quelqu'un m'envoyait des fleurs !

— Vous employez le passé, vous voulez dire que cela a cessé ?

— Oui ! Depuis quinze jours, je ne reçois plus rien !

— Vous avez une explication ? Il s'est passé quelque chose de particulier depuis ?

— Non ! J'ai pensé qu'il s'était lassé !

— Vous auriez dû nous prévenir ! C'était quel genre de fleurs ? Toujours les mêmes ?

— Oui ! Des roses rouges avec un ruban de satin blanc !

Debout derrière Laura, Gautier fixa son supérieur et leva un sourcil qui signifiait clairement :

Qu'est-ce que je vous disais ? J'avais pas raison ?

Larsen poursuivit :

— Vous avez gardé les rubans ?

— Sûrement pas ! s'écria Laura avec dégout. Je les ai jetés en même temps que les fleurs !

Larsen se leva :

— Vous savez où être hébergée pendant quelque temps ?

Laura perçut l'inquiétude dans le ton du policier. Elle s'était déjà étonnée du déploiement de moyens pour une simple effraction et cela finit de l'angoisser :

— Oui, peut-être… J'ai mes parents ! Vous pensez vraiment que je suis en danger ?

— Il vaut mieux ne pas prendre de risques. Si vous préférez rester chez vous pour ce soir et prendre vos dispositions pour les jours à venir, dans ce cas, je vous laisse quelqu'un ! Sinon, rassemblez quelques affaires et l'on vous accompagne jusqu'à leur domicile.

Gautier se proposa :

— Si vous voulez rester, je peux passer la nuit ici ! Je n'ai

personne qui m'attend et je peux dormir sur le canapé.

Elle souleva le pan de son blouson et Laura aperçut l'arme accrochée au ceinturon :

— Avec ça, vous n'aurez rien à craindre…

Larsen se dit que la petite avait pris de l'assurance en une année… Il se dirigea vers la sortie et après avoir salué Laura, il se retourna :

— Demain matin, j'aimerais que vous passiez au commissariat. Je veux que vous vous rappeliez tous les incidents, même anodins, qui vous sont arrivés depuis au moins les six derniers mois. Je veux les noms de vos collègues de travail, de vos amis, les anciens et surtout les nouveaux. A partir de maintenant, je veux connaitre votre emploi du temps en détail ! Pour résumer, vous ne devrez plus avoir de secrets pour moi !

Chapitre 13

Assis à la terrasse du bar, Vladik s'impatientait. Lui et Vardan avaient eu le temps de commander une deuxième bière et de remplir à moitié le cendrier posé sur la petite table, et Boris n'était toujours pas là. Lorsque Vardan revint des toilettes et se rassit à ses côtés, il maugréa :

— Pourquoi tu l'as recruté ? Il m'inspire pas ce mec ! On peut pas compter sur lui ! Tu avais dit qu'on devait éviter d'être ensemble !

— On s'est fait du blé grâce à lui… se justifia Vladik.

— Ouais peut-être ! Mais rappelle-toi le type qu'on a dû effacer ! Il nous a fait un plan foireux !

Gardant le silence, Vladik écrasa rageusement un nouveau mégot et remonta ses lunettes noires sur son nez.

D'un air détaché, il jeta pourtant un œil circulaire sur son horizon proche.

Muni d'un faux passeport, le Géorgien se savait fiché pour proxénétisme, braquages et autres méfaits. En creusant mieux, on l'aurait également trouvé mêlé à des affaires de meurtres, de chantages et de trafics d'armes. De quoi craindre l'irruption intempestive de la police ou celles de clans rivaux. Malgré son palmarès et son aplomb de caïd, Vladik n'était cependant qu'un pion chargé des basses œuvres d'une gigantesque organisation criminelle venue de l'Est.

Si Vardan bénéficiait du statut provisoire, parce qu'usurpé, de réfugié politique russe, il n'en était pas moins lui aussi, un redoutable truand, un exécutant sans états d'âme.

Quant au dénommé Boris, issu d'une famille d'émigrés ukrainiens, c'était un petit voyou sans envergure qui n'avait qu'un intérêt mineur aux yeux de Vladik. Employé du bâtiment d'une entreprise de la région, il l'avait recruté au hasard d'une soirée bien arrosée. Il leur communiquait des informations concernant des chantiers sur lesquels ils pouvaient commettre impunément des cambriolages parfois juteux. Mis à part cela, Vladik ne l'appréciait pas

lui non plus.

Il le trouvait taciturne et sournois et se demandait souvent pourquoi il les accompagnait. Pour se donner l'impression d'exister ? Il avait poussé le zèle jusqu'à se faire tatouer une étoile à huit branches sur la clavicule, signe d'appartenance au clan. Ridicule !

Le fameux plan foireux que venait d'évoquer Vardan suscitait encore chez Vladik une nervosité et une colère justifiées. Colère contre Boris, mais aussi colère contre lui qui n'avait pas eu plus de jugeote qu'un débutant !

Depuis deux ans, Vardan et lui magouillaient avec des pontes d'une grosse entreprise régionale. Juste un échange de bons procédés. Tout le monde ou presque y trouvait son compte jusqu'à ce que quelques mois auparavant, ils aient dû se débarrasser d'un témoin gênant, un petit comptable insignifiant qui s'était mêlé de trop près de leurs affaires. Deux balles tirées à bout portant d'un 9mm et c'était réglé. Pour déjouer l'identification, il suffisait de couler le cadavre dans du béton et d'enterrer le tout. Le temps ferait le reste.

Bien qu'ils aient tenu Boris à l'écart du contrat à exécuter, ils avaient étudié devant lui une carte de la région pour repérer un coin discret, éloigné de toute habitation. Boris avait alors lancé une idée. Celui-ci passait tous les jours près d'une immense propriété soi-disant à l'abandon depuis des années.

— Pas besoin de faire des kilomètres ! Je connais l'endroit qu'il vous faut !

Ça méritait réflexion !

— Tu peux nous avoir une camionnette et une pelle mécanique ?

Ce qui était bien avec Boris, c'est qu'il ne posait jamais de questions. Il avait seulement répondu :

— Ça peut se faire !

Pour une fois qu'il faisait preuve d'un peu d'initiative, lui et Vardan avaient suivi Boris comme un seul homme.

Le couperet était tombé quelques semaines plus tard, lorsque Vladik avait lu le gros titre du journal : « Découverte macabre sur le chantier de construction d'une piscine. »

N'ayant pas la moindre idée du temps nécessaire pour que le béton détruise toute trace d'ADN, s'il avait été croyant, il n'aurait plus eu qu'à prier afin qu'il soit déjà trop tard pour reconnaitre le cadavre. Si par malheur, le corps était identifié, ce serait un jeu d'enfant de remonter jusqu'à eux. Ils ne leur resteraient qu'à retourner d'où ils venaient en attendant des jours meilleurs. Ceux qui par contre avaient commandité cette élimination auraient un sort bien moins enviable. Ils allaient tomber les uns après les autres comme des dominos !

Bah ! Il n'en avait rien à faire !

Il but sa bière d'un trait et s'essuya la bouche d'un revers de la

main.

— Tu as vu son regard quand j'ai buté ce type ? Il me fait peur, par moments ! insista Vardan avec son accent trainant.

Vladik eut un sourire indéchiffrable avant de répondre :

— Tu viens de me donner une idée à son sujet… On va vérifier de quoi il est vraiment capable…

Vardan le fixa sans comprendre et Vladik poursuivit :

— Il dit qu'il est des nôtres. Pour l'instant, qu'a-t-il fait pour nous le prouver ? Pas grand-chose si ce n'est nous fournir des adresses et de récupérer sa part, comme un chien à qui on jette un os. Et si on lui donnait l'occasion de nous montrer ce qu'il a dans le ventre ! Que dirais-tu si on lui confiait le prochain boulot ?

— La fille ?

— Ouais !

Chapitre 14

Ce fut l'arôme du café qui réveilla Laura.

Elle mit quelques secondes avant que ne lui reviennent les images de la veille tout en espérant qu'il ne s'agisse que d'un mauvais rêve. La chambre était encore dans la pénombre et elle n'avait pas envie de se lever. Elle aurait plutôt souhaité rester sous la couette et dormir. Dormir pour oublier. Dormir pour ne pas avoir à réfléchir.

Elle n'était parvenue à s'assoupir que longtemps après le départ des policiers et son sommeil avait été irrégulier, entrecoupé de cauchemars. Auparavant, elle était demeurée prostrée, pelotonnée sur le canapé, incapable de penser à autre chose qu'à cet inconnu qui s'était introduit chez elle et qui avait violé son intimité.
Tous les objets de son quotidien lui semblaient souillés par des mains et des yeux impurs.

Le lieutenant lui avait demandé si elle pouvait se faire un café et lui avait proposé une infusion qu'elle avait refusée. Elle n'avait envie de rien. Elle ne se sentait même plus chez elle. Dès qu'elle le pourrait d'ailleurs, elle déménagerait. En attendant, il lui faudrait changer sa serrure et renforcer les fermetures.

Elle avait laissé la jeune femme se débrouiller seule dans la cuisine et lorsque celle-ci lui avait quand même servi une tisane de camomille, sans doute pour la détendre, elle avait abdiqué et bu d'un trait le breuvage chaud et insipide. Au moins, elle lui ficherait la paix à présent ! Le lieutenant avait bien tenté de bavarder un peu avec elle, mais Laura n'avait répondu que par monosyllabes. Elle n'avait pas envie de faire la conversation !

Après lui avoir donné une couverture et des affaires de toilette, elle s'était retirée et avait abandonné son « garde du corps » installé sur le divan.

Malgré les senteurs de pain grillé qui filtraient sous sa porte de chambre, Laura n'avait pas faim. Elle remonta le drap jusque sous son

nez et referma les yeux. Elle essaya de penser à autre chose, quelque chose de positif qui l'inciterait à se lever et à aller de l'avant. Elle aurait pu songer à sa soirée manquée. Soirée qu'elle aurait dû passer en tête-à-tête avec Matthieu. Il l'avait invitée au restaurant ! L'instant aurait pu être propice à faire plus ample connaissance. Moment agréable… ou pas ! Ce serait pour une autre fois… Peut-être !

L'idée même d'entamer, ne serait-ce qu'un flirt, lui sembla à des années-lumière de ses préoccupations. L'homme qui parviendrait à la distraire de ce qui lui arrivait n'était pas encore né !

Et si la veille, elle n'avait rien remarqué ? Que ce serait-il passé ? Bien avant d'appeler la police, elle avait eu ce trouble indéfinissable qui l'avait poussée à faire le tour de son appartement. Tout lui avait d'abord paru sensiblement en ordre. Elle n'était pas non plus une maniaque du rangement !

Là où les doutes étaient devenus une certitude, c'était en pénétrant dans sa salle de bain. Tous ses pots de crème étaient curieusement ordonnés, alignés. Elle ne les disposait pas de cette façon. Elle les utilisait puis les reposait au hasard où il y avait de la place !

Elle avait cherché, avec minutie cette fois-ci, si on lui avait dérobé quelque chose et elle était tombée sur ce papier de banque qui dépassait de sous son lit.

On était donc entré chez elle à son insu !

Elle avait vérifié sa serrure qui ne présentait pourtant aucune trace d'effraction. Etait-elle partie le matin en oubliant de donner un tour de clé ?

Elle ne savait plus.

Elle avait pensé bien sûr à Jérôme, mais ça ne collait pas. Il aurait plutôt été du style, par pure provocation, à l'attendre un verre à la main, assis dans le canapé. Ce n'était pas lui ! Depuis le début, lorsqu'on lui livrait des fleurs, elle avait senti que ce n'était pas Jérôme.

Pourquoi ne lui avoir rien volé, alors ? Pour la première fois, elle avait réellement pris conscience d'un danger et elle n'avait plus hésité à téléphoner à la police.

La police ! Elle se souvint brusquement qu'elle devait se rendre au commissariat dans la matinée. Elle ne pouvait pas faire attendre indéfiniment le lieutenant qui devait l'y escorter.

Elle lui avait dit se prénommer Sophie ! Laura la trouvait plutôt sympathique et elle réalisa qu'elle n'avait pas été très cordiale avec elle la veille…

Elle repoussa le drap et s'assit au bord du lit. Devait-elle vraiment préparer quelques affaires pour se réfugier chez ses parents ? N'y avait-il aucune autre solution ? Elle n'imaginait pas un seul instant

réintégrer la demeure familiale et se retrouver face à…

Elle se décida à remonter son store et ouvrit sa fenêtre. Il pleuvait ! Elle jeta un rapide coup d'œil dans la rue et aperçut un ballet de parapluies sur les trottoirs, et des voitures qui se croisaient en chuintant, provoquant de petites gerbes d'eau dans leur sillage. Même la météo n'incitait pas à se lever !

On toqua à sa porte de chambre :

— Le petit-déjeuner est prêt !

— J'arrive ! soupira-t-elle sans conviction.

Déjà habillée, Sophie l'accueillit avec le sourire. La trentaine, en tee-shirt et jean sur un corps aux formes harmonieuses, malgré sa coupe de cheveux très courte et en bataille, le lieutenant était une jolie fille. Châtain clair aux yeux noisette pétillant de vitalité, elle dégageait un charme évident :

— Je me suis permis de faire griller le reste de pain que j'ai trouvé. Mais vous avez aussi des céréales. Si vous préférez… Vous voulez du thé, du café ?

— Non, merci ! Je ne pourrais rien avaler !

— Vous devriez vous forcer un peu ! Ça ne sert à rien de vous laisser mourir de faim…

D'autorité, Sophie lui versa une tasse de café et lui beurra un toast. En le lui tendant, elle la fixa droit dans les yeux :

— Cette fois-ci, on va le coincer ! Faites-nous confiance ! Vous avez eu le bon réflexe en nous prévenant !

Laura saisissait la tartine encore tiède quand elle stoppa son geste et la reposa :

— Comment ça, « cette fois-ci » ? Qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

Visiblement embarrassée, le lieutenant entreprit de se beurrer une tranche de pain grillé qui s'effrita dans sa main. Elle étouffa un juron et balança le couteau sur la table, au milieu des miettes :

— Eh bien, votre histoire nous fait penser à deux affaires un peu similaires. Enfin, nous ne sommes encore sûrs de rien, mais il se peut que ce soit le même dingue.

Laura ouvrait la bouche pour répliquer lorsqu'on sonna à la porte. Elle se levait pour répondre quand Sophie lui fit signe de rester en retrait. Celle-ci s'assura que son arme était bien dans l'étui accroché à sa ceinture avant de s'avancer dans l'entrée. Elle regarda par le judas, mais comme la lumière n'était toujours pas rétablie, elle n'aperçut qu'une vague silhouette :

— Oui ? C'est pour quoi ?

— C'est pour un recommandé !

Sophie souleva son pull afin de dégager son automatique. Laura qui s'était approchée se réfugia d'instinct dans la salle de bain, osant

seulement glisser un œil par le mince entrebâillement de la porte.

La main sur son arme, le lieutenant ouvrit tout en se protégeant prudemment derrière l'huis. Au lieu de l'uniforme du postier, elle découvrit un motard en blouson de cuir noir, le casque sur la tête. Sous la visière relevée, seuls étaient visibles des yeux étonnamment clairs dans lesquels elle put lire comme une hésitation. Le regard délavé balaya tel un laser par-dessus son épaule à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un, puis se reposa sur elle. Subitement, sans demander son reste, l'homme recula puis fit demi-tour en courant. Il dévala les escaliers, tandis que Sophie s'élançait derrière lui en dégainant son Sig Sauer :

— Hé ! Vous ! Attendez ! Police ! cria-t-elle.

La femme de ménage qui passait la serpillère dans le hall, demeura accrochée à son balai et s'écarta pour ne pas faire les frais d'une balle perdue. Décidément, il en arrivait de drôles de choses dans son immeuble ! Elle était bien sûr au courant de l'effraction de la veille qui avait mis en émoi tout le voisinage et voilà que ce matin, elle assistait à une course poursuite armée !

Après un dérapage plus ou moins contrôlé sur le carrelage mouillé, Sophie parvint enfin sur le trottoir. Elle inspecta la rue à la recherche d'une moto ou d'un vélomoteur, mais entre deux parapluies, aperçut l'individu à pied qui s'engouffrait déjà dans une artère adjacente. Elle fonça dans la même direction.

Toi, tu ne courrais pas si vite si tu n'avais rien à te reprocher ! pensa-t-elle en bousculant d'un coup d'épaule un piéton qui l'invectiva.

Elle slaloma sur le trottoir, maudissant la chaussée glissante et les parapluies qui lui bouchaient la vue. Elle crut le perdre lorsqu'il traversa brutalement au milieu de la circulation et se fit klaxonner par des conducteurs obligés de piler pour les laisser passer. Dix fois elle faillit égarer la silhouette noire qui zigzaguait parmi d'autres silhouettes noires ! Dix fois elle la repéra, jusqu'à ce qu'au bout d'une course effrénée, elle dut se rendre à l'évidence, il l'avait semée !

Elle rengaina son arme sous l'œil ahuri des badauds et fit demi-tour, trempée jusqu'aux os. Lorsqu'elle réintégra l'appartement de Laura, celle-ci s'était barricadée à double tour et elle dut montrer patte blanche avant de pouvoir rentrer. Elle s'épongea le visage et les cheveux dans une serviette tandis que Laura lui faisait couler un nouveau café pour la réchauffer. La coiffure hirsute et encore humide, Sophie dressa la situation :

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle ! La mauvaise, c'est qu'il a filé, mais la bonne, c'est que j'ai un début de signalement ! Vous aviez déjà vu ce type auparavant ?

— Non, je ne crois pas, mais avec le casque… Il se peut que ce

soit lui qui soit entré ici hier ?

Sophie leva un sourcil circonspect :

— Possible que ce soit le même homme ! Sinon, ça ferait beaucoup pour une seule femme, non ? Il a peut-être été dérangé et il a voulu revenir aujourd'hui pour finir ce qu'il avait commencé. Pourtant, si cette fois-ci il pensait trouver quelqu'un, il a tout de suite su que je n'étais pas la bonne personne.

Ce qui explique la tête qu'il a faite quand j'ai ouvert.

Laura se sentit faiblir et elle s'appuya contre la cloison.

— Préparez-vous et prenez quelques affaires. Nous partirons dès que vous serez prête. Vous avez prévenu vos parents ? demanda Sophie.

— Non, pas encore ! Je me douche et je le ferai après.

Le lieutenant en profita pour appeler Larsen. Elle lui fit rapidement son rapport et lui assura qu'elles seraient dans son bureau dans moins d'une heure.

Lorsque Laura sortit de sa chambre, elle se chaussa, enfila son blouson et l'air déterminé, affirma :

— Je suis prête ! J'ai réfléchi. C'est hors de question que je cède devant ce malade ! Je vous accompagne au commissariat, mais après, je me rendrai à mon travail, comme d'habitude, d'ailleurs je les ai prévenus que j'aurais seulement un peu de retard.

Sophie voulut répondre, mais Laura avait saisi son sac et déverrouillait déjà la porte. Elle lui fit signe de passer et poursuivit :

— Un serrurier doit venir en fin de matinée. Je n'irai pas non plus chez mes parents !

Sophie se retourna et ouvrit encore la bouche pour répliquer, mais Laura ne lui en laissa pas le temps :

— Et c'est inutile d'essayer de me faire changer d'avis ! Après tout, vous m'avez bien dit que vous alliez le coincer ? Dans ce cas, pourquoi devrais-je avoir peur ?

Chapitre 15

Une main en appui sur le bureau, Sophie Gautier se pencha par-dessus l'épaule de Larsen pour revoir avec lui la déposition de Laura Santorho.

Bien que discret, elle remarquait au passage le parfum boisé de l'eau de toilette du capitaine mélangé à celui du tabac blond, lorsque celui-ci la bouscula en repoussant brusquement son siège :

— Je déteste qu'on lise derrière mon dos ! Vous n'avez rien d'autre à faire, Gautier ?

Confuse, elle s'écarta et plongea le nez dans ses notes, sans relever le sourire en coin du lieutenant Peyrac.

— Désolée, chef ! Si, bien sûr ! Je voulais seulement revoir la chronologie des faits. Mais je vais déjà enquêter sur son ex, ce Jérôme Aragnac. Ensuite, avant de les convoquer, je commencerai à chercher si l'on a des renseignements à propos de ces deux garçons qu'elle a rencontrés tout récemment.

Larsen la laissa poursuivre comme pour elle-même :

— D'abord le dénommé Matthieu Ferrer. Avec un père fleuriste, il est plutôt bien placé pour lui envoyer des roses. Trop évident, même ! Mais on ne sait jamais ! D'autant qu'il a sûrement déjà été interrogé pour les enquêtes précédentes. Il faut pourtant se méfier des coïncidences ! Il y a aussi ce Charles-Louis, dit Charli. En ce qui le concerne, elle connait peu de choses sur lui à part son prénom. Ils se sont rencontrés à la salle de gym qu'elle fréquente une fois par semaine. Ils se sont à nouveau croisés un soir au supermarché et il l'a invitée à prendre un pot à la brasserie du coin. Depuis, ils ne se sont pas revus. Nous ignorons son nom, mais il lui a dit bosser à l'hôpital, en psychiatrie. Nous ne devrions pas avoir de difficultés à le trouver. Je dois voir également du côté de ses collègues de travail. La société Balland est une grosse boite. Ça doit pas manquer de mecs pour la reluquer… Reste le gars de ce matin ! On n'a que son casque pour l'identifier, mais il n'est pas d'un genre courant. J'ai lancé un signalement ! Par contre, je suis convaincue d'avoir déjà croisé ces

yeux-là quelque part ! Ça va me revenir ! Si l'on parvient à l'identifier, je parie ma chemise que l'on tient le coupable !

Une nouvelle fois, Peyrac esquissa un sourire que le regard de Larsen neutralisa aussitôt. Il préféra replonger le nez dans son dossier.

Larsen toussota. Se concentrant sur le rapport, il marmonna d'un air distrait :

— Vous êtes encore là ? Je croyais que vous aviez du boulot ! En passant, emmenez donc Cohen avec vous, ça le distraira !

Sophie haussa les épaules avant de saisir son blouson et de claquer la porte derrière elle.

— Ça le distraira, gna, gna, gna ! le singea-t-elle dans le couloir.

Décidément, le capitaine avait le don de l'horripiler par moments ! Avec lui, elle avait toujours l'impression de faire un pas en avant pour deux en arrière.

Après qu'elle fut sortie, Larsen s'adressa à Peyrac :

— A propos, tu as trouvé quelque chose sur le dénommé Boris ?

Bien qu'amis, d'un commun accord, les deux hommes adoptaient le vouvoiement dans le cadre du travail et en présence de tiers, ce qui préservait les rapports hiérarchiques dans l'équipe.

— Oui ! Boris Galka, d'origine ukrainienne. Pas vraiment un caïd, il a surtout de mauvaises fréquentations qui l'ont conduit à plusieurs reprises en prison pour de courtes durées. Il a été aussi arrêté plusieurs fois pour divers méfaits du genre vols à l'arraché, dégradations, détention de shit et ivresse sur la voie publique. Il a l'air de s'être calmé depuis quelque temps. Peut-être parce qu'il a fini par décrocher du boulot ?

— Peut-être en effet… J'aimerais que tu ailles maintenant faire un tour au club de sport que fréquentent Laura Santorho et le dénommé Charli. Essaie d'avoir la liste des habitués et notamment ceux récemment inscrits pour voir si l'on peut en tirer quelque chose !

— OK !

Peyrac se leva aussitôt, prit son 9mm dans son tiroir de bureau et saisit sa veste suspendue à la patère.

Un peu plus âgé que son capitaine, il avait renoncé depuis longtemps à un avancement qui lui aurait donné un rôle de décideur dont il n'avait pas envie. Toute espèce de concurrence ayant donc déserté leurs rapports, leur entente allait bien au-delà de leur collaboration quotidienne. Une réelle amitié liait les deux hommes. Amitié sur laquelle s'était appuyée Larsen lorsque deux ans auparavant, il avait perdu sa compagne dans un accident de voiture. Bien qu'il n'ait pas été directement responsable du drame, Larsen s'était convaincu d'une faute dont il ne parvenait pas à guérir, même si cette faute résidait dans le fait qu'après une soirée bien arrosée, ne se sentant pas en état de conduire, il avait laissé le volant à son amie.

Avant de sortir, Peyrac vérifia dans la vitre du placard l'allure de sa moustache à la Magnum dont il était si fier et qui compensait ses cheveux bruns aujourd'hui clairsemés.

Larsen leva les yeux au ciel avant de se retrouver seul. Il recula sa chaise et pianota du bout des doigts sur son bureau. Cette petite Gautier avait le chic pour le rendre nerveux !

Il ne s'expliquait pas vraiment pourquoi il avait constamment envie de la rembarrer. Au début, il prétextait que c'était pour la faire rentrer dans le rang. Il la trouvait culottée et elle avait besoin d'être remise à sa place. Les mois s'étaient écoulés et elle semblait avoir compris le message. Elle ne tentait plus la moindre familiarité avec lui. Pourtant, il persistait à la malmener, ignorant sciemment les progrès qu'elle pouvait faire. Elle était réactive, curieuse, ne rechignait jamais à faire des heures supplémentaires quand une affaire se présentait et ne se laissait pas marcher sur les pieds par ses collègues parfois un peu machistes. Les muscles en moins, elle lui rappelait ses débuts à lui, jeune officier de police.

Le besoin de fumer le titilla à nouveau. Il ouvrit son tiroir et trouva le sachet de chamallows désespérément vide. Il avait oublié d'en racheter ! Il froissa en vain le cellophane qui le nargua en se redéployant dans la corbeille à papier. Il chercha autour de lui quelque chose qui pourrait l'aider à passer son envie. Peyrac avait toujours des M & M's qui trainaient sur son bureau. Trois ! Il ne lui en restait plus que trois ! A regret, il n'y toucha pas et se recentra sur le dossier Santorho.

Les fleurs ! Les autres aussi avaient reçu des fleurs avant d'être assassinées.

Le témoignage qu'il venait de recueillir était primordial pour l'enquête, car les deux précédentes jeunes femmes n'avaient eu le temps ni l'occasion d'en faire autant. Par contre l'entêtement de Laura à continuer de mener sa vie comme avant allait leur compliquer la tâche. C'était bien beau de ne pas vouloir alarmer ses parents, mais il ne pouvait la faire surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

Gautier croyait fermement tenir une piste avec le gus de ce matin. Pourquoi pas ? Sinon, pourquoi s'était-il enfui s'il n'avait rien à se reprocher ?

Décidément, cette demoiselle semblait attirer les ennuis comme le miel attirait les abeilles !

Même si elle lui avait promis d'être prudente et d'éviter de sortir seule, il n'était pas rassuré pour autant.

Rien ne disait qu'elle ne connaissait pas déjà le tueur…

Chapitre 16

Boris vérifia encore derrière lui et s'arrêta enfin de courir. Il avait un poing de côté et se pencha en avant en se tenant les côtes, fuyant le regard soupçonneux que lui jeta un vieux, en le croisant. Bien qu'il ait été protégé de la pluie par son blouson, la transpiration avait trempé son sweat-shirt. Cette keuf avait bien failli le serrer ! Heureusement qu'il avait repéré le quartier et laissé sa moto dans la rue d'à côté ! Il irait la récupérer plus tard, quand le secteur serait plus sûr.

Il avait réussi à balader la fille et à la semer, mais c'était une coriace.

Quand la porte s'était ouverte, bien qu'il ne se soit pas attendu à tomber sur elle, il l'avait identifiée presque aussitôt. Il savait repérer les flics depuis longtemps et celle-ci était sur le chantier avec ce capitaine qui lui avait posé plein de questions. Il avait bien senti venir les ennuis ce jour-là, au moment où son patron l'avait appelé.

Et si elle l'avait reconnu, elle aussi ? Son casque de moto qu'il avait gardé sur la tête par précaution pouvait autant le sauver que le trahir…

Jusqu'à maintenant, et malgré son penchant pour les mauvaises fréquentations, il était toujours parvenu à se sortir des situations délicates dans lesquelles il s'était fourré. Hormis un ou deux vols de scooters, quelques tags à la sauvette, il dealait également un peu. Rien de bien méchant !

Avec le Géorgien, il avait franchi une étape qui l'effrayait autant qu'elle le fascinait. Ces deux mecs lui faisaient l'effet de serpents à sonnette.

Avec leur aisance de caïds et sapés comme des stars du showbiz, quand ils étaient entrés dans la boite de nuit alors qu'il avait déjà succombé à l'euphorie d'une double dose de Vodka, il n'avait pas pu ne pas les remarquer. Il les avait accostés au bar et ils lui avaient offert un verre, puis plusieurs et ils avaient parlé. Beaucoup parlé ! Deux heures plus tard, tous les trois étaient ivres et quasiment

inséparables. Promesse était faite, il leur fournirait des adresses de chantiers sur lesquels ils pourraient prélever de l'outillage, des matériaux ou du cuivre qu'ils revendraient. En échange, ils lui reverseraient une commission.

Tout avait bien marché jusqu'à ce qu'ils deviennent de plus en plus exigeants. Mais comment refuser ? Ils étaient réglo et lui laissaient sa part.

Et puis, il y avait eu l'histoire du comptable… La donne avait alors changé ! Au départ, il avait cru comprendre qu'il s'agissait seulement de le menacer. Ils avaient besoin d'un coin tranquille et il avait été jusqu'à leur indiquer l'endroit idéal pour échapper aux regards indiscrets. Une propriété devant laquelle il passait chaque jour ! Elle était abandonnée, cette bicoque ! Plus personne n'y venait depuis des années !

S'il avait pu imaginer qu'il devrait bientôt y remettre les pieds pour y bosser !

Quand il repensait à cette soirée, il en avait encore la nausée. Ils avaient kidnappé ce type alors qu'il sortait les poubelles au bas de chez lui et l'avaient jeté dans le camion comme un vulgaire paquet de linge sale. Lui n'avait fait que conduire le véhicule emprunté en douce à son patron.

Ils avaient réussi à forcer la grille et à pénétrer sans encombre dans le parc, tous phares éteints pour ne pas attirer l'attention. Une végétation abondante et indisciplinée s'écartait sur leur passage, dévoilant une allée oubliée, serpentant au milieu des arbres. Une vraie forêt où ils seraient tranquilles !

Bon, jusque-là, rien à dire ! S'ils voulaient lui filer la trouille, il fallait mettre le paquet !

C'était une fois sur place que les choses s'étaient gâtées !

Vladik avait poussé le mec sans ménagement hors du fourgon et Vardan avait sorti son flingue. Le temps qu'il réalise, il l'avait descendu. Descendu froidement !

Là, il s'était dit qu'il avait posé le pied sur un champ de mines. Il était resté pétrifié, sans pouvoir détacher son regard du cadavre. Il avait alors compris la nécessité de la pelle mécanique !

Après, il avait fallu creuser un trou et couler le macchabée dans du béton. Ça, il savait faire ! Plus vite ils auraient fini, plus vite, lui, Boris, serait débarrassé. Les hululements des chouettes au-dessus d'eux lui semblaient autant de mauvais présages.

Ses craintes s'étaient concrétisées lorsque le hasard ou la malchance avait voulu que la propriété se vende et que le nouvel acquéreur se mette dans la tête de faire construire une piscine ! Le reste avait fait les gros titres des journaux avec la découverte du cadavre.

Vladik avait piqué une colère noire et Boris avait bien cru sa dernière heure arrivée. La consigne avait été donnée : s'éviter à tout prix pour que la police ne puisse faire le lien entre eux. Ça lui convenait parfaitement. Moins on les verrait ensemble et mieux ce serait pour lui.

Et puis Vladik l'avait recontacté :

— Il faut qu'on parle ! Si tu as besoin qu'on te protège en cas d'ennuis avec les flics et si tu veux vraiment être des nôtres…

Voilà pourquoi ce matin, il s'était rendu chez Laura Santorho. Non pas qu'il ait décidé d'obéir aux ordres du Géorgien et d'éliminer cette fille. Il n'était pas un tueur ! Il avait au contraire l'intention de la prévenir de la menace qui pesait sur elle. Il avait envisagé de l'intercepter au bas de son immeuble, puis il avait réfléchi qu'elle refuserait peut-être de l'écouter et qu'il risquait de se faire remarquer ! Mieux valait la surprendre chez elle, même s'il devait pour cela user d'un subterfuge. Une fois dans la place, il lui dirait juste ce qu'il avait à lui dire. Si elle lui posait des questions ou tentait de lui tirer les vers du nez, elle n'obtiendrait rien de plus ! Il n'était pas non plus une balance ! Il prenait suffisamment de risques en désobéissant aux ordres de Vladik. Après, elle ferait ce qu'elle voudrait, c'était plus son problème !

Mais que venaient faire les flics chez cette fille ? Savaient-ils déjà qu'un contrat avait été lancé sur elle ? Dans ce cas, maintenant il était mouillé jusqu'au cou ! Au moins, avait-il là une excuse valable pour ne pas mettre à exécution le plan du mafieux. En gage de sa bonne foi, devait-il le prévenir, lui et Vardan, pour qu'ils protègent leurs arrières ? Peut-être auraient-ils le temps de s'échapper en gagnant l'Espagne ? Quant à lui, il allait commencer par ne plus revenir chez son patron, puis il partirait lui aussi ! Le plus tôt serait le mieux ! Il ignorait où encore, mais pas question de s'expatrier et de suivre le Géorgien ! D'ailleurs, il en avait tellement peur qu'il ne répondait plus à ses appels.

Si la police parvenait à faire le lien entre eux, il était cuit, mais il ne porterait pas seul le chapeau pour un meurtre dont il avait seulement été le témoin !

Dès la première poubelle qu'il trouva sur son chemin, il y jeta son casque. Il pensa avec regret à tout ce temps perdu à positionner l'autocollant représentant une tête de mort au milieu des flammes. Il n'y en avait pas deux comme le sien ! Trop facile à identifier !

Il abaissa sa capuche sur son front et, mains dans les poches, il reprit une allure normale. Il rejoignit l'artère principale et après s'être assuré une dernière fois qu'aucun uniforme ne trainait dans les parages, il se fondit dans les passants. Quelques minutes plus tard, il

grimpait dans un bus et s'asseyait tout au fond, entre une étudiante raccordée à son baladeur et un vieil homme absorbé par la lecture de son journal.

Chapitre 17

— Chef ! On a du nouveau !

Avant même qu'elle ait poussé la porte, Larsen avait reconnu le claquement énergique de ses talons dans le couloir. Il sursauta pourtant lorsqu'après avoir simultanément frappé et ouvert, Sophie Gautier pénétra dans son bureau, suivie de son collègue, le lieutenant Cohen. Celui-ci, un petit brun légèrement en surpoids, prévint d'une main preste le rebond de la porte avant de la refermer délicatement derrière lui.

Larsen soupira de façon explicite et leva les yeux de son écran d'ordinateur :

— Vous ne pourriez pas au moins attendre…

— J'ai frappé, chef, si c'est ce que vous vouliez dire !

— J'ai entendu, je ne suis pas sourd ! Ce n'est pas ce que…

Larsen soupira encore avant de capituler devant l'entêtement de son lieutenant à n'en faire qu'à sa tête. Il grommela :

— Bon ! Qu'est-ce qui se passe ?

— On a retrouvé le dénommé « Charli ». Charles-Louis Darmont est bien infirmier à l'unité psychiatrique de Miran. Il n'était pas de service, mais mine de rien, nous avons pu glaner quelques informations à son sujet auprès d'un de ses cadres : « Garçon ouvert, toujours disponible, il a un bon contact avec les patients ! » Côté vie privée, par contre, nous n'avons rien pu en tirer ! J'ai pourtant pris mon air le plus innocent qui soit, mais il m'a presque renvoyé balader : « Je ne m'intéresse pas à la vie de monsieur Darmont ! Si vous avez besoin de renseignements le concernant, voyez directement avec lui ! » J'ai laissé un message sur son portable. J'attends qu'il me rappelle… Je me demande bien à quoi il ressemble ce Charli ! Il faut être un peu bizarre, non, pour se complaire au milieu de malades mentaux ?

Resté discret jusque-là, Cohen plaisanta :

— Parce que tu crois qu'il ne faut pas être un peu bizarre pour faire notre boulot par moments ?

— Ouais ! C'est vrai t'as raison !

— Vous voudrez bien philosopher une autre fois, tous les deux ? les interrompit Larsen. Vous avez quelque chose sur l'ex-petit ami ?

— Alors, lui, Jérôme Aragnac, Cohen n'a pas réussi à le joindre !

Cohen fit la moue et confirma :

— Le numéro ne répond pas ! Je n'ai même pas pu laisser un message. En revanche, j'ai eu la secrétaire de son père :

« Monsieur le Maire est occupé ! Je ne peux pas le déranger, mais laissez-moi vos coordonnées, il vous rappellera ! » J'attends toujours !

Impatient, Larsen tapotait nerveusement son stylo sur le rebord de son bureau. Gautier nota que les oreilles de son supérieur viraient au rouge. Il était temps de lui annoncer du concret si on voulait lui éviter une implosion :

— Par contre, on a pu rencontrer Matthieu Ferrer, le garçon avec qui Laura avait rendez-vous le soir où elle nous a appelés.

Larsen recula son fauteuil en lâchant un :

— Ah, quand même ! Et alors ?

Gautier s'assit sur une des chaises en face de Larsen et ouvrit son calepin. Elle mouilla son majeur et tourna méthodiquement les pages recouvertes d'une écriture ronde et appliquée. Elle s'arrêta enfin sur l'une d'elles.

Inconsciente de l'attention qu'elle concentrait soudain, elle prit le temps de se caler contre le dossier de son siège et croisa les jambes. Larsen suivit du regard la bottine noire se posant négligemment sur le genou moulé dans un blue-jean. Il cilla à plusieurs reprises avant que Gautier n'entamât sa lecture :

— Matthieu Ferrer, la trentaine, fils unique, il travaille à la boutique de fleurs de ses parents. Son père envisage de prendre sa retraite et de lui laisser le magasin. J'ai eu l'impression que les rapports entre eux étaient un peu tendus… Peut-être lui en veut-il encore d'avoir planté études et famille il y a quelques années pour partir en Thaïlande. Il avait, parait-il, envie de voir du pays et de trouver sa voie ! Son père a traduit ça par un drôle de raccourci du style « faire le hippie » et « tête brûlée ». Le fiston n'a pas eu l'air d'apprécier… Hier, à l'heure qui nous intéresse, il était chez lui ! Il loue une petite maison où il cultive des orchidées et des bonsaïs sous serres. Deux passions qu'il a découvertes là-bas…

Larsen la coupa :

— Il y a fort à parier qu'il a dû apprendre à cultiver un ou deux trucs de plus dans ces coins-là…

Dans le doute, Gautier haussa les épaules et poursuivit :

— Il y a vécu en tout cas plusieurs années et n'est revenu au pays que depuis environ un an.

— Quelqu'un l'a vu hier, dans ses orchidées ? interrogea Larsen.

— Non ! Il y est toujours seul ! Il est arrivé au magasin après l'ouverture, un peu avant quinze heures.

— Ennuyeux, ça ! Peut-être des voisins l'auront-ils aperçu… On vérifiera ! Et tant que nous y serons, même si ça relève de la brigade des Stups, nous contrôlerons s'il n'aurait pas, par hasard, une autre production moins légale… On prélèvera aussi des échantillons de terre pour comparer avec celle retrouvée sur les deux cadavres. Vous lui avez demandé comment il a fait la connaissance de Laura Santorho ?

— Elle est cliente du magasin, mais il l'a rencontrée tout récemment alors qu'elle venait se renseigner sur la provenance du dernier bouquet anonyme qui lui a été livré par la boutique. Elle lui a plu, il a tenté sa chance…

Larsen se leva brusquement et en deux enjambées, contourna son bureau et se planta devant ses coéquipiers :

— Livré par la boutique ? Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ? On a son signalement, alors ?

Gautier fit la grimace :

— Non ! C'est un gamin qui a passé commande. Ça arrive quelquefois ! Celui-ci donnait l'impression d'avoir appris son texte par cœur ! Il a demandé des roses rouges et un simple ruban de satin. Il a récité l'adresse de livraison sans bafouiller et a réglé en liquide. A mon avis, on avait dû lui promettre une grosse pièce…

— Et le gosse, on sait à quoi il ressemble ?

— Non, pas vraiment ! Une dizaine d'années, habillé comme tous ceux de son âge, blouson, jean et baskets. Monsieur Ferrer, le père, ne se souvient pas de l'avoir jamais vu dans le quartier, ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas du coin. Il y a des cités au bout de l'avenue… C'est pas facile de connaitre tout le monde !

— Savez-vous s'il y a des caméras de surveillance dans le secteur ? On a peut-être une chance de l'apercevoir ou même de les surprendre ensemble, qui sait ?

— On a vérifié… Il n'y en a pas !

Larsen retourna s'asseoir. Il réfléchissait à voix haute :

— Il pense à tout, on dirait… Pour les deux autres femmes, nous sommes certains que les bouquets étaient les mêmes, roses rouges et ruban de satin ! Faire livrer les fleurs fait-il partie du jeu ? Pourquoi prendre le risque ?

— Par défi, peut-être ? hasarda Gautier. Il a pris de l'assurance et il aime s'amuser au chat et à la souris !

— C'est comme ça que ces types-là commettent des erreurs qui leur sont fatales ! ajouta Cohen.

— Il nous nargue ! commenta Larsen pensivement, puis sa voix s'affermit et déterminé, il lança :

— Peyrac et vous aussi, Cohen, revoyez toutes les disparitions

suspectes signalées depuis cinq ans dans la région !

Resté en retrait depuis le début de l'entrevue, Peyrac leva la tête de ses dossiers :

— On ne l'a pas déjà fait ?

— Si ! Mais vous allez recommencer ! Cherchez également les plaintes concernant des harcèlements téléphoniques et autres incivilités. Pour les agressions sexuelles, viols ou même tentatives, contrôlez si leurs auteurs sont encore en prison ou s'ils ont fini leur peine. Si c'est le cas, vérifiez la date de leur sortie et s'il y a ou non une coïncidence avec les meurtres. Nous devons croiser toutes les informations. Nous devons pouvoir présenter des photos de suspects à Laura Santorho pour qu'elle y reconnaisse éventuellement quelqu'un. Il ne faut pas perdre de vue qu'il fait peut-être partie de son entourage proche.

Comme en aparté, il grommela :

— Quelle entêtée de vouloir continuer comme si de rien n'était ! On ne peut pas la faire suivre. On n'en a pas les moyens ! J'espère au moins qu'elle va rester sur ses gardes et ne pas faciliter la tâche du tueur !

Puis il s'adressa à nouveau à son équipe :

— Quelque chose nous a sûrement échappé ! Il est possible qu'il se soit fait la main avant ! Nous ne devons rien laisser au hasard. Je compte sur vous !

Dans une parfaite synchronisation, les trois lieutenants échangèrent un regard et se dirigèrent ensemble vers la porte pour regagner leur bureau respectif. Larsen interpela Gautier :

— Pas vous Gautier! Vous, vous m'accompagnez ! Nous avons rendez-vous avec Albert Jacob, le directeur financier de la société Balland, le supérieur direct de Laura Santorho !

Chapitre 18

En sortant du poste de police, Laura ne se rendit pas directement à son travail. Contrairement à ce qu'elle avait affirmé crânement, elle n'avait pas la tête à se concentrer sur quoi que ce soit pour le moment.

Tout sentiment de sécurité l'avait abandonnée, au bureau comme chez elle. Bien qu'un serrurier ait dû changer son verrou, elle ne se sentirait plus jamais en sûreté dans son appartement. S'il était déjà entré, rien ne prouvait qu'il ne recommencerait pas. Sa voisine lui avait proposé de l'héberger le temps que l'on coince ce malade, mais l'idée de cohabiter, entre autres, avec ses cinq chats l'en avait dissuadée. Elle l'avait remerciée :

— Je vais m'organiser. Ne vous dérangez pas pour moi !

C'était bien beau d'avoir dit ça, mais une fois hors des locaux protecteurs de la police, Laura se sentait maintenant terriblement seule. Seule et horrifiée !

Au volant de sa voiture, à l'arrêt sur le parking du commissariat, elle pianota sur son portable pour dénicher des infos sur les deux affaires de meurtres qui, les mois précédents, avaient défrayé la chronique. Elle en avait vaguement entendu parler, mais ce qu'elle trouva sur le net la terrifia. Elle correspondait, traits pour traits, aux deux victimes. Il était probable qu'elle aussi avait croisé la route du même maniaque et qu'il l'avait prise en chasse. Ainsi, Jérôme n'avait jamais été en cause…

Une tentation, pour ne pas dire une nécessité, qu'elle aurait crue impossible seulement quelques heures auparavant lui traversa alors l'esprit : ses parents ! Et s'ils étaient son seul refuge pour se prémunir du danger ?

Elle était fatiguée. Elle avait envie de se reposer. Elle n'avait que vingt-sept ans et pourtant elle avait l'impression d'en avoir cent. Cent ans ou dix ans, elle ne savait plus. Ce qu'elle savait, c'était qu'elle avait terriblement besoin que l'on s'occupe d'elle, que quelqu'un la serre dans ses bras et lui dise : « N'aie pas peur, je suis là ! Ça va

aller ! »

Comme un automate, elle mit le contact et prit la direction de ce qui avait été « chez elle » il y a bien longtemps.

Dix années qu'elle n'était pas repassée dans le quartier ! Depuis son retour, elle n'avait pas éprouvé le besoin ni l'envie d'y revenir. Dans la mesure où elle le pouvait, elle s'obligeait parfois à un détour afin d'éviter les endroits qui lui étaient familiers. Mais lorsqu'elle ne pouvait faire autrement et que son chemin empruntait les abords de son ancien lycée, elle ressentait toujours la même frustration que le jour des résultats du bac, dix ans plus tôt. Des cris résonnaient encore à ses oreilles. On la bousculait, on voulait l'entrainer dans cette liesse bruyante et joyeuse Et elle, spectatrice indifférente, oscillait entre la satisfaction d'avoir réussi et la crainte de décevoir à nouveau. Cette mention « bien » serait-elle suffisante pour leur épargner, à sa mère et à elle, une scène de plus ?

Laura se gara sur le petit square où autrefois, elle venait faire du vélo.

La pluie avait enfin cessé et le voile opaque et gris des nuages s'était déchiré par endroits, laissant entrevoir des lambeaux de ciel bleu. Le balai des essuie-glaces s'arrêta lorsque le moteur se tut. D'instinct, elle vérifia que ses portières étaient toujours bien bloquées…

De là, elle pouvait observer la maison de ses parents sans risquer d'attirer l'attention. Qui la reconnaitrait d'ailleurs depuis tout ce temps ? La silhouette un peu dégingandée, légèrement voutée à cause de sa taille qu'elle jugeait trop grande, s'était affirmée. Elle avait délaissé les pulls amples sous lesquels elle dissimulait ses formes pour des tenues féminines et élégantes. La chrysalide s'était transformée. Seuls ses longs cheveux bruns rappelaient l'enfant qu'elle avait été.

Elle posa ses mains sur le volant et tenta d'apaiser son tumulte intérieur.

La maison était telle que dans ses souvenirs, avec un petit quelque chose d'indéfinissable qu'elle ne parvenait pas vraiment à analyser. Cela venait peut-être de la clôture blanche en PVC qui avait remplacé l'ancienne en fer forgé, vieillotte et écaillée. Les arbres du jardin avaient poussé. Dans les parterres, les premières jonquilles s'épanouissaient sous les gouttes de pluie, à côté des crocus recroquevillés par l'averse. La balançoire, sa balançoire, était toujours là. Les cordes tenant la planche étaient sagement enroulées autour d'un des piquets, comme si elle allait servir d'un moment à l'autre… comme si elle l'attendait encore… Elle se revit poussant des cris perçants après avoir incité son père à la lancer de plus en plus haut…

Malgré le temps maussade et l'hiver finissant, le jardin semblait

plus soigné, mieux entretenu. Entretenu, mais sans vie.
Les fenêtres étaient occultées de voilages clairs qui ne laissaient percevoir aucun mouvement. Dans l'allée, Laura reconnut la petite Austin de sa mère. Il était près de midi, peut-être préparait-elle le repas ?

Une image enfouie ressurgit, celle de son père découpant le poulet rôti du dimanche. Celle-ci fut si forte qu'elle lui donna l'eau à la bouche. Il lui réservait toujours le morceau le plus charnu, mais aussi le plus doré, car il savait qu'elle adorait ça.

Laura prit un bonbon pour tromper sa fringale soudaine.

Elle ne vit la voiture que lorsque celle-ci la dépassa. Les traits du conducteur restèrent masqués par les vitres teintées de la berline grise. Celle-ci ralentit et se gara devant la barrière blanche.

Précipitamment, Laura abaissa ses lunettes noires sur ses yeux et ramena ses cheveux sur le devant, pour camoufler son visage. Puis elle se tassa sur son siège et attendit. Les battements s'accélérèrent dans sa poitrine.

Manuel Santorho coupa le moteur, mais laissa le contact. Il voulait entendre la fin des « Carmina Burana ». Il n'y connaissait rien en musique classique, mais dans l'intimité de l'habitacle de sa voiture, il s'abandonnait parfois. La force et la puissance dégagées par ces chœurs le transportaient. Les yeux fermés, il ne put s'empêcher de marquer la mesure sur son volant.

Lorsque le morceau fut terminé, il prit le pain sur le siège à côté et sortit.

Au moment où il claquait la portière, il avisa la petite Corsa blanche qu'il avait dépassée en arrivant. Laura avait la même ! Il le savait par sa femme. Imperceptiblement, son cœur battit plus vite… Non ! Il ne devait pas imaginer l'impossible !

Il ouvrit la boite aux lettres, récupéra le courrier et commença à remonter l'allée à pas lents, triant les publicités. Parvenu sur le perron, il jeta encore un regard en arrière. La petite voiture était toujours là et il ne prêta pas vraiment attention à cet autre véhicule noir stationné plus loin derrière elle. Il entra chez lui.

Le souffle en suspend, Laura vit son père disparaitre dans la maison. Bien que ses cheveux soient totalement blanchis, elle l'avait reconnu. Il avait aussi beaucoup minci.

Lorsqu'il avait regardé dans sa direction, elle s'était dit qu'il aurait suffi de presque rien pour rejoindre le nid… S'il était venu vers elle, aurait-elle eu la force de partir ?

Pourquoi éprouvait-elle toujours cette rage intérieure ? Colère contre qui ? Contre lui… ou contre elle-même ?

Non, elle ne pouvait se résoudre à franchir le pas. Elle n'était pas prête !

Elle remit le contact et desserra son frein à main. Malgré le coup d'œil machinal dans le rétroviseur, lorsqu'elle s'éloigna, elle ne prit pas garde à la Nissan noire qui la talonnait.

Sa décision était prise. Elle passerait chez elle récupérer quelques affaires. De quoi tenir pendant quelques jours. Ensuite, elle irait à l'hôtel et préviendrait la police de sa nouvelle adresse. Elle ne dérangerait personne. Elle avait l'habitude de gérer ses problèmes seule.

Comme convenu, sa voisine lui remit ses clés. Sa serrure avait bien été changée et un verrou supplémentaire avait même été posé. Laura ne s'attarda pas. Elle jeta pêle-mêle quelques vêtements dans un sac de voyage ainsi que ses affaires de toilette et sans un regard derrière elle, claqua la porte.

En quittant son parking, Laura descendit le boulevard et emprunta le périphérique en direction du sud. Non seulement elle se rapprochait de son travail, mais elle était sûre de trouver là plusieurs chaines d'hôtels bon marché dans lesquels elle pourrait se réfugier.

En ce début d'après-midi, le ciel s'était complètement dégagé, arborant un bleu azuréen seulement traversé par quelques trainées blanches laissées par des avions.

Laura oublia un instant ses préoccupations pour s'accrocher aux ailes de ces long-courriers filant vers des destinations exotiques et lointaines. Elle aussi aurait pu se croire en vacances lorsqu'elle aborda la portion d'autoroute où des panneaux affichaient : « Barcelone-Toulouse-Narbonne ». Elle se fit doubler par un camping-car quand elle ralentit pour prendre la première sortie sur sa droite. Les chanceux devaient partir vers le soleil tandis qu'elle se contentait de suivre une plaque qui indiquait plus prosaïquement : « Centre routier-ZI sud ».

Elle ne prêta aucune attention au van gris qui l'escortait.

Chapitre 19

— Merci de m'avoir reçu !

Larsen serra la main d'Albert Jacob, directeur financier et responsable direct de Laura Santorho.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'homme manquait de chaleur. Même sa main était moite et froide. Il avait accepté de répondre aux questions de Larsen d'un air condescendant lui laissant bien comprendre qu'il lui faisait perdre son temps. C'était évident qu'il avait mieux à faire qu'à s'occuper des difficultés intimes des employés !

Pendant cet entretien où il n'avait pas appris grand-chose hormis que Laura était une femme compétente qui donnait entière satisfaction à l'entreprise, et qu'il n'avait pas eu vent de quelconques problèmes la concernant, avec l'accord du PDG de la société Balland, Gautier était allée à la pêche aux informations auprès du personnel. Il la rejoignit à la sortie puis ils regagnèrent ensemble la voiture :

— Avez-vous obtenu la liste des embauches sur les deux ans écoulés ? demanda Larsen.

— On doit nous l'envoyer. Et vous ? Comment s'est passé votre rendez-vous avec Casanova ?

— Casanova ? On voit que vous n'avez pas vu sa tête ! Qu'est-ce qui vous faire dire ça ?

— Les bruits de couloir, chef ! Il parait que c'est un chaud lapin, si vous voyez ce que…

Larsen l'interrompit :

— Et à part des ragots, Gautier, avez-vous trouvé quelque chose qui peut nous aider dans cette affaire ?

— Non, pas vraiment ! Laura Santorho est perçue comme une fille discrète pour les uns, voire un peu distante pour d'autres. Sa collègue la plus proche semble l'apprécier, mais reconnait qu'elles ne se fréquentent pas en dehors du boulot. Elle était au courant pour les livraisons de fleurs. Elle trouvait ça excitant… Tu parles !

— Et rien d'autre ?

— Tant que j'y pense, elle n'est pas venue travailler ! Faut espérer qu'elle a changé d'avis et qu'elle soit allée chez ses parents ! Ah ! Il y a autre chose aussi dont m'a parlé la secrétaire… Laura avait un souci, d'ordre professionnel celui-là. Quelque chose qui l'inquiétait à propos de factures concernant la boite.

— Elle ne nous a pas informés de ça ! Elle vous a donné des précisions ?

— Non ! Seulement que Laura avait eu un entretien à ce propos avec Albert Jacob.

— Hum ! Il ne m'a parlé de rien… Il n'y a sans doute aucun rapport avec les évènements. Ça daterait de quand ses soucis ? C'est récent ?

— Ces jours-ci…

Larsen monta dans la voiture. Gautier eut à peine le temps de claquer la portière qu'il avait déjà démarré. Elle boucla sa ceinture et lui jeta un œil en coin. Imperturbable, il regardait droit devant lui.

Sait-il au moins que je suis là ? Il fait vraiment comme si je n'existais pas, parfois !

— Vous n'auriez pas un petit creux, Gautier ? Je vous invite ! lâcha Larsen.

Décidément, il était passé maitre dans l'art des douches écossaises !

— On ne rentre pas ? On a du boulot, non ?

— C'est vrai, mais l'on réfléchit mieux avec l'estomac plein ! Et puis, j'en ai marre des sandwichs !

Il garait la voiture devant « Le p'tit salé » quand le lieutenant lui saisit brutalement le poignet. Aussi subitement, comme si elle s'y était brûlé les doigts, elle retira sa main en s'écriant :

— Je sais où je l'ai vu !

— Mais de quoi parlez-vous ? Du resto ?

— Non ! Le gars de ce matin… J'ai dit que j'avais déjà croisé ces yeux-là et que ça finirait par me revenir… Ça y est ! Je sais !

— Bon, et alors ? Vous l'avez vu où ?

— Sur le chantier où l'on a trouvé le cadavre dans la dalle de béton… C'est un ouvrier de Jules Larivière…

— Boris Galka !

— Oui, c'est ça ! Boris ! Qu'est-ce qu'il pouvait bien venir faire chez Laura Santorho ce matin ?

— Eh bien, nous allons le lui demander ! Désolé pour le repas, Gautier ! Nous devrons encore nous contenter d'un sandwich !

Larsen vérifia dans son rétroviseur et redémarra, tandis que le lieutenant posait le gyrophare sur le toit de la voiture. Ils avaient enfin une piste !

Avec un peu de chance, ils auraient quelqu'un pour les renseigner

sur le chantier où trouver le fameux Boris.

— Je vous avais dit que sa tête ne me revenait pas ! Vous vous souvenez, chef ?

— Humm ! Vous avez eu du nez !

Gautier se rengorgea. Venant de Larsen, elle pouvait prendre ça pour un vrai compliment !

Ils parvinrent dans une zone industrielle et durent rebrousser chemin à plusieurs reprises avant de tomber enfin sur la bonne adresse. Plusieurs engins au nom de Jules Larivière stationnaient sur le parking et bien que ce soit l'heure de la pause, un ouvrier passait au karcher un des camions de l'entreprise. Il coupa l'eau de la machine en voyant s'arrêter la voiture et, la lance encore ruisselante à la main, il attendit que les deux policiers viennent vers lui. Larsen sortit sa carte et présenta Gautier :

— Le patron n'est pas là ! Il est parti manger ! objecta-t-il en reconnaissant la carte tricolore.

— Ce n'est pas vraiment pour lui que nous sommes ici ! Pouvez-vous nous dire où nous pourrions trouver Boris Galka ? Il travaille toujours dans l'entreprise ?

L'homme parut allégé d'une crainte que lui seul, sans doute, aurait pu expliquer. Il retrouva soudain à la fois son aisance et sa curiosité :

— Pourquoi vous voulez le voir ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

Larsen éluda les questions :

— Nous le recherchons seulement en tant que témoin dans une affaire…

— Alors, il faudra aller chez lui ! Ce matin, il n'est pas venu travailler. Il n'a même pas prévenu ! Il a été mêlé à quoi exactement ? ajouta-t-il en haussant les sourcils.

Une fois de plus, Larsen déjoua la curiosité de l'ouvrier :

— Vous savez où il habite ?

L'employé fit une moue d'ignorance et après que Larsen l'ait remercié, bras ballants, il les suivit du regard alors qu'ils remontaient dans leur véhicule. Devançant le geste de Gautier, Larsen lui lança :

— Et n'allez pas me remettre ce gyrophare ! C'est inutile de le prévenir ! Joignez plutôt Peyrac pour qu'il nous fournisse l'adresse de Boris Galka ! J'espère que nous n'arriverons pas trop tard pour le coincer.

Entre deux bouchées de kebab, Peyrac parvint à articuler au téléphone les coordonnées de l'Ukrainien. Quelques minutes après, ils fonçaient sur le périphérique.

— Vous croyez qu'on tient notre cinglé ? demanda la jeune femme.

Larsen ne répondit pas tout de suite et elle pensa qu'il n'avait pas

entendu. Elle s'apprêtait à réitérer sa question quand il hocha négativement la tête :

— Je ne sais pas ! Ça ne colle pas… Pourquoi serait-il revenu chez elle ? Nous n'avons relevé aucune empreinte, jamais ! Et là, il commettrait une telle maladresse ? Non ! Je crois qu'il s'agit de deux hommes différents, pour deux choses différentes. Si nous parvenons à pincer ce Galka, peut-être nous éclairera-t-il au moins sur un point. Avant que nous arrivions, essayez de contacter Mademoiselle Santorho. Il faudrait être sûr qu'elle est bien en sécurité chez ses parents.

Après plusieurs sonneries dans le vide, Gautier raccrocha :

— Elle ne répond pas, j'ai seulement sa messagerie !

— J'aime pas ça ! Réessayez et dites-lui de nous joindre de toute urgence ! Je veux savoir où elle se trouve ! rétorqua Larsen.

La jeune femme obtempéra et l'oreille collée au portable, elle chuchota pour rassurer son supérieur :

— Elle est peut-être occupée… ou bien son téléphone ne capte pas… Ici le lieutenant Gautier ! Pourriez-vous me rappeler ou rappeler le capitaine Larsen le plus vite possible ? Merci !

Parvenus au nord de l'agglomération, ils quittèrent la voie rapide pour pénétrer dans les quartiers populaires de la ville. Des lotissements aux pavillons modestes alternaient avec des immeubles aux balcons gris d'où pointaient des paraboles dressées vers le ciel. Seules notes de couleur dans les façades ternes, du linge ou parfois des tapis défraichis reposaient sur les rambardes.

Tous deux avaient déjà eu l'occasion d'intervenir dans ce secteur dit « sensible ». Problèmes de drogue, tapages nocturnes ou dégradations émaillaient le quotidien de cette tour de Babel que constituaient les nombreuses familles d'immigrés qui vivaient dans ces cités.

Larsen situa aisément la barre d'HLM où résidait Boris Galka. Il gara le véhicule sous les yeux d'une bande d'adolescents qui cessèrent de se chamailler pour les observer. Tous ces jeunes savaient mieux que quiconque repérer « les keufs », comme ils les appelaient, même si ceux-ci étaient en civil.

Larsen et Gautier ignorèrent les regards et les sourires provocateurs et poussèrent la porte en verre terni et fêlé de part en part. Après avoir trouvé l'étage sur une des rares boites aux lettres encore fixées à son support, ils délaissèrent l'ascenseur condamné par un panneau « en panne » pour commencer à gravir les escaliers aux murs ornés de graffitis. Pleurs de bébés, rires, éclats de voix ou de téléviseurs résonnaient à travers les minces cloisons, tandis que des relents de repas filtraient sous les portes. Quelques personnes les dévisagèrent tout en s'écartant sur leur passage. Ici, tout le monde

connaissait tout le monde, et l'arrivée d'inconnus était presque perçue comme une intrusion.

Une fois sur le palier du sixième étage, Gautier reprit son souffle pendant que Larsen tentait de déchiffrer les noms au-dessous des sonnettes. Au troisième essai, il tomba sur ce qu'il cherchait : « Egor GALKA ». Leur suspect habitait donc chez ses parents ou du moins, c'était son adresse officielle.

Il s'assura que son arme fut accessible et d'un geste, fit reculer la jeune femme sur le côté. Boris Galka ne devait pas s'attendre à ce que la police débarque chez lui aussi vite. L'effet de surprise pouvait provoquer une réaction violente. Peut-être essaierait-il de s'échapper ? Peut-être se débattrait-il ? Eux devaient avant tout se protéger et être prêts à l'intercepter.

Le logement des Galka paraissait étrangement silencieux par rapport à ceux de leurs voisins. Attentif aux moindres bruits ou mouvements suspects, le capitaine sonna.

Lorsque le verrou tourna dans la gâche, Larsen regarda pour s'assurer que Gautier était bien en place. Tous deux retinrent presque leur souffle quand la porte s'entrebâilla. Un visage rond, auréolé de cheveux blonds largement méchés de blanc apparut dans l'interstice. Larsen présenta sa carte :

— Madame Galka ? Je suis le capitaine Larsen et voilà le lieutenant Gautier ! Nous aurions aimé parler à votre fils, Boris ! Il habite bien ici ?

La porte s'ouvrit plus largement, découvrant une petite femme replète, entre deux âges, tortillant un torchon entre ses doigts potelés.

— Il est au travail ! Il est pas là !

La voix chantait en roulant les « r », mais les yeux fuyaient, inquiets. Larsen tenta de jeter un coup d'œil derrière elle. Interceptant son regard, elle ouvrit alors la porte en grand et s'effaça devant les deux policiers :

— Vous pouvez entrer ! Je vous dis que je suis seule ! Qu'est-ce que vous lui voulez à mon fils ? Il a rien fait de mal ?

Le ton était presque agressif.

— Nous souhaitons seulement l'interroger ! Il n'est pas allé travailler aujourd'hui. Vous savez où nous pourrions le trouver ?

— Non ! Il ne me dit rien !

Passée la minuscule entrée, l'intérieur du logement, bien que modeste, était coquet et bien rangé. Des odeurs de cuisine flottaient encore dans la pièce malgré la fenêtre ouverte. Face à un canapé recouvert d'un plaid et d'une petite table ornée d'un napperon fleuri, un téléviseur diffusait un épisode d'un feuilleton américain. La femme continuait de triturer son torchon, tout en évitant le regard des deux policiers.

— Et votre mari ? Il n'est pas là ? s'enquit Larsen.

— Il est mort !

Larsen jeta un œil gêné à son lieutenant qui lui répondit par une moue embarrassée semblant lui dire : « Vous pourriez vous excuser d'avoir gaffé ! »

— On est désolés… Pour en revenir à votre fils, si vous le voyez, dites-lui que nous voudrions lui poser quelques questions. S'il n'a rien à se reprocher, il n'a rien à craindre ! lui assura Larsen avant de quitter l'appartement.

Dès qu'elle eut refermé la porte derrière eux, la femme s'effondra en larmes. Elle invoqua ce dieu qui lui envoyait tant d'épreuves et le supplia de protéger encore une fois son Boris, lequel Boris s'était enfui près d'une heure plus tôt, avec un sac à dos pour seul bagage.

— Vous croyez qu'elle sait où il est ? demanda Gautier.

— Je crois, oui ! Mais même sous la torture, elle ne nous aurait rien dit. Il ne nous reste plus qu'à faire surveiller l'immeuble et à lancer un avis de recherche pour le retrouver. Il doit se planquer en attendant que ça se tasse. Nous finirons bien par le coincer. Il n'a pas l'envergure d'un truand et ça me surprendrait qu'il ne fasse pas une imprudence.

Après avoir dévalé les marches, ils débouchèrent dans le hall d'où la même bande d'adolescents guettait leur retour. L'un d'eux leur ouvrit la porte et ils sortirent sous une haie d'honneur de casquettes à l'envers et de capuches :

— Y a pas école aujourd'hui ? leur demanda-t-il.

— Non, m'sieur ! C'est les vacances de printemps ! lui répondit celui qui leur avait tenu la porte.

— C'est vrai que nous sommes déjà en avril ! J'aimerais bien être en vacances, moi aussi ! Bon, alors, je vous l'offre ce sandwich ? questionna Larsen en remontant dans la voiture.

— Si vous voulez ! Bien que je ne sache même plus si j'ai encore faim…

— Au fait, toujours pas d'appel de Laura Santorho ? Joignez le standard ! Je veux que l'on contacte ses parents pour savoir s'ils l'ont vue !

Gautier s'exécuta aussitôt.

Elle aimait aller sur le terrain avec son supérieur. Cette intimité forcée semblait les rapprocher par moments. Jusqu'à ce que l'instant d'après, l'humeur lunatique de Larsen la désoriente à nouveau.

Après avoir discrètement consulté son dossier, mis à part son prénom qui l'avait mise de bonne humeur pour le restant de la journée, elle n'avait rien trouvé qu'elle ne connaisse déjà. Excellents états de service, rien à signaler ! Elle avait alors tenté d'en apprendre un peu plus sur lui auprès du lieutenant Peyrac. Bien qu'il le pratiquât

de longue date ou peut-être pour cette même raison, il était resté évasif.

Elle n'avait pas osé insister. Après tout, chacun avait son jardin secret !

Elle-même, n'avait-elle pas caché à tout le monde qu'elle avait dû dormir plusieurs mois dans sa voiture, faute d'avoir trouvé un logement dans ses moyens ?

Elle raccrocha et se tourna vers Larsen :

— Ils font le nécessaire auprès des Santorho ! Par contre, Cohen a du nouveau concernant l'ex-petit ami, Jérôme Aragnac… Il a disparu ! Ses parents n'ont plus de nouvelles ni ses relations. Il avait une affaire en cours au tribunal et il ne s'est pas présenté. Son patron est furieux !

Chapitre 20

Matthieu et Charli se croisèrent sans se voir dans les locaux de la police. L'un d'eux accompagnait le capitaine Larsen et Peyrac, tandis que l'autre suivait les lieutenants Gautier et Cohen.

Avant même que la porte se soit refermée derrière lui, Charli s'impatienta :

— Vous pourriez me dire ce que je fais ici ? Vous m'avez demandé de venir sans m'en donner la raison et ça fait un bon quart d'heure que j'attends sans que personne ne me...

— Calmez-vous, Monsieur Darmont ! Nous allons vous expliquer ! répondit posément Cohen.

— Je suis très calme ! Je voudrais juste comprendre ce que je fais là. J'ai brûlé un stop ? Oublié de payer une contravention ?

Le lieutenant Gautier l'invita à s'asseoir. Elle-même se posa face à lui, une fesse sur l'angle du bureau pendant que Cohen prenait place devant le clavier d'ordinateur :

— Non, il ne s'agit de rien de tout cela ! Nous vous avons demandé de passer pour répondre à quelques questions dans le cadre d'une enquête en cours… commença Gautier.

— Une enquête ? Je ne vois vraiment pas…

— Monsieur Darmont, connaissez-vous Mademoiselle Santorho ?

— Santorho ? Non, ça ne me dit rien, ça devrait ?

— Elle dit pourtant avoir fait votre connaissance dans le club de sport qu'elle fréquente.

Perplexe, Charli fronça les sourcils puis son regard s'éclaira :

— Vous voulez parler de Laura ?

— C'est ça, oui ! Laura Santorho !

— J'ignorais son nom, excusez-moi ! Oui, effectivement, mais je la connais très peu… Il lui est arrivé quelque chose ?

Gautier éluda la question :

— Quand vous dites la connaître peu, cela signifie qu'en dehors du club vous ne vous fréquentez pas ?

Agacé, Charli s'agita sur sa chaise :

— Ecoutez ! Je ne sais pas où vous voulez en venir, mais je ne vois pas en quoi cela vous concerne !

Gautier jeta un œil à Cohen et se leva :

— Répondez simplement à ma question, Monsieur Darmont ! Il n'y a pas de quoi s'énerver…

— Je ne m'énerve pas ! Je m'interroge seulement sur les raisons de ma présence ici ! Je connais Laura Santorho depuis environ une quinzaine de jours. Je l'ai effectivement rencontrée au club et nous nous sommes croisés par hasard la semaine suivante au supermarché. Je lui ai offert un verre et j'avoue l'avoir convaincue de sécher le cours. Ce n'est pas un crime, si ? Depuis, nous ne nous sommes pas revus. J'ai décidé de me remettre au sport, mais je ne peux me rendre au club que de temps en temps, quand mes horaires me le permettent.

— Vous êtes infirmier en psychiatrie au centre de Miran, c'est bien ça ?

Charli soupira :

— Oui, c'est bien ça ! Je me demande pourquoi vous me questionnez puisque vous semblez tout savoir !

Encore une fois, Gautier ignora la remarque et poursuivit :

— Pouvez-vous nous dire ce que vous faisiez vendredi dernier ?

Charli ouvrit la bouche sans qu'aucun son franchisse ses lèvres. Il regarda Cohen puis revint à Gautier, cherchant une explication qui ne venait apparemment pas. D'un geste nerveux, il remonta les manches de sa veste en jean puis lâcha :

— Vendredi, je ne travaillais pas ! Je suis en congés jusqu'à demain. J'ai passé une bonne partie de la journée chez moi, à dormir. Je ne sais pas pour vous, mais personnellement j'ai un boulot épuisant…

Une fois encore, Gautier ignora l'ironie :

— Vous avez quelqu'un qui peut témoigner de votre emploi du temps, Monsieur Darmont ?

Comme piqué par un dard invisible, Charli se dressa brusquement :

— Vous me soupçonnez de quoi à la fin ?

Le lieutenant lui posa une main sur l'épaule pour le forcer à se rasseoir. Charli accepta comme à regret. Résigné, il leva les yeux au ciel et consentit à répondre :

— Non ! Désolé, mais je dors seul dans ces moments-là ! Et pour bien aggraver mon cas, je vais vous faire une confidence supplémentaire… Le reste de la journée, j'ai glandouillé chez moi devant une série américaine que j'ai téléchargée illégalement, et pour finir, je me suis éclaté toute la soirée à tuer des méchants sur ma console de jeux ! Maintenant, si vous voulez, vous pouvez m'arrêter !

Il se pencha en avant et tendit ses deux poignets vers Gautier qui

réprima un sourire.

— Nous n'irons pas jusque-là… Du moins pour l'instant…

En disant cela, elle eut une pensée pour Larsen. Il déteignait sur elle avec ses sarcasmes.

Charli se rencogna sur sa chaise et demanda presque craintivement :

— Vous pouvez me dire ce qu'il se passe avec Laura ? On ne se connait pas bien, mais elle m'a l'air d'être une chic fille…

— Elle est harcelée depuis des semaines et l'on soupçonne son harceleur, entre autres faits, de s'être introduit chez elle vendredi, au cours de la journée…

Désorienté puis outré, Charli se leva :

— Mince ! Mais… Vous ne me suspectez pas quand même ?

— Nous faisons seulement notre travail ! répondit Gautier, évasive. Il se peut que nous ayons besoin de vous. Merci, Monsieur Darmont !

— Je peux m'en aller ?

Il n'attendit pas et recula vers la porte. Saluant les deux policiers d'un geste bref de tête, il s'apprêtait à en franchir le seuil lorsque Gautier l'apostropha encore :

— Une dernière question, Monsieur Darmont… Quelles sont vos fleurs préférées ?

Charli se retourna, étonné et répondit sans sourciller :

— Les roses, peut-être ! Oui, les roses rouges !

Dès que la porte se fut refermée sur lui, Cohen et Gautier se regardèrent. Cohen s'excita :

— Tu crois que c'est lui ? C'est presque un aveu pour les roses… En plus, il n'a pas d'alibi…

— On ne s'emballe pas ! Les coupables en ont toujours un d'alibi, justement ! Quant aux roses rouges, c'est le premier truc qui vient à l'esprit, alors ça ne veut rien dire ! Par contre, il est infirmier et peut avoir librement accès à des psychotropes, du genre de ceux que l'on a trouvés dans l'estomac des deux victimes… Même s'il ne le parait pas comme ça, il a sûrement la force nécessaire pour maitriser un cinglé qui se débat ou pour trimballer un cadavre… On a déjà quelque chose sur l'endroit où il a fait ses études, sur ses parents, sa famille, ses copains et ses petites amies ?

— Oui ! J'ai quelques renseignements… Donne-moi trois secondes…

Cohen pianota sur son clavier…

— Alors, voyons voir… On n'a pas grand-chose… Quelques PV de stationnement ou d'excès de vitesse… Fils unique, son père est prof de philo. Sa mère est morte à sa naissance… De quoi culpabiliser à vie, un truc pareil…

A quelques mètres de là, Larsen faisait la connaissance de Matthieu Ferrer. Bien qu'il semblât avoir quelques centimètres de moins que lui, il remarqua au passage la poignée de main ferme et les épaules larges que l'on devinait sous le blouson de toile. Il le fit asseoir et s'installa derrière son bureau tandis que Peyrac s'apprêtait à prendre des notes sur son ordinateur.

— Monsieur Ferrer ! Je vous remercie d'être venu, bien que vous ayez déjà répondu aux questions de mes collègues. J'avais envie de vous rencontrer !

Matthieu croisa les bras sur sa poitrine et faussement décontracté, étendit négligemment ses jambes devant lui, prêt à subir un interrogatoire en règle.

— J'ai trouvé une ou deux petites choses sur vous, Monsieur Ferrer…

— Ah ! Je me doutais bien que votre « invitation » n'était pas totalement désintéressée ! Mais vous savez alors que tout ceci remonte à plus de dix ans ?

De sa main libre Larsen frotta sa barbe naissante qui dessinait déjà une ombre sur ses joues tandis que l'autre saisissait une feuille dactylographiée. Il recula son fauteuil et commença à énumérer :

— Coups et blessures sur les forces de l'ordre, bris de vitrines, tags, vol de voiture, détention de haschich… On arrête là ?

Matthieu replia ses pieds sous sa chaise, battant nerveusement le tempo d'un mouvement rageur du genou. Il se mesura enfin à Larsen :

— L'herbe, c'était pour mon usage personnel… Je n'en ai jamais fait le commerce ! On va me le reprocher le restant de ma vie ? J'ai payé pour ça et pour le reste !

— Votre père a payé…

— Oui, effectivement ! Il a payé puis m'a mis dehors ! J'en ai profité pour changer de vie, voir autre chose… J'avais trop de violence en moi. Il fallait que ça s'arrête d'une façon ou d'une autre.

— Pourquoi êtes-vous revenu ?

— On va dire que la France a fini par me manquer… Non ! Plus sérieusement, mon père a été gravement malade et ma mère m'a demandé de rentrer. Là-bas, j'ai beaucoup appris et notamment à pardonner… Apparemment, on n'échappe pas totalement à son destin puisque je suis à nouveau dans vos locaux… J'ignore toujours pourquoi, d'ailleurs !

Larsen se leva et contourna son bureau contre lequel il s'appuya, face à son interlocuteur :

— Oublions donc ces « erreurs de jeunesse » pour en venir au motif de votre présence ici. Vous connaissez Laura Santorho et vous savez qu'elle est victime de harcèlement. Il se trouve que votre

boutique a été en rapport indirect avec le criminel et que le moindre détail susceptible de vous revenir nous intéresse au plus haut point.

— J'ai malheureusement dit ce que je savais à vos collaborateurs, c'est-à-dire pas grand-chose. Je n'étais même pas présent au moment de la commande et je n'ai donc pas vu le gamin qui a été envoyé par votre homme. Je sais seulement que Laura était très remontée à cause de cette histoire. J'ai essayé de plaider la cause de cet admirateur anonyme, mais sans succès. J'ignorais que c'était un crime d'expédier des fleurs à la femme que l'on aime…

— Il se trouve que nous soupçonnons l'individu de préméditer quelque chose de beaucoup plus grave…

— Dans ce cas, j'espère que vous le coincerez rapidement.

— Nous l'espérons tous ! Une dernière question… Que faisiez-vous vendredi dernier ?

Matthieu sourit ironiquement :

— Ah, aussi, je me disais… Voyons voir… Vendredi, j'ai travaillé avec mon père à la boutique. Il pourra vous le confirmer. J'ai pris ma pause aux alentours de douze heures quinze jusqu'à l'heure de la réouverture à quinze heures.

— Qu'avez-vous fait pendant ce laps de temps ?

— J'ai déjeuné, je me suis reposé, car le matin je me lève très tôt pour les livraisons et après, je me suis occupé de mes plantations dans mes serres.

— Vous avez quelqu'un qui peut témoigner de votre emploi du temps ?

— A priori, non ! Ça fait de moi un suspect ?

— Jusqu'à ce que l'on trouve le vrai coupable, oui… répondit Larsen.

Ce fut cet instant que choisit Cohen pour entrebâiller la porte :

— Je peux vous parler cinq minutes ?

Larsen le rejoignit dans le couloir et repoussa la porte derrière lui :

— Qu'y a-t-il Cohen ?

— On vient de recevoir les résultats d'ADN du cadavre découvert sur le chantier…

— Et alors ? Qu'est-ce que ça donne ?

— Ça donne qu'il s'agit d'un dénommé Frédéric Dumas, comptable de la Société Balland, prédécesseur de Laura Santorho que, soit dit en passant, nous n'avons toujours pas pu joindre !

— Je ne sais pas vous, Cohen, mais moi je ne crois pas au hasard ! Essayez de localiser son téléphone. Il faut qu'on la retrouve au plus vite !

Chapitre 21

— Vous êtes-vous occupé de la fille comme je vous l'avais demandé ?

Au téléphone, la voix de Lopez se voulait tranchante comme un rasoir, mais Vladik n'en avait cure. La veille, il avait encaissé la coquette avance que lui avait déjà faite le directeur des achats contre un second « nettoyage », celle de leur expert-comptable, une dénommée Laura Santorho.

— Je vous ai dit qu'on allait le faire ! Si vous voulez que ce soit crédible, il faut nous laisser le temps d'étudier les méthodes de votre cinglé…

— Vous n'avez plus le temps ! Vous devez faire vite. Les policiers sortent d'ici !

— Ils se doutent de quelque chose ?

— Non, pas pour l'instant ! Ils enquêtent pour autre chose. La fille a porté plainte pour harcèlement, mais ça n'a rien à voir avec notre affaire.

— Où est l'urgence, alors ? s'énerva Vladik.

A son tour, Lopez haussa le ton devant la désinvolture apparente du Géorgien :

— L'urgence est dans le fait qu'ils fouinent partout, posent des questions à tout le personnel et que les rumeurs qui circulent déjà ne vont pas tarder à leur remonter aux oreilles. Plus vite nous serons débarrassés d'elle, plus vite nous détournerons l'attention. Cette histoire de harcèlement tombe plutôt bien d'ailleurs. Ils penseront que son harceleur est passé à l'acte ! Vous ne comprenez pas que c'est une chance pour nous ? Je veux que tout soit réglé aujourd'hui ! Vous m'entendez bien ? Ce soir, c'est encore moi qui vous rappellerai et nous avons tout à gagner à ce que d'ici là, cette affaire soit close !

Incrédule, Vladik regarda son portable devenu muet. Lopez lui avait raccroché au nez ! Ce minable commençait à l'énerver passablement et il n'était pas bon d'exaspérer le truand. Un accident était si vite arrivé… D'ailleurs, Vladik et son complice Vardan étaient

déterminés à quitter la ville dans les prochaines semaines et rien ne disait qu'ils ne lui feraient pas une dernière petite visite avant de partir…

Contrarié, il décida d'évacuer sa colère contre Boris. Boris Galka ! Impossible de joindre ce crétin depuis la veille ! Pourquoi ne répondait-il pas à ses appels ? Il savait pourtant qu'il devait être briefé avant de s'occuper de la comptable ! S'était-il dégonflé ?

Encore une fois, il composa le numéro de Boris et de nouveau, il eut la messagerie :

— Tu as intérêt à ce que je ne mette jamais la main sur toi, l'Ukrainien, car je te ferais regretter d'avoir croisé ma route… Laisse tomber notre affaire, c'est moi qui m'en charge ! Et après, je m'occuperai de toi !

Boris regarda avec inquiétude le nom du Géorgien apparaitre pour la énième fois sur son écran d'I-Phone. Chaque message de Vladik était tellement lourd de menaces qu'il envisageait par moments de se rendre à la police pour échapper aux représailles du mafieux. C'était du moins ce qu'il avait promis à sa mère avant de s'enfuir de chez elle. Il ne voulait pas la mettre en danger, car il savait que c'était là en priorité que l'on viendrait le chercher. Dès qu'il aurait récupéré sa moto, il irait passer quelques mois chez un cousin à la campagne, histoire de se faire oublier.

Il descendit du bus et longea le jardin public. Lorsqu'il parvint à proximité de l'endroit où il avait laissé sa Yamaha, les doutes puis l'inquiétude l'assaillirent. Allait-il la retrouver là où il avait cru l'abandonner seulement quelques dizaines de minutes ? La lui aurait-on volée entre temps ou pire, la police l'aurait-elle embarquée ? Il accéléra le pas jusqu'à ce qu'il entrevît les chromes étincelants entre deux voitures. Elle était toujours là ! Le quartier où habitait Laura Santorho était plus paisible que le sien, c'était une évidence ! Il prit le temps d'observer les abords immédiats avec la crainte d'apercevoir un uniforme, puis quand il se fut assuré que tout risque semblait écarté, il s'approcha et après un dernier coup d'œil circulaire, il se coiffa de son nouveau casque — entièrement noir, celui-là — et enfourcha sa bécane.

Il sourit en faisant ronronner le moteur de ce pur bijou qu'il avait pu se payer grâce à ses combines avec les deux « Polaks », comme il les appelait, et s'engagea dans la petite rue en sens unique qui rejoignait le boulevard. Il aurait voulu éviter de repasser devant chez Laura Santorho, mais il n'avait pas le choix et il y avait peu de danger maintenant d'être trahi par son casque. Il en existait des milliers comme le sien ! Prudemment, il préféra respecter la signalisation et marqua l'arrêt au stop. Surtout, ne pas se faire repérer par les flics !

Un coup d'œil à droite puis à gauche avant d'y aller et ce fut là

qu'il l'aperçut !

A quelques mètres de lui, Vladik traversait la rue pour rejoindre à la hâte son stationnement. Pour un peu, il tombait nez à nez avec lui… Boris s'assura que le Géorgien ne l'avait pas remarqué et s'apprêtait à prendre la direction opposée quand une évidence lui sauta à l'esprit. Ce n'était pas un hasard si Vladik se trouvait là. La seule et unique raison avait pour nom : Laura Santorho ? Etait-il déjà passé à l'acte ? Si la réponse était « oui », l'indice que suivrait la police après la découverte du corps serait son signalement à lui, Boris Galka !

La peur recommença à sourdre au creux de son ventre. Que pouvait-il faire ? Sauver les meubles en allant tout raconter aux flics ? Dénoncer Vladik et Vardan pour se blanchir aux yeux de la justice ? Dans les deux cas, il aurait tout intérêt à avoir une bonne protection, car il ne donnait pas cher de sa peau.

Il était là à tergiverser quand il reconnut Laura Santorho au volant de sa petite Corsa qui quittait son parking. Lorsqu'il vit Vladik remonter le boulevard à sa suite, Boris n'hésita plus et prit en chasse les deux véhicules. Il ne savait trop quelle raison le poussait à agir de la sorte. Tenterait-il d'intervenir, au risque d'y laisser sa propre vie, comme le lui avait déjà promis le truand ? Il se dit qu'il jugerait sur place et se fondit dans la circulation.

Chapitre 22

— Les parents de Laura Santorho sont arrivés, chef ! Ils voudraient vous parler !

Larsen leva le nez du rapport du légiste concernant les ossements trouvés sur le chantier. Les résultats d'ADN étaient sans appel et la famille du défunt venait d'être prévenue.

Bien qu'aucune empreinte compromettante n'ait été relevée, il était devenu impératif de mettre la main sur Boris Galka que Larsen soupçonnait d'être plus ou moins mêlé à cette affaire. Pourtant, mis à part le fait que l'Ukrainien connaissait la propriété où avait été découvert le cadavre de l'expert-comptable et qu'il figurait dans les fichiers de la police, rien ne le reliait directement au crime. Rien, si ce n'était Laura Santorho ! Qu'était-il allé faire chez elle ? Y avait-il un rapport entre Galka et la société Balland, employeur à la fois de Laura et de la victime, le dénommé Dumas ?

Autre point à éclaircir, les soucis professionnels de la jeune femme. Cette histoire de factures évoquée par la secrétaire avait éveillé un curieux écho chez Larsen, suffisamment en tout cas pour renvoyer Cohen interroger Albert Jacob afin d'en savoir plus à ce sujet.

Une question non négligeable restait aussi sans réponse : quel lien existait-il entre tous ces faits ? Boris Galka était-il l'auteur du harcèlement et de l'effraction dont Laura Santorho avait été victime ? Larsen ne le croyait pas. Galka n'était qu'un petit malfrat sans envergure et sûrement pas un délinquant sexuel.

Sans connaitre les tenants et aboutissants de tout cela, il était intimement persuadé d'avoir à faire à deux intrigues différentes qui pour une raison qu'il ignorait encore s'étaient un moment chevauchées.

Que pouvait-il raconter aux parents de Laura ? Devait-il leur révéler qu'à la fois un psychopathe et un truand en voulaient à leur fille ?

C'est sur ces pensées confuses qu'il alla rejoindre le couple

Santorho. Les visages défaits, ils se levèrent à son arrivée. Le regard gris du père scrutait avec anxiété celui de Larsen :

— Capitaine Larsen ? Pouvez-vous nous dire ce qu'il se passe ? Nous ne savons rien… Notre fille est-elle en danger ? Est-ce à cause de cette histoire de harcèlement ?

Avant de répondre à l'avalanche de questions, Larsen les invita à le suivre dans son bureau et leur proposa un café qu'ils refusèrent. Ils acceptèrent seulement un siège sur lequel ils prirent place tout au bord, comme sur leurs gardes :

— Votre fille a effectivement porté plainte pour harcèlement et aussi tout récemment pour effraction.

Le couple se regarda, médusé. Larsen surprit le désarroi que venait de soulever la nouvelle :

— Elle ne vous a pas prévenus ? demanda-t-il.

Ce fut la mère qui répondit :

— Non, pas pour l'effraction ! Pour des raisons trop longues à expliquer, Laura nous tient un peu à l'écart de sa vie… Elle m'a seulement confié dernièrement qu'elle soupçonnait son ex-petit ami de la harceler…

Le père se pencha en avant :

— Pensez-vous qu'il puisse être impliqué ?

Larsen faisait de son mieux pour peser ses mots et ne pas affoler le couple :

— Nous l'ignorons, d'autant que ce monsieur reste injoignable. Nous avons d'ailleurs lancé un avis de recherche pour recueillir son témoignage…

Manuel Santorho se leva brusquement :

— Et notre fille ? Vous n'avez pas répondu à ma question, est-elle en danger ? Savez-vous où elle se trouve ?

Larsen contourna son bureau pour tenter d'apaiser le père qui semblait saisir peu à peu le réel danger :

— Depuis ce matin où elle est venue ici faire sa déposition, nous ne parvenons plus à la joindre. Nous essayons actuellement de localiser son portable. Lui connaissez-vous des amis chez qui elle aurait pu se réfugier ?

Tous deux se regardèrent, embarrassés. Lui se rassit, visiblement désemparé et ce fut l'épouse qui répondit :

— Comme je vous l'ai dit, nos relations avec notre fille sont un peu distendues depuis de nombreuses années… Nous ne savons rien de ses amis…

Larsen ne voulait pas enfoncer davantage le clou, mais il demanda quand même :

— Vous a-t-elle parlé d'ennuis qu'elle aurait aussi dans son travail ?

Le couple échangea encore un regard accablé et la mère répondit dans un souffle :

— Non, elle ne l'a pas fait !

Venant bien à propos faire diversion, Peyrac frappa à la porte et lorsque celle-ci s'ouvrit, Larsen entrevit la main de l'homme presser tendrement celle de sa femme.

— Je peux vous parler, capitaine ?

Larsen le rejoignit dans le couloir. Peyrac lança un regard furtif vers le couple avant de repousser la porte. Ce fut en chuchotant qu'il fit son rapport :

— On a retrouvé la voiture de leur fille… Elle a été impliquée dans une collision avec une autre voiture que l'on a également retrouvée… Aucune trace des deux conducteurs…

— Putain, c'est pas vrai !

Furieux, Larsen l'entraina plus loin afin d'éviter d'alarmer les parents de la jeune femme par ses éclats de voix. Il se mit à faire les cent pas, se parlant tout seul :

— Il a recommencé, ce fils de pute ! Et sous notre nez, encore ! Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter à ces pauvres gens ?

— Y a autre chose, cette fois-ci…

Larsen se retourna et revint sur ses pas :

— Quoi ? On a des empreintes ? Dis-moi que l'on a des empreintes et qu'on va enfin l'arrêter, ce salaud !

— On a du sang…

Incrédule, Larsen passa une main sur son crâne rasé. Il se rapprocha de Peyrac presque à le toucher et murmura :

— Bon sang ! On sait à qui il appartient ?

— Non, pas encore… La Scientifique est sur place. Sophie… enfin, je veux dire le lieutenant Gautier y est déjà…

— J'y vais ! Toi, tu…

Le regard du lieutenant fixa un point par-dessus l'épaule de son supérieur. Celui-ci s'interrompit et se retourna. Manuel Santorho était derrière lui :

— Capitaine, je vous accompagne. Je veux être là lorsque vous retrouverez ma fille !

Chapitre 23

A l'extérieur de l'agglomération, presque à la campagne, s'agglutinaient entrepôts, grandes surfaces commerciales, chaines d'hôtels pas chers et restaurants exotiques. Leurs façades principales, dominant l'autoroute, alléchaient voyageurs et clients potentiels par une déco aussi attrayante que leurs tarifs affichés haut et clairs.

L'envers du cadre, plus sobre, n'était qu'une suite de parkings plus ou moins occupés, nichés dans des espaces verts protégés de grilles de couleurs. A cette heure de la journée, sur l'axe central la circulation était rare pour devenir inexistante dès que l'on abordait les rues collatérales.

Les panneaux publicitaires des hôtels se succédaient depuis que Laura avait quitté l'autoroute. Ibis, Formule1, B & B, Campanile, Interhôtel, Fasthôtel et bien d'autres, elle n'avait que l'embarras du choix. Elle laissa passer un camion avant d'obliquer dans une longue allée bordée de pelouse rabougrie et de bosquets de bouleaux au bout de laquelle on distinguait une nouvelle enseigne. Dans son rétroviseur, elle entrevit un van gris qui s'engageait à sa suite puis qui se rapprochait à vive allure malgré l'étroitesse du chemin.

Double-moi si tu es si pressé, mais arrête de me coller ! maugréa-t-elle. Elle s'apprêtait à serrer sur sa droite pour libérer la voie, quand un choc à l'arrière la propulsa brutalement en avant. Sous le coup, sa tête frappa violemment le volant puis l'appui-tête. Elle en resta étourdie, la nuque endolorie.

Alors qu'elle tentait de retrouver ses esprits, un homme — sans doute le conducteur du van qui l'avait heurtée — ouvrit sa portière. Elle pensa qu'il venait l'aider quand il l'agrippa sans ménagement par un bras pour l'extraire de son siège. Laura résista :

— Arrêtez ! Vous me faites mal !

Il s'acharna pourtant et la jeune femme comprit qu'il s'agissait d'autre chose qu'un banal accrochage lorsqu'il lui dit d'un accent trainant :

— Viens avec moi… On va faire un tour…

Elle luttait de toutes ses forces pour échapper à la brute qui était parvenue à l'extirper de son véhicule quand derrière lui, une voix fit retourner le truand :

— Vous n'irez nulle part !

Le ton était étonnamment calme au vu des circonstances et une lueur d'espoir s'alluma un instant dans les yeux de Laura en reconnaissant son sauveur. Maudissant déjà celui qui venait contrecarrer ses projets, Vladik menaça l'intrus d'un : « Dégage, si tu veux pas d'ennuis ! »

Le regard de la jeune femme s'agrandit soudain d'incompréhension et d'horreur lorsque la lame jaillit et trancha d'un coup net la carotide de son agresseur. Un jet humide et chaud lui éclaboussa le visage et les mains avant de sentir la poigne qui l'enserrait se relâcher peu à peu.

Pétrifiée, elle tituba et se dégagea de l'étreinte du moribond qui s'effondra sur la chaussée, tentant vainement d'endiguer le flot lourd et visqueux qui s'échappait au travers de ses doigts par sa gorge béante.

Laura ne comprenait plus rien de ce qui se déroulait sous ses yeux. Hébétée, elle parvint enfin à arracher son regard du terrible spectacle et à le tourner vers l'homme qui se tenait devant elle, le couteau ensanglanté encore dans la main. Le sourire à la fois tendre et innocent qu'il lui adressait la glaça autant d'effroi que de dégoût. Elle recula, mais il fit un geste vers elle et lui dit le plus naturellement du monde :

— N'ayez pas peur Laura ! Je ne l'aurais pas laissé vous faire du mal. Vous ne risquez plus rien !

Laura avala sa salive avec difficultés. Elle aurait dû tenter de garder son calme, mais la panique la faisait trembler de la tête aux pieds. Elle murmura à tort :

— Ne m'approchez pas… Vous êtes fou !

Elle n'avait pas prononcé ces mots qu'elle les regretta aussitôt. Le sourire avait disparu pour un rictus effrayant déformant le visage qu'hier encore, elle trouvait séduisant. Il lui saisit le bras avec brutalité et l'attira contre lui :

— Je ne suis pas fou ! Je vous interdis de dire que je suis fou !

Tandis qu'elle se débattait pour s'enfuir, il lui cria :

— Vous ne méritez pas que je vous aime autant !

Elle n'eut pas le temps de lutter davantage. Il sortit une seringue de sa poche et la lui planta dans le cou. Elle sentit la piqûre et pensa qu'elle allait mourir. Son regard s'accrocha alors désespérément à celui de son assassin.

Avant de sombrer, elle vit qu'il lui souriait…

L'allée était maintenant encombrée de véhicules de police. Comme toujours dans ces cas là, quelques badauds s'étaient approchés, curieux de ce qui provoquait un tel attroupement. Ils avaient été très vite maintenus à distance par les forces de l'ordre afin de
préserver ce qu'il était bien convenu d'appeler une scène de crime.

Alors qu'il quittait son service, c'était un des employés de l'hôtel qui avait découvert les deux automobiles. A la vue de la large flaque écarlate, il avait aussitôt prévenu les secours. La plaque d'immatriculation de la petite Corsa blanche avait facilité l'identification rapide de sa propriétaire. Quant à l'autre véhicule, il s'agissait d'une voiture de location au nom d'un certain Shibanov. La mare de sang ne laissait aucun doute sur la gravité de la blessure qui avait provoqué cela.

Il avait fallu toute la persuasion de Larsen pour convaincre Manuel et Corinne Santorho de rester à bord de la voiture de police, sous la bonne garde d'un agent, mais leur présence avait cependant permis de confronter très vite leurs groupes sanguins à celui de la victime en attendant de comparer les ADN. Le sang répandu sur la chaussée n'appartenait apparemment pas à Laura Santorho.

Le mystère demeurait pourtant entier pour Larsen et son équipe. Qu'est-ce qui avait pu provoquer une telle blessure — le choc de l'accident ne pouvait en être la cause —. Qu'étaient devenues Laura et l'autre personne impliquée ?

Occupé au téléphone, le capitaine vit Gautier lui faire de grands signes tout en venant à sa rencontre. Il raccrocha alors qu'elle le rattrapait :

— Chef ! Peyrac n'arrivait pas à vous joindre… C'est au sujet de l'appel à témoins pour retrouver le gamin ! Sa mère et lui vous attendent au commissariat. Je vous suis !

— Si vous voulez ! Avant, dites à l'agent Turenne de raccompagner Monsieur et Madame Santorho au poste pour reprendre leur voiture. Je vais leur parler.

Moins de cinq minutes plus tard, Larsen et Gautier quittaient les lieux et croisaient la dépanneuse venue récupérer les véhicules accidentés. Toutes deux seraient passées au peigne fin pour tenter d'y dénicher des empreintes et autres indices pouvant éclaircir l'enquête.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Larsen.

Le gamin semblait moins intimidé que sa mère à l'idée d'être interrogé par les policiers. C'était lui qui avait remarqué l'affichette au-dessus des boites aux lettres de l'immeuble où il résidait avec sa famille. Des panonceaux similaires avaient été accolés dans toute la cité et chez les commerçants du quartier. Quand il avait annoncé

fièrement à ses parents que la police le recherchait, il avait d'abord pris une gifle par son père avant même d'avoir pu s'expliquer. Ce n'était que bien après qu'il avait raconté comment il avait rendu service à un monsieur en allant commander des fleurs à sa place. C'était d'ailleurs bien précisé sur l'avis de recherche. Il n'avait rien fait de mal. Pourquoi voulait-on alors le retrouver ?

Pour la énième fois, il avait patiemment écouté le sermon de ses parents comme quoi il ne devait pas se laisser accoster par un inconnu, et avait profité d'une pause pour écourter la réprimande :

— Quand est-ce qu'on va au commissariat ?

Sa mère l'invita à répondre au capitaine par une légère bourrade dans le dos :

— Je m'appelle Quentin. J'ai neuf ans !

Larsen obtint quelques détails sur ce qui s'était passé ce jour-là. Il rentrait de chez un copain quand un monsieur l'avait abordé gentiment et lui avait demandé de lui rendre un petit service. Il devrait commander pour trente euros de fleurs à faire livrer à une adresse qu'il devrait apprendre par cœur en échange de quoi, il garderait la monnaie. Facile ! Ça lui laissait dix euros pour s'acheter des Pokemon !

Après cela suivit une description assez banale de l'individu. Il était vieux — aussi vieux que le lieutenant Gautier, mais pas autant que le capitaine Larsen —, ce qui amena des sourires chez les adultes présents. Il était habillé normalement, c'est-à-dire en jean et blouson de cuir noir.

— Ah ! Oui… Il avait des Converse ! Trop géniales ses chaussures ! Même que je voudrais bien avoir les mêmes…

Quentin baissa la tête et haussa les épaules avant d'ajouter dans un soupir :

— C'est trop cher… Mes pieds grandissent trop vite...

Larsen lui proposa de faire un jeu amusant :

— Tu vas suivre le lieutenant Gautier ! Tu essaieras de décrire le visage de ce monsieur sur un écran d'ordinateur…

— Je dois faire un portrait-robot, c'est ça ? Comme dans les films à la télé ?

— C'est ça ! Quand tu auras terminé, tu reviendras me voir avec la photo. D'accord ?

— Et si je me souviens pas ?

— Ce ne sera pas grave… Allez ! Va vite !

L'air important, le gamin accompagna Sophie, suivi par sa mère.

Au moment de rentrer dans son bureau, il aperçut Cohen au bout du couloir qui lui faisait signe de l'attendre. Il semblait tout excité :

— Je crois que nous avons levé un lièvre ! A voir la tête d'Albert Jacob quand je l'ai questionné au sujet des problèmes qu'aurait

rencontrés récemment Laura Santorho… Il a directement viré au gris ! Il a fait celui qui ne comprenait pas de quoi je lui parlais, mais la panique que j'ai lue dans son regard en disait long. Alors j'ai insisté, insinuant qu'en tant que responsable, c'était à lui qu'elle avait dû s'adresser, et là son attitude est devenue carrément hostile.

— Bon, au vu des évènements, je vais demander d'accéder aux ordinateurs de la société ! Je vois ça avec le procureur ! En attendant, on fait des recherches sur ce Jacob… relations, train de vie et tout le toutim. Les rumeurs qui courent sur lui ne sont peut-être pas toutes sans fondement…

Un étage en dessous, en tête-à-tête avec Quentin, un portraitiste formé par la police scientifique tentait de faire se concentrer l'enfant :

— Tu vas essayer de te remémorer la scène au cours de laquelle tu as rencontré ce monsieur. D'accord ? Tu peux fermer les yeux, si tu veux !

Le petit garçon se tortilla un peu sur son siège et obéit. La description fut rapide. L'homme avait été gentil et rien dans son physique n'avait attiré particulièrement son attention.

Le policier passa ensuite à la réalisation du portrait sur l'ordinateur. L'exercice sembla beaucoup amuser Quentin. Pouvoir jongler à l'infini avec des milliers d'éléments pour obtenir une caricature était beaucoup plus passionnant que de jouer avec les accessoires simplistes de M. Patate ! Peu à peu, des détails lui revenaient, comme les lunettes noires toutes rondes ou la couleur des sourcils plus foncée que les cheveux, plutôt longs et clairs. Pas de barbe ni de moustaches, mais un menton un peu pointu avec un petit trou de chaque côté de la bouche et un sillon au-dessus de la lèvre du haut.

Au bout d'une heure, le gamin commença à s'impatienter et le policier décida d'écourter la séance. Il n'en tirerait rien de plus. Il prévint le lieutenant Gautier qu'elle pouvait revenir chercher son témoin.

Lorsque celui-ci ressortit du bureau en tenant fièrement le portrait-robot dans la main, il se précipita au-devant de sa mère et de Gautier venues le récupérer :

— Je me suis souvenu de plein de choses ! Ça va vous aider, hein ?

Sophie jeta un œil sur le dessin en noir et blanc. Un frisson d'excitation remonta entre ses omoplates. Malgré le postiche, elle réalisa que pas plus tard que le matin même, elle avait croisé cet homme.

Chapitre 24

La clé tourna dans la serrure. Une silhouette s'incrusta dans le rectangle de clarté jaunâtre et descendit les marches. Laura cligna des yeux et se ramassa un peu plus contre le mur de pierres.

— Alors Laura, comment vous sentez-vous ?

Elle tenta de gagner quelques instants afin que sa vision s'accoutume à nouveau à la lumière. Il fallait qu'il se rapproche un peu pour libérer suffisamment le passage. Elle savait qu'elle n'aurait pas d'autre chance d'échapper à son ravisseur et que tout se jouerait dans les minutes qui suivraient.

Ses mains et ses pieds enfin débarrassés de leurs entraves, elle patientait ainsi depuis ce qui lui semblait une éternité. Oscillant entre frayeur et détermination, le temps avait paru s'étirer sans fin. Elle n'avait plus conscience des bestioles immondes qui la chatouillaient ou la mordaient parfois sur leurs trajets incertains et pressés. Elle s'était aussi habituée à l'odeur douceâtre du sang figé à quelques mètres d'elle.

Dès qu'elle avait entendu ses pas dans la maison, elle s'était recroquevillée, camouflant ses mains derrière son dos, prête à bondir. Elle comptait sur l'effet de surprise, car il ne devait pas s'attendre à ce qu'elle se soit libérée de ses liens. Maintenant qu'il était là, planté devant elle avec son sourire charmant, toute peur l'avait désertée. Une volonté farouche et insoupçonnée l'habitait tout entière à présent. La volonté de s'enfuir bien sûr, mais aussi celle de le blesser et pourquoi pas de le tuer s'il le fallait. Elle se sentait capable du pire et cela l'effrayait autant que cela l'excitait.

Le monstre avait généré un monstre !

Elle garda le silence et les yeux mi-clos, pour mieux le surprendre. Il pencha alors la tête sur le côté puis l'autre dans un tic incontrôlé qu'elle n'avait jamais remarqué auparavant. Tandis qu'il faisait un pas puis un deuxième dans sa direction, elle assura sa prise en serrant dans sa main le récipient empli de la terre poussiéreuse qu'elle avait réussi à gratter sur le sol.

Le passage était maintenant accessible dans sa totalité. Ce fut le moment que choisit Laura pour s'élancer. Elle jeta le pot et son contenu à la tête de son agresseur. En même temps, elle réalisa que cette arme serait insuffisante et dérisoire, mais profita néanmoins de l'effet de surprise pour le bousculer de toutes ses forces et se précipiter dans les escaliers. Elle avait assurément touché sa cible, car il avait mugi sous l'impact puis toussé à s'en étouffer, sans faire aucune tentative pour l'agripper. Elle entendit un juron et n'avait pas atteint la dernière marche qu'il était déjà à sa poursuite.

Elle déboucha sur un hall carrelé de losanges noirs et blancs, éclairé par une simple ampoule au bout d'un fil dévoilant des lambeaux de papier peint tâché de moisissures.

Elle eut juste le temps de claquer la porte et de donner un tour de clé avant qu'il ne se jetât contre le battant de bois. Tandis que des coups sourds retentissaient entre les murs nus, sur sa gauche elle repéra la porte principale devant ouvrir sur l'extérieur et se précipita. Sa main moite glissa sur la poignée de cuivre qui refusa de bouger.

Affolée, elle regarda en arrière. Les secousses redoublaient, la serrure ne résisterait pas longtemps de plus. Elle s'acharna encore sur le pommeau glacé qui ne se déplaça pas d'un pouce.

Il devait y avoir une autre issue ! Terrifiée, Laura sentait sa concentration et son énergie lui échapper. C'est alors qu'elle vit une ouverture tout au fond du couloir dont la partie haute, trouée d'une minuscule lucarne, laissait entrevoir un coin de ciel. Le jardin ! Pleine d'espoir, elle courut vers la lumière, mais ce fut à nouveau la déception. De rage, elle banda ses muscles et flanqua des coups de pieds et des coups de poing contre le bois qui résista. Un craquement retentit derrière elle. La serrure céderait dans quelques minutes sous les coups de boutoir du dément. Elle entendait ses rugissements de bête féroce qui bientôt se déchainerait contre elle. Ne plus penser à ce qu'il avait fait subir aux deux femmes avant elle et dont les journaux avaient fait leurs choux gras ! Ne plus penser et se battre jusqu'au bout ! Son regard fit le tour de l'entrée, à la recherche d'une autre sortie ou d'une arme pour se défendre. Elle devait trouver la cuisine. Là, elle aurait une chance de lutter efficacement. Dans une cuisine, il y avait des couteaux…

Face à la cave, elle aperçut une troisième porte. Elle s'y précipita, mais à l'instant où elle allait l'atteindre, la déflagration du battant qui lâchait l'obligea à bifurquer vers l'escalier pour tenter de gagner encore du temps. Elle n'avait aucune idée de ce qui l'attendait là-haut, mais elle était prête à se jeter par la fenêtre pour qu'il ne l'attrape pas vivante.

Elle grimpa les marches deux par deux, se cramponnant à la rampe pour ne pas tomber. Ses cheveux collés par la sueur lui

barraient le visage, sans qu'elle songe à les écarter de ses yeux. Quand elle atteignit le palier, sans s'arrêter, elle osa un regard derrière elle. Elle n'avait pas beaucoup d'avance sur lui, mais elle espérait trouver enfin un endroit pour se réfugier. Se réfugier en attendant quoi ? Que les secours arrivent ? Quels secours ? Personne ne savait où elle était !

Elle parvint à l'étage où un long corridor sombre desservait apparemment plusieurs pièces. Eperdue, elle courut jusqu'à la dernière pour se donner un peu de temps sur son poursuivant. Si celle-ci était encore fermée, c'en était fini d'elle ! Il n'y avait aucune autre issue à laquelle elle puisse accéder et elle serait à sa merci.

Elle se jeta sur la poignée qui tourna sans résistance. Elle l'entendit quelques mètres derrière elle qui rugissait : « Nnnooon ! » au moment où la porte s'ouvrait enfin.

Elle la claqua derrière elle, repéra une commode dans la pénombre et la poussa pour bloquer l'entrée. Des bibelots et une lampe se brisèrent sur le sol tandis qu'il tambourinait déjà contre la porte. Le meuble grinça et se déplaça sous l'assaut. Lui non plus ne résisterait pas longtemps. Laura présagea que le répit serait de courte durée.

Elle fonça vers la fenêtre dont les volets à claire-voie tamisaient la lumière, ouvrit la croisée et une bouffée de lilas lui emplit les narines au moment où le bahut cédait à la pression, libérant d'un coup le passage au forcené.

Elle se retourna, pétrifiée par la peur et pourtant prête à affronter le danger. Plutôt que de se ruer sur elle comme elle le craignait, il resta planté sur le seuil. Ce n'était pas elle qui l'intéressait pour l'instant. Il fixait quelque chose d'autre, quelque chose qu'elle n'avait pas vu au premier abord. Elle suivit son regard. Une femme aux longs cheveux bruns était assise dans un fauteuil. Seule subsistait une chemise de nuit en lambeaux sur un squelette aux os nacrés. Ses phalanges diaphanes reposaient sur les accoudoirs et ses orbites vides contemplaient le néant.

Sous le choc, Laura resta à trembler de la tête aux pieds. L'autre l'ignora et s'avança lentement vers la morte :

— Maman ! Elle t'a réveillée ?

N'osant bouger de peur de rompre le fragile et incompréhensible répit qui lui était offert, Laura observait le monstre se transformer sous ses yeux. Il redevenait le jeune homme charmant qu'elle connaissait, qu'elle croisait chaque jour en arrivant au bureau. Thomas, le gentil réceptionniste, toujours là pour rendre service. Elle détourna lentement son regard de cette image surréaliste pour le diriger vers la fenêtre, puis commença à reculer doucement. Elle n'avait pu encore mesurer la hauteur qui la séparait du sol, mais sauter était sa seule chance.

Une lame de parquet craqua sous son pied. Elle suspendit son geste et sa respiration puis leva la tête vers Thomas. Les yeux enfiévrés la fixaient. Il venait de remarquer à nouveau sa présence dans la pièce :

— Vous n'auriez pas dû pénétrer dans sa chambre, vous avez dérangé Maman !

Laura prit le parti d'entrer dans son jeu, de parlementer. Encore gagner du temps !

— Je suis désolée, Thomas ! Je ne voulais pas !

Puis sans trop y croire, elle suggéra :

— Puis-je sortir maintenant ? Nous allons la laisser se reposer…

Le jeune homme lui sourit, de ce sourire charmant qui creusait deux fossettes aux commissures de ses lèvres :

— Non, Laura ! Je ne peux pas vous laisser partir. Vous dévoileriez mon secret…

— Je vous jure que non ! Je ne dirai rien… Je vous en prie...

Le sourire s'élargit :

— Vous me croyez fou, n'est-ce pas ?

Puis le visage se referma soudain et le masque grimaçant réapparut. Laura comprit que tout espoir s'était volatilisé. Thomas plongea une main dans sa poche et ressortit un long ruban de satin blanc. Il émit un drôle de petit claquement de langue et opina de la tête :

— Je ne voulais pas en arriver là. Je vous aimais. Pourquoi n'appréciiez-vous pas mes roses ?

Laura murmura :

— C'était donc vous ? Elles étaient très belles…

Tout en lui parlant, elle amorça une infime progression vers le fauteuil où reposait la défunte dans l'espoir de mettre ainsi un obstacle entre son agresseur et elle. Sans le lâcher du regard, elle ne perdait cependant pas de vue la porte, qui bien qu'à demi obstruée par la commode, offrait encore une possibilité d'évasion. Il obliqua lui aussi, étirant le ruban d'un claquement sec entre ses doigts. Lorsqu'elle fut tout près, une lueur d'affolement apparut sur le visage de Thomas. Sans doute craignait-il que celle-ci ne dérangeât sa macabre mise en scène. Il tenta de la stopper :

— Ne vous avancez pas ! Vous n'avez pas le droit !

Elle était parvenue maintenant derrière la morte, assez proche pour distinguer ses cheveux épais, trop épais pour l'état du squelette.

Ses yeux furent alors attirés par une coiffeuse en bois marqueté surmontée d'un miroir. Plusieurs petits cadres dorés montraient une belle femme à la longue chevelure brune accompagnée d'un enfant puis d'un adolescent dans lequel Laura reconnut Thomas à différents âges de sa vie. Tout à côté, au milieu des pots de crème, des flacons de

parfum et boites de médicaments, s'étalait ce qu'elle prit tout d'abord pour une perruque. Puis elle en discerna plus nettement la bordure. Des morceaux de peau et de sang séché s'y accrochaient encore.

La nausée la submergea. Elle tituba et bouscula la morte qui perdit son postiche, dévoilant un crâne blanchâtre où restaient collés de longs et minces filaments décolorés.

Elle réalisa qu'elle avait devant elle les scalps des deux précédentes victimes et ne put retenir un flot de bile. Elle eut vaguement conscience alors d'un rugissement avant d'être propulsée à terre. Sa tête heurta violemment le sol et quand elle ouvrit les yeux, Thomas lui entourait le cou avec le ruban de satin. Son regard exorbité n'était plus que démence. Penché au-dessus d'elle, l'air contrit, il psalmodiait :

— Je ne voulais pas ! Je ne voulais pas que ça finisse comme ça…

Laura le griffa au visage pour qu'il desserrât son étreinte. Elle s'agrippa à ses mains, mais ne parvint pas à lui faire lâcher prise. L'oxygène commençait à lui manquer. Des milliers de mouches dorées se mirent à tourbillonner devant ses yeux jusqu'à lui brouiller la vue.

Avant de perdre conscience, elle pensa à ses parents…

Epilogue

Depuis bientôt huit jours, le lieutenant Gautier avait rangé son insigne dans un tiroir pour redevenir tout simplement Sophie. Elle était en vacances !

Juillet était déjà bien entamé et l'été avait débuté avec une météo particulièrement ensoleillée et chaude. Affalée dans son transat sur les dix mètres carrés de pelouse de son rez-de-jardin, Sophie étalait méticuleusement une couche de vernis sur ses ongles de pieds en éventail. Vêtue seulement d'un short en jean et d'un top à bretelles blanc, elle arborait un joli hâle qu'elle comptait bien entretenir jusqu'à l'automne. Bientôt, elle rejoindrait une bande de copains pour une semaine de camping dans les Gorges du Verdon et après, elle irait passer quelques jours dans la maison familiale. Nichée au cœur du Limousin, dans un cadre verdoyant et paisible, la vieille demeure sortait chaque été de son sommeil pour accueillir les cousins et cousines éloignés par les kilomètres et leurs divers emplois du temps.

L'odeur enivrante des foins coupés et le chant lancinant des criquets, les repas qui s'attardent sous le grand tilleul ou les baignades échevelées dans le ruisseau l'aideraient à recharger sereinement ses batteries. Après, elle retrouverait le commissariat et ses collègues, les nouvelles affaires et leur lot de misère ou d'horreur.

Avant son départ, Larsen et l'équipe avaient classé le dossier « Thomas Germain ». Placé en centre psychiatrique avant d'être jugé, le « tueur aux roses rouges », comme l'avaient surnommé les médias, n'était pas prêt de recouvrer la liberté.

Les chefs d'accusation étaient multiples. Environ un an auparavant, après la mort naturelle ou non de sa mère — l'état du corps ne permettait pas encore d'en déterminer la cause —, Thomas déjà soigné pour schizophrénie, était resté dans un déni total. Les rares voisins qui s'intéressaient à leur sort ignoraient le décès de cette femme qu'ils estimaient un peu fantasque et volage. Désormais sans famille et se sentant abandonné, la folie meurtrière du jeune homme s'était éveillée avec sa recherche d'un amour idéalisé, profondément

ancré dans celui d'une mère possessive et cyclothymique à en juger par les antidépresseurs retrouvés au domicile.

Le choix de ses victimes se faisait au hasard de rencontres fortuites et uniquement dicté par la ressemblance avec la défunte.

Sophie reboucha le flacon de vernis et étendit ses jambes dorées au soleil. Ses cheveux courts indociles coiffés en arrière, elle offrit son visage aux rayons doux de cette fin d'après-midi. Elle ferma les yeux avec l'intention de ne plus penser à rien. Cette affaire était terminée !

Malgré tous ses efforts pour penser à autre chose, les images de cette sordide histoire la poursuivaient encore…

Tout s'était très vite enchainé après que le petit Quentin ait dressé le portrait-robot de l'agresseur présumé. Trahi par ses fossettes et son sourire, malgré la perruque blonde, elle avait immédiatement reconnu ce visage croisé dans la matinée au sein même de la société Balland, précisément à la réception. Thomas Germain travaillait depuis un peu moins de deux ans dans l'entreprise et figurait sur la liste des nouveaux salariés que leur avait remis la DRH.

Elle avait foncé jusqu'au bureau de Larsen, et ils avaient cherché ensemble l'adresse de l'individu. Au moment où ils avaient le renseignement, le centre d'appels avait alerté Larsen, quelqu'un voulait lui parler en urgence. Le capitaine avait bien failli refuser de prendre la communication. L'urgence, la vraie, était peut-être à des dizaines de pâtés de maisons. Laura Santorho était entre les mains d'un tueur psychopathe et s'ils pouvaient encore la sauver, ils n'avaient pas une seconde à perdre. Devant l'insistance de l'opérateur, Larsen avait finalement décroché.

— Capitaine Larsen ? avait demandé une voix masculine.

— Oui, c'est moi ! Que puis-je pour vous ? Je n'ai pas beaucoup de temps…

— Vous cherchez Laura Santorho ? Je sais où elle se trouve !

Larsen avait blêmi :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Boris Galka… J'étais là quand on l'a enlevée et je sais où elle est…

— Je vous écoute ! Faites vite !

— Avant, jurez-moi que vous interviendrez en ma faveur devant les juges.

Larsen avait alors perdu son calme :

— Vous vous foutez de moi ? Si vous ne dîtes pas tout de suite ce que vous savez, en plus du reste, je vous fais inculper pour non-assistance à personne en danger et complicité de meurtre…

Il y avait eu un silence au cours duquel Larsen avait menacé de raccrocher. Même s'ils avaient une adresse, ils n'étaient pourtant pas

certains que ce fut là que Laura avait été emmenée. Larsen bluffait, mais cela avait porté ses fruits. Galka avait lâché l'information.

— Magnez-vous ! C'est un dingue, le gars ! avait-il prévenu.

— On arrive ! avait répondu le capitaine.

Sirènes hurlantes, plus de la moitié des effectifs était partie. Devant l'urgence, Larsen espérait ne pas avoir besoin d'attendre l'intervention du RAID.

Une fois sur les lieux, il avait déployé ses hommes autour de la maison et dans les rues adjacentes de façon à intercepter le tueur dans sa fuite éventuelle. La demeure étant grande ouverte, il était entré en premier et leur avait fait signe à elle et Cohen de voir le sous-sol dont la porte avait presque explosé. A la lueur d'une lampe torche, ils étaient descendus, à l'affut du moindre mouvement suspect. Arrivés en bas, ils avaient croisé les faisceaux de leurs baladeuses dans tous les recoins de l'immense cave pour se poser enfin sur une masse sombre allongée sur la terre battue. Sophie se souvenait parfaitement de son cœur qui s'était emballé à l'idée que cela puisse être le corps de Laura. Elles avaient vécu ensemble une soirée éprouvante, partagé des moments forts et des liens invisibles avaient commencé à se tisser entre les deux jeunes femmes. Aussi, lorsque la lumière s'était braquée sur ce visage d'homme, avait-elle ressenti un réel soulagement, même si une empathie naturelle allait vers cet inconnu qui avait sans doute payé de sa vie sa rencontre avec l'assassin.

Ils avaient ensuite rejoint Larsen et Peyrac, déjà dans les escaliers. D'un geste, le capitaine leur avait indiqué qu'il se passait quelque chose à l'étage. Effectivement, en tendant l'oreille, on pouvait entendre d'indéfinissables bruits, des chuchotements, des raclements.

L'ascension s'était poursuivie dans le silence absolu, armes au poing. Il ne s'agissait pas de faire craquer la moindre lame de parquet ni d'éternuer… Au moment où tous avaient atteint le palier sombre, ils avaient vu la clarté venant de la porte du fond grande ouverte. Larsen avait fait signe d'avancer alors qu'un homme en sortait justement en marche arrière. Celui-ci, ayant sans doute détecté leur présence, avait brusquement tourné vers eux des yeux écarquillés de surprise et d'effroi en distinguant toutes ses armes braquées sur lui. D'instinct, ou par habitude, il avait levé les mains au-dessus de sa tête :

— Ne tirez pas ! C'est pas moi !

Elle l'avait immédiatement reconnu : Boris Galka !

Peyrac s'était précipité sur lui et l'avait plaqué au sol. A cet instant seulement, avec d'infinies précautions, ils étaient entrés dans la pièce…

Elle ne se souvenait plus bien ce qui l'avait le plus marquée en pénétrant dans cette chambre. Il y avait d'abord un désordre

indescriptible. Une commode ainsi que d'autres meubles avaient été dérangés ou renversés et quantité d'objets, de bibelots étaient brisés sur le parquet. Seul personnage à sa place, si on pouvait dire, au milieu de la confusion ambiante, c'était cette femme ou plutôt ce squelette, assis dignement dans le fauteuil.

Tout autour d'elle, le chaos régnait, mais imperturbable, — et pour cause — elle contemplait cette pagaille.

Au milieu de ce fatras, Thomas Germain gisait inconscient, pieds et poings liés par les cordons des rideaux. Plus loin, adossée au mur sous la fenêtre, les cheveux emmêlés et l'air hagard, Laura Santorho tentait de retrouver sa respiration.

Larsen s'était alors tourné vers Boris Galka, toujours maintenu fermement par Peyrac, et montrant l'homme étendu, il lui avait demandé :

— C'est vous qui avez fait ça ?

Le grand escogriffe s'était presque excusé :

— Ben, comme vous tardiez, j'ai un peu forcé la serrure… J'ai entendu des cris à l'étage et je suis monté. Il était moins une ! Occupé qu'il était à l'étrangler, je l'ai eu par surprise. Un vrai fou furieux, ce mec ! J'ai cru que j'en viendrais pas à bout. Heureusement, j'ai pu choper cette canne et j'ai réussi à l'assommer ! Vous en tiendrez compte, hein, que je lui ai sauvé la vie à la demoiselle ?

Dans les semaines qui avaient suivi, Larsen avait fait de son mieux pour plaider sa cause. D'autant que devant les interrogatoires successifs concernant sa présence à l'appartement de Laura Santorho la veille de son enlèvement et son refus d'obtempérer, le jeune voyou avait fini par déballer d'un coup d'un seul tout ce qu'il savait des agissements des deux ressortissants des pays de l'Est.

Vardan Ianoukivitch avait été appréhendé à la frontière espagnole et inculpé pour l'assassinat du comptable, Frédéric Dumas. Quelques heures seulement après son arrestation, il dénonçait les commanditaires du meurtre, mais aussi leur implication dans celui projeté de Laura Santorho.

Hauts responsables de l'entreprise Balland, Albert Jacob et Jacques Miller furent ainsi cueillis à leur domicile. Bernard Lopez et la blonde Marina Khirochenko, furent épinglés in extrémis sur le tarmac de l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle, en partance pour l'Argentine. Pour Vladik Shibanov, il avait été retrouvé égorgé dans le coffre de la voiture de Thomas Germain.

Aucun doute ne subsistait quant à l'identité du cadavre découvert dans la cave du tueur, il s'agissait de Jérôme Aragnac, l'ex-petit ami de Laura.

Sophie s'étira langoureusement. Sa peau commençait à

s'échauffer et il serait bientôt l'heure qu'elle se prépare. Ce soir, elle était invitée chez les Santorho pour fêter l'anniversaire de Laura, le premier anniversaire que la jeune femme passerait en famille depuis une dizaine d'années !

Après les évènements et entourée de ses parents, Laura s'était remise doucement et elles s'étaient liées d'amitié. Elles sortaient fréquemment ensemble, souvent accompagnées par leurs deux chevaliers servants, Charli Darmont et Matthieu Ferrer. Une fois lavés de tous soupçons, non seulement les garçons avaient eu la délicatesse de ne pas tenir rigueur aux policiers de ce court séjour dans leurs locaux, mais tous deux étaient devenus complices, complices et un peu amoureux d'elles… Laura comme Sophie ne voulaient rien précipiter, surtout Sophie… Elle trouvait Charli drôle et séduisant, mais…

La sonnette à l'entrée la tira du transat. Elle négligea ses tongs restées dans l'herbe et rentra pieds nus dans la pièce, à la fois chambre à coucher et salon. Elle n'attendait personne et regretta le désordre manifeste de son studio. Il était trop tard pour y changer quoi que ce soit d'autant que l'autre insistait.

Elle ouvrit pour découvrit derrière sa porte un Larsen lui tournant délibérément le dos. Lorsqu'il daigna enfin se retourner, le regard qu'il posa sur ses cuisses nues ne put lui échapper. L'air un peu pataud, il agita une main :

— Je vous dérange… Je n'aurais pas dû débarquer sans prévenir…

— Non, pas du tout ! Vous ne me dérangez pas. Je prenais juste le soleil. Qu'est-ce qui se passe ? Je vous manque tant que ça au bureau ?

Comme un gamin intimidé, Larsen balaya à nouveau la taquinerie d'un revers de main :

— Vous êtes en vacances et moi j'arrive comme un cheveu sur la soupe…

Comme Sophie commençait visiblement à s'impatienter, il se décida :

— Bon, voilà… L'autre jour, je vous ai proposé un resto et justement ce soir, je me suis dit…

— L'autre jour ? Vous rigolez ! Il y a au moins trois mois ! C'était avant de coincer ce malade !

— Ça remonte à si longtemps ? Enfin, le problème n'est pas là… On se le fait ce resto, oui ou non ?

Sophie retint son envie de rire. Il lui semblait subitement si attendrissant avec son embarras de gros ours mal léché qu'elle en oubliait les moments de galère passés à ses côtés.

— C'est-à-dire que…

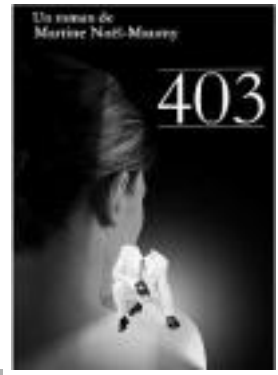
— Non, laissez tomber ! Je savais que ça n'était pas une bonne

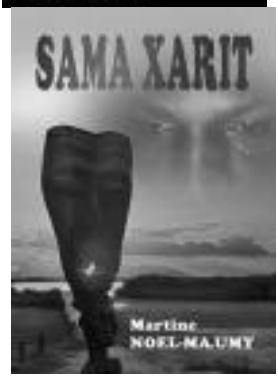
idée !

Comme il s'apprêtait à faire demi-tour, Sophie posa sa main sur son bras et s'y attarda. Elle lui sourit :

— Ce soir, je suis attendue, mais demain, si ça vous dit toujours…

Du même auteur





SAMA XARIT a obtenu le 1° prix Pages Libres 2014

Publié par :
© NOEL-WebLim
163, rue de Solignac 87000 Limoges
www.noel-maumy.fr

Couverture : ©Jérémie NOEL

Dépôt légal : juillet 2015
ISBN : 978-2-919277-11-7

Pages Libres du Limousin

www.pages-libres-limousin.fr

[1] Ruban jaune de balisage.